

le Mystère d'Arhane

alloé.

Couverture et illustrations : Chloé Pagès

le Mystère d'Arhane

écrit dans le cadre d'alloé

roman collaboratif en 48 heures.

<http://alloe.fr>

le Mystère d'Arhane

Publié le 22 octobre 2018

V4.0

Auteurs :

Michèle A., Hannef, Cécilia Perrot, Lina Soan, Alex N.R, Juliette Vasseur,
Marie-Paule Bonnart alias Harnou, Élisabeth, Lise Audoin, Marine P., Julie,
Philippe Auffret, Héloïse Abellan, Daniel Marleau, Gaelle Kermen, Sytoun,
Mathieu Nicolas, David Ruiz Martin, Lou Pavilla, Marie Léa, Séléna Anguss
Corrections et relecture par Gaëlle Kermen.

Couverture et illustrations : Chloé Pagès

<https://www.facebook.com/ChloePages.Art/>

Histoire par Mathieu Nicolas

<https://mathieunicolas.net>

Alloé pour Allez, on écrit :

<http://alloe.fr>

projet créé dans le cadre de l'asso **Nuit des Marmites** :

<https://nuitdesmarmites.fr>

—
Idée inspirée librement du Novel in a Day :

<http://novelinaday.com>

Projet mené grâce au logiciel Scrivener 3.0 (macOS) :

<https://www.literatureandlatte.com/scrivener/>



le Mystère d'Arhane

Publié le 22 octobre 2018



Le présent ouvrage est distribué sous licence Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0.

Ce qui signifie que vous êtes autorisés à **Partager** — copier, distribuer et communiquer le matériel par tous moyens et sous tous formats, selon les conditions suivantes :

Attribution — Vous devez créditer l'Oeuvre, intégrer un lien vers la licence et indiquer si des modifications ont été effectuées à l'Oeuvre. Vous devez indiquer ces informations par tous les moyens raisonnables, sans toutefois suggérer que l'Offrant vous soutient ou soutient la façon dont vous avez utilisé son Oeuvre.

Pas d'Utilisation Commerciale — Vous n'êtes pas autorisé à faire un usage commercial de cette Oeuvre, tout ou partie du matériel la composant.

Pas de modifications — Dans le cas où vous effectuez un remix, que vous transformez, ou créez à partir du matériel composant l'Oeuvre originale, vous n'êtes pas autorisé à distribuer ou mettre à disposition l'Oeuvre modifiée.

- **Pas de restrictions complémentaires** — Vous n'êtes pas autorisé à appliquer des conditions légales ou des mesures techniques qui restreindraient légalement autrui à utiliser l'Oeuvre dans les conditions décrites par la licence.

Chaque auteur demeure propriétaire de sa propre production dans le cadre de ce projet.

le Mystère d'Arhane	1
Chapitre 1 - Michèle A.	2
Chapitre 2 - Hannef	9
Chapitre 3 - Cécilia Perrot	18
Chapitre 4 - Lina Soan	24
Chapitre 5 - Alex N.R	33
Chapitre 6 - Juliette Vasseur	38
Chapitre 7 - Marie-Paule Bonnart alias Harnou	46
Chapitre 8 - Élisabeth	52
Chapitre 9 - La femme du maire - Lise Audoin	58
Chapitre 10 - Marine P.	65
Chapitre 11 - Julie	72
Chapitre 12 - Philippe Auffret	79
Chapitre 13 - Héloïse Abellan	87
Chapitre 14 - Daniel Marleau	92
Chapitre 15 - l'Insoumise - Gaelle Kermen	100
Chapitre 16 - Anxieux Marcheurs - Sytoun	106
Chapitre 17 - Philippe Auffret	111
Chapitre 18 - Mathieu Nicolas	116
Chapitre 19 - Mathieu Nicolas	122
Quand l'alarme sonne...	130
Avertissement	131
Nuit - David Ruiz Martin	132
Nuit - Lou Pavilla	140
Nuit - Marie Léa	149
Nuit - Séléna Anguss	154
Bonus	162
Informations	163
Personnage	164
David Ruiz Martin - David Ruiz Martin	165
Erwin - Philippe Auffret	170
Erwin et Shaya - Michèle A.	177
Dernière Nuit - Lou Pavilla	183
La Dernière Étape - Gaelle Kermen	191

le Mystère d'Arhane

Chapitre 1

Michèle A.



— KHEIRA !

— Hein ? Pourquoi criez-vous comme ça, mon oncle ? Vous m'avez fait peur ! J'ai failli faire tomber la pièce maîtresse de mon mécanisme.

— Si tu avais répondu à mes premiers appels, je n'aurais peut-être pas eu besoin de hausser le ton. Tout le monde te cherche, Kheira, et me demande où tu es. J'aurais dû me douter que tu étais dans ton atelier plutôt que d'aller fouiller les moindres recoins de la maison. Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Je ne peux pas encore vous le dire, je ne suis pas totalement sûre de son fonctionnement. D'ici un jour ou deux, je pense, je pourrai vous dévoiler ma nouvelle machine. Mais qui me cherche ? Et pourquoi ?

— Tu sais que notre grande fête d'automne est dans quelques jours et qu'elle ne va pas se préparer toute seule. Les Chefs sont en train de répartir les rôles entre les villageois, ça serait la moindre des choses que tu sois présente.

— Oui, oui, je vais arriver. Je ne savais pas que la Grande organisation des Brumades d'Arhane avait déjà débuté, désolée.

— Bon, il faut que je file. Un des ouvriers de la Machine a voulu fanfaronner devant sa petite amie et il est sorti du village pour lui rapporter une branche de l'Extérieur.

— Mais il est fou ! Il va bien ? Et la branche, qu'en avez-vous fait ?

— Je l'ai confiée au Gardien de la Muraille pour qu'il la détruise. Il ne faudrait pas qu'elle nous contamine. Et puisque tu le demandes, l'inconscient qui a pris ces risques inconsidérés va bien. Le Charlatan l'a examiné. Il n'a rien trouvé de suspect sur sa peau et a pu s'assurer qu'il respire sans problème. Par contre, il est bon pour la prison. Je me demande si je ne vais pas le boucler plus longtemps que la journée réglementaire. Il a un sérieux besoin d'être rappelé à l'ordre. Il faut que j'y aille, je dois procéder à son incarcération.

Restée seule, Kheira se replonge dans l'assemblage des mécanismes compliqués sur lesquels elle travaille. Sa pensée vagabonde quand soudain, elle se souvient qu'on l'attend pour préparer les Brumades. La jeune fille pose alors ses outils d'orfèvre, sort de l'atelier et court se changer rapidement dans sa petite chambre, deuxième pièce de la maisonnette qu'elle partage avec son parent. Kheira enfile une jupe par-dessus des pantalons, essaie de renouer ses boucles rebelles et sort de la maison sans un regard pour son reflet dans le miroir cloué à l'entrée. Elle y aurait vu les traces noires du lubrifiant qu'elle utilise pour ses travaux, étalées sur les quelques taches de rousseur qui parsèment ses paupières inférieures. Ce genre de détail lui importe peu, tout comme l'effet que ses yeux verts et perçants peuvent provoquer chez les autres, qui ont bien souvent du mal à s'en détacher.

Arrivée sur la place centrale du village, Kheira perçoit l'effervescence provoquée, comme chaque année, par l'organisation des Brumades. Chacun y va de son idée nouvelle pour les épreuves sportives et artistiques. C'est un brouhaha sans nom que les Chefs ont bien du mal à percer de leurs préconisations. Kheira, au cœur de ce capharnaüm, se demande comment son absence a pu être remarquée. Jusqu'à ce qu'une femme, l'apercevant, crie :

— Ça y est, elle est là ! Kheira est arrivée !

— Très bien, nous sommes tous présents, nous allons pouvoir commencer.

Comme par enchantement, le silence s'est imposé. Dans ce village de quelque cent habitants, tout le monde connaît tout un chacun ce qui rend impossible la plus infime possibilité d'échapper aux rassemblements généraux, sauf à avoir une excuse imparable, comme un empêchement pour cause d'emprisonnement ! Kheira le savait, mais ne l'avait jamais expérimenté. Voilà chose faite.

— Bien. Nous avons fait le bilan des festivités de l'an passé et en avons tiré

les conclusions qui s'imposaient. Je vous rappelle que la nourriture est précieuse. Sans les Arcanis, cette fête ne vaudrait rien et je ne supporterais pas de voir le moindre gaspillage. Ce que vous ne mangez pas, conservez-le pour les victuailles du lendemain. Vous terminerez ce que vous aviez entamé la veille avant de vous resservir. Pensez à prendre des calebasses dans lesquelles vous garderez les aliments qui vous ont été trop servis. Rappel important concernant les jeux : il est interdit de se défier à qui lancera sa pierre au-dessus de la Muraille. Souvenez-vous qu'il y a déjà eu des accidents ! D'autre part...

— Kheira !

En entendant appeler son nom, la jeune fille réalise qu'elle a cessé depuis un moment d'écouter le discours du Chef organisateur. Il faut dire que chaque année c'est la même rengaine, les mêmes mises en garde. C'est à croire que les habitants du village sont amnésiques. Pourquoi faut-il toujours leur rappeler des choses qu'ils savent déjà ?

— Kheira, tu avais prévu de proposer une animation cette année ? En quoi consiste-t-elle ?

L'inventrice en herbe expose son idée. Elle a imaginé un mécanisme qui permet d'ouvrir automatiquement une porte fermée à clé. Le concurrent qui veut le défier dispose du temps d'un long sablier pour débloquer ce mécanisme, sans le casser, bien sûr, ni en ôter aucune pièce. S'il y parvient, il a gagné sinon, la porte s'ouvrira d'elle-même, le temps imparti écoulé.

— Et qu'est-ce qu'on gagne ?

C'est Mizho, bien sûr, qui pose la question. Kheira a bien une petite idée de ce que son camarade de jeu de toujours aimerait bien gagner, mais il peut toujours y compter !

— Je ne sais pas. Il faut voir ça avec les organisateurs.

Le garçon lui fait un grand sourire. Ce qui intéresse Mizho, c'est la machine sur laquelle travaille son amie, qui l'a mis dans le secret. Kheira est en train de fabriquer une horloge qui fonctionne en tous points à l'inverse d'une horloge classique. Elle l'a montée pièce par pièce et, suivant la logique du temps, cette horloge, en décomptant les heures, devrait permettre à son utilisateur de remonter dans le temps, tout en restant à l'endroit où il était quand il a mis l'horloge en marche. Kheira l'a testée et l'horloge lui a permis de remonter cinq minutes plus tôt. La scène qu'elle venait de vivre s'est reproduite à l'identique. Elle a de nouveau entendu l'enfant qui criait dans le

chemin devant chez elle, sermonné par son père et vu l'oiseau posé sur le rebord de sa fenêtre prendre son envol, dérangé par le bruit. Sous le coup de l'émotion, l'inventrice s'était affaissée sur une chaise qui, par chance, se trouvait là. Il reste cependant un problème de taille à régler. Le remontoir ne permet pas encore à l'horloge de remonter le temps au-delà de cinq minutes. La jeune fille y travaille depuis des jours et ne désespère pas de trouver rapidement une solution.

Une fois que la Grande organisation est bien calée, chacun peut retourner à ses préoccupations. La vie du village est réglée de façon immuable. Chacun participe à la vie communautaire en tirant l'eau du puits, en nettoyant et désherbant les communs. Quelques habitants ont des métiers bien identifiés comme l'oncle de Kheira, Administrateur de la prison, le Maire, les six ouvriers Gardiens de la Machine, le Charlatan, qui soigne les rares malades, le Gardien de la Muraille et les cinq Chefs garant de la vie col lective, qu'ils gèrent de façon collégiale. La nourriture n'étant pas un problème, personne n'a besoin de s'y consacrer. Les villageois tissent eux-mêmes le tissu de leurs vêtements avant de l'assembler en des tenues rudimentaires. La vie s'écoule paisiblement au village. Les hauts murs qui le ceignent lui assurent la tranquillité. À l'Extérieur, ce n'est que chaos et horreur. L'air y est irrespirable, des créatures monstrueuses font régner la terreur. Malheur à celui qui s'y aventure ! Sur le chemin qui la ramène chez elle, Kheira repense à l'imprudent qui a osé franchir les Portes de la Muraille. À la branche qu'il a rapportée. Poussée par la curiosité, elle fait un détour par la cahute du Gardien qui lui dit qu'il a déposé l'objet maléfique chez le Charlatan, ne sachant qu'en faire. Elle retrouve ce dernier sur le pas de porte de son cabinet, qui contemple le va-et-vient des villageois affairés par les menus travaux du quotidien.

— Bonjour, Charlatan, comment allez-vous ?

— Bonjour, Kheira, quel souci t'amène ?

— Aucun, Charlatan. J'aurais juste aimé voir la branche qui a été rapportée de l'Extérieur.

— Comment oses-tu, malheureuse ? Tu veux goûter de la prison et de la rééducation pour éloigner ces pensées dangereuses ?

— Mais comment des pensées peuvent-elles être dangereuses ? J'étais juste curieuse de voir cette branche pour savoir si ses maléfices la rendent différente de celles de nos arbres au village ! Je ne voulais pas vous offenser !

— De toute façon, je l'ai brûlée. Tu ne la verras pas.

— Vous l'avez brûlée ? Mais vous ne risqueriez pas de respirer des effluves nocifs ?

— Non ! J'ai fait attention ! Et puis laisse-moi avec tes questions ! Tu dois bien avoir des choses à faire pour préparer les Brumades ! Allez, laisse-moi. J'ai du travail.

Kheira tourne les talons sans un mot et reprend le chemin de sa maison, encore plus songeuse. Elle ne comprend pas la colère du Charlatan. Depuis toujours, elle sait que l'Extérieur est hostile, que ce sont les hauts murs et la Machine qui purifie l'air qui protègent le village de ses dangers. Pour rien au monde, elle ne se risquerait à franchir les portes de l'enceinte. Les Portes servent uniquement à faire entrer les Arcanis et les denrées qu'ils apportent régulièrement aux villageois. Les anciens ont de vagues souvenirs d'un temps où le village n'était pas clos, où la Machine n'existe pas. Quand ils en parlent, rarement, leur discours est très flou, comme si leur mémoire leur jouait des tours. Kheira a appris, comme tout le monde, que le village ne doit sa survie qu'aux Arcanis et à leur aide précieuse. Grâce à eux, la Machine leur procure de l'air pur et les villageois mangent à leur faim. Ce sont eux qui ont permis de résister aux avaries de l'Extérieur. Est-ce que ce savoir empêche toute curiosité ? Quel mal y a-t-il à comprendre le monde qui nous entoure ?

C'est encore toute tourneboulée que Kheira arrive chez elle. Elle y retrouve son oncle, qui a fini sa journée de travail. Bien qu'elle ne se sente pas très bien, elle n'a pas envie de lui raconter sa discussion avec le Charlatan. Elle sent intuitivement que son oncle ne la soutiendra pas et ne la réconfortera d'aucune manière. Elle attendra de voir Mizho pour pouvoir s'épancher et essayer de comprendre. La jeune fille se ressaisit, tâche de faire refluer ses émotions pour parler le plus naturellement possible à son oncle.

— Alors le prisonnier, comment va-t-il ? Avez-vous réussi à lui faire entendre raison ?

— Il est en bonne voie. Mais comme je l'avais envisagé, il restera deux jours en prison. Son attitude a vraiment été irresponsable et il a encore besoin de réfléchir. Ceci d'autant plus qu'il met la communauté en danger. Il est quand même censé surveiller la Machine ! Il a une mission importante dans ce village ! Mission qu'il a négligée en sortant, sachant qu'il risquait ensuite l'emprisonnement. Je ne suis pas sûr qu'il en soit digne. Il faudra que j'en

réfère au Chef de la Machine. Qui va bien pouvoir le remplacer ?

— Moi je sais !

— Toi, du haut de tes 18 ans, tu sais ? Je t'écoute.

— Mon oncle, vous connaissez mes capacités. Personne mieux que moi dans ce village qui compte nombre d'horlogers très appréciés, personne mieux que moi ne maîtrise aussi finement les mécanismes.

— Je te vois venir, jeune fille ! Mais pour qui te prends-tu ? Tu crois vraiment pouvoir assumer de telles responsabilités ?

— Mais, mon oncle, il suffit juste de surveiller la Machine à travers un hublot et de s'assurer qu'il n'y a aucun dysfonctionnement ! Non seulement je pourrais faire ça, mais je saurais même réparer les éventuelles pannes. En plus, il n'y en a jamais.

— Quelle outrecuidance, il suffit ! Laisse les chefs faire leur travail et retourne à tes bricolages. J'ai entendu dire que tu travaillais à un mécanisme pour les Brumades. Je te rappelle que c'est dans moins de trois jours et que tu n'auras pas que ça à faire pour les préparatifs.

— Oui, mon oncle, excusez-moi, j'y retourne.

Mortifiée pour la seconde fois de la journée, Kheira est trop heureuse de trouver refuge dans son atelier. La jeune fille fulmine. Il y a bien longtemps qu'il est terminé son déverrouillage automatique dont elle sait pertinemment qu'aucun villageois, si doué soit-il, ne se sortira ! Qu'est-ce qu'ils ont tous à la prendre pour une idiote ? À commencer par le Charlatan qui pensait qu'elle allait le croire. C'est sûr qu'il ne l'a pas brûlée la branche, sinon il y aurait eu des effets nocifs. À moins qu'elle ne soit pas dangereuse ? Et pourquoi le Gardien de la Machine est-il rentré sain et sauf ? Pourquoi ne l'a-t-on pas mis en quarantaine ? Il est resté plusieurs heures à l'Extérieur et revient indemne ? Pour se calmer, Kheira se replonge dans le fonctionnement de son horloge inversée. L'étude des pièces, des rouages, l'apaise peu à peu et elle retrouve la concentration nécessaire qui la conduira à la résolution de l'ultime difficulté qui nuit au bon fonctionnement de son mécanisme. Kheira place beaucoup d'espoirs dans cette horloge, qu'elle a d'abord imaginée pour remonter suffisamment dans le temps pour retrouver ses parents. C'est un sujet tabou dont son oncle, le frère de sa mère, ne veut pas parler. Le couple est mort dans un accident alors qu'elle n'avait pas trois ans. Son oncle était le seul parent qui lui restait et qui, de fait, l'a recueillie. C'est tout ce que sait Kheira et tout ce

qu'elle saura. Il y a bien longtemps qu'elle ne questionne plus son oncle à leur sujet, qu'elle a compris qu'il ne lui en dirait pas plus, trop ému pour en parler. Même Mizho ne connaît pas la raison profonde qui se cache derrière cette horloge inversée. Il croit juste que c'est un défi un peu fou que s'est lancé son amie, qui compte parmi les meilleurs horlogers du village. Bien qu'absorbée par son travail, Kheira a les nerfs à fleur de peau et ne se laisse cette fois pas surprendre par son oncle quand il entre dans son atelier.

— Ça avance ?

— Non, je bloque un peu, mais je serai prête.

— Tu viens manger ? La nuit est tombée. Il faut que nous nous couchions tôt pour être en forme pour les préparatifs et pour accueillir les Arcanis, qui arrivent après-demain matin. J'ai vu avec les Chefs, ils ont demandé à Orland de remplacer Rusty. Je peux te le dire, c'est lui qui était sorti. Orland connaît déjà la Machine. C'est lui qui va se charger de récupérer le Styx.

Le Styx est la substance que produit la Machine en purifiant l'air. Ce gaz liquide doit être manipulé avec beaucoup de précautions et stocké dans de gros récipients étanches, fabriqués dans un matériau inconnu des villageois. Ces conteneurs sont fournis par les Arcanis, qui viennent les récupérer à chacun de leur passage. La venue de ces êtres étranges doués de pouvoirs surnaturels est toujours une fête pour les villageois, qui voient arriver avec eux de la nourriture en abondance, que les Arcanis déposent avant de repartir avec le Styx. Pour les Brumades, les choses se passent un peu différemment. Les Arcanis restent un peu pour assister aux festivités qu'ils honorent de leur présence. C'est l'occasion pour les villageois de leur montrer leur reconnaissance.

Kheira, comme tout un chacun, attend la fête avec impatience. Les questions qui la taraudent resteront en suspens, le temps des festivités.

Chapitre 2

Hannef



J'attends, les yeux rivés sur la ligne bleue de l'horizon qui délimite notre village du néant. Comme toutes les fois où je veux m'isoler ou observer ce monde qui me reste inconnu, je suis perchée dans mon « Arbre ». Je suis très fière de mon poste d'observation. L'Arbre, je l'ai construit moi-même. J'ai trouvé à la bibliothèque du village un livre qui représentait toutes sortes d'images de forêt comme on en trouvait avant la catastrophe. J'avais tellement envie de retrouver cette grande silhouette de bois surmontée de branches, de feuilles et parfois de fleurs, j'en rêvais et un jour l'image m'est apparue. J'ai récupéré le seul poteau qui avait survécu à la catastrophe et en me servant de tout ce que j'avais appris dans les livres et de tous les matériaux à ma disposition, j'ai reproduit mon Arbre. Je l'appelle Arbre du reste. La seule chose que je n'aie pas pu ajouter dans l'Arbre ce sont les oiseaux. Il n'y en a plus depuis longtemps chez nous. Du reste, il n'y a plus grand-chose de vivant au village, à part nous, les villageois, Robert Rob', notre maire, le Rat, et mon Oncle, ma seule famille, c'est lui.

- Kheira, où es-tu ?
- Là-haut mon oncle.
- Sale petite gamine, combien de fois je t'ai interdit de monter dans cette espèce de poteau ?

— C'est pas un poteau, c'est mon Arbre, et c'est pas dangereux, je sais monter et descendre une échelle quand même. Et pis arrête de me prendre toujours pour une gamine, j'ai 18 ans maintenant.

— Et bien, ça ne se voit pas. Si au moins tu t'habillais autrement. Et regarde-moi ces cheveux en désordre, si tu étais aussi grande que tu le dis, tu coifferais cette tignasse autrement. T'as l'air d'une gamine, c'est tout.

— C'est pas de ma faute, ce sont ces foutues taches de rousseur qui font gamine. Tiens, j'irai voir à la bibliothèque si je trouve pas des renseignements pour les enlever. Je suis sûre que je ferais plus âgée sans.

— Ne dis pas de bêtise, Kheira, tu es mignonne tout plein et je t'aime comme ça.

— Bon OK.

— Ils arrivent ?

— Non, toujours pas, ils sont en retard. Les villageois s'impatientent, ils sont prêts ?

— Tout est prêt, les tables sont dressées, les musiciens sont là aussi et ils attendent tous dans leurs beaux habits de fête. J'y retourne pour essayer de les calmer. Et puis reste donc sur ton poteau et préviens-nous dès que tu les vois.

— C'est pas un poteau, c'est...

— Allez, observe et tais-toi, j'y vais.

Aujourd'hui est un grand jour pour le village. C'est le grand jour des Brumades d'Arhane la fête sportive de l'automne. Comme tous les ans, nous organisons un grand banquet et plein de jeux et de danses pour fêter l'arrivée de l'automne même si on ne sait plus en quelle saison nous sommes. Avant la catastrophe, il paraît qu'il y avait quatre saisons, des récoltes des animaux et des plantes différentes pour chacune d'elles. Mais maintenant, tout ça n'existe plus. Le village, ce sont nos huttes de terre, la bibliothèque qui a pu être sauvée et surtout La Machine. Sans elle, nous n'aurions pas d'air pour respirer. C'est vous dire comme nous sommes entourés de désolation et de vide. On n'a même pas de quoi manger. Il faut attendre l'arrivée des Arcanis pour pouvoir se nourrir. Les Arcanis, c'est eux que je guette, perchée dans l'Arbre, le regard accroché à cette ligne bleue. S'ils ne viennent pas, pas de fête, pas de banquet. Je n'ai jamais compris d'où ils venaient, où ils trouvaient

toute cette nourriture et surtout ce qu'ils faisaient de la substance extraite de la Machine. Ils arrivent toujours à quatre. Pas un de plus pas un de moins. Et surtout, je ne veux surtout pas un de moins. Car dans les quatre, il y a Alzon. Ah ! le bel Alzon, c'est mon amoureux. J'ai le droit d'être amoureuse à 18 ans malgré ce que dit mon oncle ! Alzon c'est le plus jeune des quatre. Brun, comme moi, les cheveux longs, mais bien peignés, lui, une queue de cheval surmonte son beau visage. Et ses yeux verts, comme moi, perçant mon âme quand il me regarde. On est fait l'un pour l'autre j'en suis sûre. Lui ne le sait pas, mais moi je sais qu'un jour je partirai avec lui.

En attendant, je veux être celle qui s'occupera de la Machine. Je la connais par cœur. Je pourrais la réparer les yeux fermés. Mais personne ne m'en croit capable. Sauf le Rat. Tout le monde l'appelle comme ça parce qu'avant, il paraît que les personnes qui passaient leur temps dans les bibliothèques, on les appelait « rat de bibliothèque ». Le Rat c'est notre bibliothécaire. Depuis toute petite, j'ai passé des heures à ses côtés. Il m'a appris tout ce que je sais aujourd'hui. Les livres sont la seule distraction pour le village. Après, chacun raconte ce qu'il a lu autour du feu lors de nos veillées. Et puis les livres nous ont appris toutes les techniques nécessaires à inventer plein de choses. Des microscopes, thermomètres, horloges. L'invention que je préfère c'est la longue vue. Vous comprenez pourquoi, perchée dans l'Arbre, je vois loin, plus loin que mon œil ne peut le faire. Et une autre invention aussi me plaît. Sans elle, nous serions tous nus. Vous imaginez, un village sans rien que des villageois tout nus et la Machine qui leur permet de respirer. La vieille Margot a trouvé la machine à tricoter. Avec tout ce qu'elle peut récupérer, elle nous confectionne des habits de toutes sortes. Et pour aujourd'hui, elle a fait un gros effort pour parer la centaine d'habitants que nous sommes, de costumes de fêtes de belles formes et de belles couleurs. J'aime bien ses chapeaux même si je n'arrive pas à en mettre avec cette maudite chevelure. Il paraît que quand on a une maman elle vous peigne et que c'est un geste d'amour. Je n'ai pas de maman et peu d'amour. C'est pour ça que j'attends Alzon. Je suis sûre qu'il va m'en donner beaucoup et moi aussi je lui en donnerai plein de cet amour.

– Oh ! oh ! ma petiote, tu es là-haut ?

– Le Rat ! Je suis là.

- Tu les vois arriver ?
- Toujours pas. Ne t'inquiète, pas dès que je les aperçois, je cours vous prévenir.
 - Ne cours pas trop vite, je ne veux pas que tu tombes, je tiens à toi moi.
 - Ça va aller, le Rat. Mais pourquoi tout le monde me prend pour une gamine aujourd’hui ?
 - Tu sais, c'est un grand jour et tout le monde est impatient de voir arriver les Arcanis, nous sommes tous un peu sur les nerfs. Mais tu sais que je connais tes qualités, je sais de quoi tu es capable. Allez, je retourne à la Machine. J'ai l'impression qu'elle est un peu fatiguée cet après-midi. Elle toussote bizarrement.
 - Oh ! le Rat, laisse-moi y jeter un coup d'œil, s'il te plaît !
 - Tu sais bien que l'Oncle et Rob' ne veulent pas. Et ton oncle ne tient pas à te mettre en prison parce que tu as approché la Machine.
 - Ça va, je sais, c'est bon. Laisse-moi guetter maintenant, puisque c'est la seule chose que je suis capable de faire...
 - Ne boude pas, petiote, un jour tu l'approcheras.

Ça y est ! Les voilà ! J'ai failli en tomber quand j'ai vu approcher leurs quatre silhouettes. Même de loin, ils me paraissent très grands dans leurs longues robes blanches brodées d'or et toujours ce long manteau gris clair avec la capuche qui leur cache le visage jusqu'au moment où vous vous retrouvez sous leur nez. Là, vous voyez leurs traits, sévères, hautains. Ils peuvent se le permettre, sans eux nous n'aurions rien à manger. Alors voilà, ils font les fiers, les importants. Un jour, je trouverai un moyen de nourrir le village sans leur aide. Mais on a encore besoin d'eux maintenant.

J'attends un peu qu'ils se rapprochent. La brume brunâtre les accompagne toujours comme un arc protecteur au-dessus de leurs silhouettes. Ils tiennent dans leurs mains des cornes d'abondance d'où, je le sais, couleront victuailles et breuvages que les villageois attendent avec tant d'impatience pour leur ripaille. J'entends déjà les sons de leurs cornegidouilles et harpillettes qui les précèdent, les protégeant de tout danger. Ils tiennent tous, serré contre leur corps, leur strobule qui pourrait m'atteindre même à cette distance et me désintégrer en une seconde si je faisais un geste trop brusque.

Malgré leurs silhouettes identiques perdues dans la brume, je reconnais Alzon. Qu'il est beau, fier comme un coquillon et je m'imagine qu'il m'a vue et me regarde et n'a qu'une hâte, me retrouver. Mais c'est pas le moment de rêvailleur à mes amours.

En un quart de seconde, grâce à ma super poulie couplée à ma platine à rouet, que j'ai appelée Accenceur, me voilà au pied de l'Arbre et, en encore moins de temps, me voilà sur la place du village. Tout le monde attend, bien rangé, bien propre. Rob' en tête, suivi de son cercle de décision. Les villageois sont tout endimanchés. Ils sont beaux. Oncle vient à ma rencontre.

- Ils sont là, ils arrivent... vite, allez chercher le chaudron.
- Kheira, tu es sûre, ils sont bien là, tu as vu des victuailles ?
- Non, monsieur Rob', juste les cornes d'abondance.
- Et ils ont l'air de quelle humeur ?
- Comme d'habitude monsieur Rob'. Toujours aussi péteux.
- Kheira ! Je t'interdis de parler comme ça.
- Mais... mon Oncle
- Tais-toi. Ce n'est pas le moment. Sois sérieuse. Il ne faut pas leur déplaire, on a trop besoin d'eux aujourd'hui.

Je sens que tous les villageois me regardent d'un air réprobateur. Je me tais et attends l'arrivée des Arcanis que l'on voit aborder le dernier virage avant la place du village.

À leur arrivée, la sphère en verre plat qui protège le village se recouvre de la brume brunâtre, l'atmosphère se couvre de fines particules ocre, l'air s'assombrit. Les villageois se ratatinent devant la puissance qu'exercent les Arcanis. Pour se rassurer, ils tripotent leurs horloges portables comme si le temps pouvait les protéger. Les Arcanis toujours aussi droits et hautains avancent d'un pas lent et lourd vers le maire. Ce dernier essaie désespérément de cacher sa masse ronde et boulotte derrière son cercle de décision. Le silence se fait. J'observe tout ce manège et me dis qu'il y a vraiment quelque chose d'injuste dans cette situation. Pourquoi a-t-on tant besoin d'eux ? S'ils trouvent à manger, nous pourrions aussi ? Et pourquoi nous tiennent-ils avec la substance ? Qu'est ce que la Machine recrache d'aussi précieux pour les Arcanis ?

De toute façon, pour l'instant tout ce qui m'intéresse, c'est d'attirer l'attention d'Alzon sur moi. Je gonfle mon torse, repousse mes cheveux pour que mes yeux verts interpellent les siens. Nos regards se croisent un instant, juste un petit instant et mon cœur se met à battre comme le cœur de la Machine. Un toc-toc incessant qui gonfle et résonne. La voix du chef des Arcanis me sort de ma rêverie.

— Holà ! braves gens, nous espérons que tout va bien pour vous.

— Holà ! Grand Chef arcani, sois le bienvenu, moi-même et mes villageois vous souhaitons la bienvenue.

— Cessons-là ces palabres inutiles et entrons dans le vif du sujet. Comment va la Machine ? Rien à signaler de ce côté-là ? Où est la Substance ?

— Tout va bien, Chef arcani. Nous n'avons pas subi d'attaques depuis votre dernier passage. Les alarmes fonctionnent. Tout va bien, je vous rassure.

— Ne tournez pas autour du pot. Vous savez très bien que c'est la substance qui nous intéresse et vous savez très bien que sans elle vous n'aurez pas vos provisions. Alors ?

J'écoute ses paroles. Je ne l'aime vraiment pas. Pour qui se prend-il ?

Trois villageois surveillés de près par mon oncle arrivent et déposent le chaudron aux pieds des Arcanis. Ils se plient jusqu'à terre et se reculent de quelques pas.

— Alzon, ôte le couvercle du chaudron.

— Bien, Chef !

— Je t'ai dit d'ôter le couvercle

— Ce que j'ai fait, Chef.

— Alors, pourquoi je ne vois rien ?

— Monsieur Rob, pourquoi mon Chef ne voit rien ?

— Mais... mais... Ce n'est pas possible, la Machine remplit régulièrement un chaudron par jour. Laissez-moi regarder.

En effet, le chaudron est presque vide. Je vois notre maire pâlir et se ratatiner encore plus derrière son cercle de décision. Le pauvre, je l'entends suer et balbutier.

— Ce n'est pas de sa faute.

— Quelle est cette gourmandine qui se permet de m'adresser la parole ?

— Je m'appelle Kheira et je connais très bien la Machine. Elle recrache toujours la substance. Si elle ne l'a pas fait, c'est qu'elle a un problème. Je veux

bien aller voir.

— Kheira ! Tais-toi. Ne t'approche pas de la Machine, je te l'ai déjà dit et je ne veux pas te mettre en prison. Où sont les ouvriers ? Allons voir ce qui se passe.

L'ambiance se refroidit sur le village. On sent la peur s'insinuer partout. Les habits de fête ont l'air triste. Une délégation se forme autour de l'Oncle et se dirige vers la Machine. Je les suis. Elle est là Mémère, dans toute sa splendeur, rutilante, ronronnante. Les six ouvriers sont déjà à l'œuvre. Ils vérifient les pistons, huilent les engrenages, regardent à travers le hublot. Mémère, impassible dans son habit flamboyant de cuivre, continue à ronronner tranquillement. Tout a l'air normal. Je me faufile à travers la foule agglutinée aux portes de la Machine. J'arrive, sans que personne ne s'en rende compte, à entrer dans la zone interdite de Mémère. Dehors les Arcanis commencent à perdre patience. Ils invectivent les villageois, le maire, mon oncle. Moi, j'essaie de comprendre pourquoi Mémère ne sort plus de substance. Pas un reflet violet dans son alambic. Pas une goutte de liquide ne sort de son ventre. Je m'approche du hublot. Les ouvriers sont si occupés qu'ils ne me remarquent pas. Je penche ma tête contre la vitre et là !

Un hurlement retentit. L'alarme ! Les gnomines, ces créatures maléfiques, seraient en train de nous attaquer ? Le dôme de protection commence à se baisser sur le village, enclenché par les Arcanis. Dans un réflexe de survie inné, les villageois, comme un seul homme, se mettent à courir, à s'éparpiller le plus vite possible pour rejoindre leur hutte, geste si souvent répété, alerte si souvent entendue...

Cette fois-ci, je refuse de les suivre. Je voudrais tellement prouver que je suis capable de comprendre ce qui arrive à la Machine. J'aimerais tellement montrer que je suis capable de la réparer. J'oublie tout. L'alarme, les villageois qui se sauvent pour se réfugier. De loin, j'entends le Chef arcani rappeler ses troupes. Il hurle.

— Bande de lâches, incapables. Vous n'aurez rien aujourd'hui. Pas une miette de pain. Pas une once de cervoise. Rien ! Votre fête est terminée. Allez vous réfugier. Courez comme des lapins. Vous n'aurez rien. Nous partons avant que le dôme ne se referme et la prochaine fois, si prochaine fois il y a,

vous avez intérêt à ce que la substance soit dans le chaudron. Sinon vous n'aurez plus de nourriture et peut-être que si ma colère est grande, vous n'aurez même plus notre protection. Courez, fuyez. Et surtout, n'oubliez pas la substance. Cette Machine doit fonctionner, pour vous, pour votre survie.

Ses paroles renforcent ma décision. Il faut absolument que je trouve ce qui cloche. Je m'approche de Mémère, oubliant le vacarme extérieur. Le maire a disparu en même temps que le reste des villageois. Les six ouvriers sont eux aussi partis se réfugier. Je les comprends. Ils ont une famille à protéger. Ma seule famille est là, en face de moi. Au moment où je m'apprête à ouvrir le hublot, j'entends la voix de l'Oncle et du Rat me crier :

— Kheira ! Non ! Ne touche pas ce hublot !

— Pourquoi, si c'est la seule façon de réparer la Machine ?

— Tu ne sais pas tout, Kheira. C'est dangereux pour toi et pour nous tous. Les livres de ma bibliothèque ne t'ont pas tout appris. Ton oncle et moi ne t'avons pas tout dit. Tout cela ne te mènera à rien. Écoute. Ne cherche pas à comprendre. Sauve-toi pour vivre.

— Mais qu'est-ce que vous me racontez ? Sauvez-vous plutôt. Allez vous protéger comme les autres. Moi je reste ici pour m'occuper de la Machine.

Je commence à ouvrir le hublot. Son verre est brûlant. J'entends presque gémir Mémère comme si une machine pouvait souffrir. Mais je l'entends. Elle souffre. J'entre ma tête dans la Machine, j'aperçois au fond de son ventre entre deux cardans, un point lumineux. Comme deux yeux qui me fixeraient. Je m'engouffre un peu plus loin entre deux pistons. Et tout à coup, deux mains m'empoignent avec force et me tirent en arrière. Je ne peux pas résister. J'ai beau m'accrocher aux parois bouillantes, la poigne est trop forte pour moi. Je résiste encore un peu puis lâche prise, comme si quelqu'un avait endormi tous mes muscles. Je me laisse faire et rapidement me retrouve dehors au cœur du village. Je me sens portée, fatiguée. Il n'y a plus personne autour de moi. Mon oncle, le Rat, tous ont disparu.

Enfin, j'arrive à tourner la tête pour essayer de comprendre ce qui m'arrive. Qu'est-ce qui m'arrache comme ça du sol en me laissant pantelante comme sans vie, incapable de bouger ou même de comprendre ce qui se passe ?

Deux grands yeux verts me dévorent. Alzon.

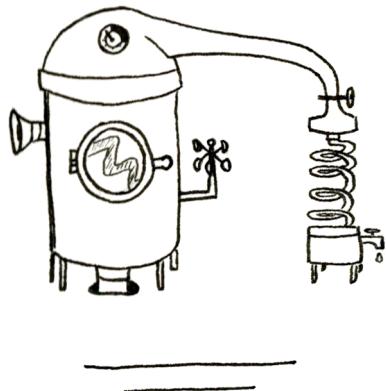
Je me laisse emporter. Le moment de quitter le village serait-il arrivé ?

Je ne sais pas.

Ce dont je suis sûre c'est qu'à cet instant précis, je ne veux plus réfléchir.
Juste me laisser porter par le destin. La vie m'attend.

Chapitre 3

Cécilia Perrot



Kheira avait réussi à se faufiler dans l'enceinte consacrée au Conseil au beau milieu de la nuit. Cela n'avait pas été si compliqué que ça, la porte n'était pas gardée et la Lune était presque pleine, lui apportant suffisamment de lumière pour se déplacer discrètement. C'était la première fois qu'elle mettait les pieds dans ce bâtiment. Fait de pierre avec un toit de chaume comme toutes les maisons du village, il était malgré tout plus imposant et majestueux. La jeune fille prit quelques minutes pour détailler les lieux. Une immense table ronde en bois trônait au milieu, entouré par des sièges qui avaient l'air très confortables. D'autres tables, plus petites, étaient poussées contre le mur de droite. Elles portaient nombre d'objets hétéroclites : des papiers en tout genre, des dossiers, des pendules voire même une gourde à moitié remplie d'eau. Mais Kheira n'était pas là pour rêvasser. Elle était persuadée que Robert, le maire, allait tenir une session extraordinaire avec son cercle de décisions concernant leur grave problème. En effet, la Machine qui leur permettait de survivre fonctionne mal depuis peu de temps. Les bruits sourds et réguliers qu'elle produisait d'habitude ne sont plus qu'un souvenir. Rapidement, l'air toxique de l'extérieur viendra prendre la vie de tous les habitants du village d'Arhane. Kheira voulait se battre pour sauver sa vie et, accessoirement, celle des autres habitants. Elle était persuadée de pouvoir

apporter son aide pour réparer la Machine.

Maintenant qu'elle était dans la pièce obscure, elle chercha une cachette où elle pourrait voir, mais sans être vue. Heureusement, dans un coin de la salle se tenaient deux grands placards, qui contenaient diverses archives, sans doute liées aux prises de décisions du Conseil. Elle contourna la grande table du milieu sans se prendre les pieds dans une chaise pour rejoindre sa potentielle cachette. Une des deux armoires était pleine à craquer. Kheira referma les portes du meuble avec le plus de précautions possible en jurant dans sa barbe. Heureusement, la deuxième n'avait que quelques dossiers en désordre. À croire que celui qui assurait le secrétariat n'était pas très soigneux. Cela l'arrangeait bien. Elle se faufila dans le placard, s'assurant que la porte la dissimule des autres. Elle pourrait voir par la fente ainsi aménagée et tout entendre des discussions. C'était parfait ! Il ne restait plus qu'à attendre que les membres du Conseil apparaissent. En sachant qu'elle allait devoir patienter, ce qui n'était pas son fort, Kheira avait apporté une petite horloge dorée. Son mécanisme faisait un drôle de bruit depuis quelques jours. La jeune fille était bien décidée à la démonter pour régler le problème. Elle appuya sur le cristal qui pendait à son cou pour se faire un peu de lumière et remit en place une mèche de ses cheveux noirs. À l'abri dans son placard, elle ouvrit la petite pendule qu'elle avait trouvée dans une brocante quelques années plus tôt.

Kheira aimait tellement la mécanique que les heures avaient passé sans qu'elle s'en rende compte. Le soleil pointait timidement son nez, effaçant la lueur de son pendentif, mais elle ne l'avait même pas remarqué. Elle avait enfin trouvé le problème et essayait, grâce aux quelques petits outils apportés avec elle, de contourner le problème. C'était un cran qui avait bougé et qui frottait sur un autre. La jeune fille avait bien essayé de le limer, mais le rouage reprenait sa place initiale et continuait son bruit désagréable de frottement. Tandis qu'elle tentait de remettre le cran récalcitrant, une voix la fit sursauter. Elle rattrapa de justesse son petit tournevis et ravala son cri de frayeur. Concentrée sur sa tâche, elle n'avait pas remarqué que deux membres du Conseil étaient déjà arrivés et parlaient rapidement à voix basse entre eux. Kheira tendit l'oreille en mettant les pièces détachées de son horloge dans sa poche pour pouvoir la remonter plus tard.

— C'est une véritable catastrophe, disait une femme au nez aquilin et aux

cheveux blonds, qui s'appelait Lastia. Je n'en ai pas dormi de la nuit. J'ai surveillé mon enfant pour être sûre qu'il ne meure pas étouffé dans son sommeil.

— Je comprends, j'ai moi-même un neveu qui m'inquiète beaucoup. Il toussait déjà avant que la Machine ne fonctionne plus au maximum de son potentiel. J'espère qu'il survivra à cette catastrophe, répondit un homme chauve du nom de Stanislas.

Ce dernier était celui qui décidait si telle ou telle personne du village pouvait entrer dans le cercle très fermé des réparateurs de la Machine. Kheira voulait l'impressionner depuis des années pour avoir enfin une chance de faire partie des élus. Un autre homme entra en se tenant la gorge, les yeux brillants. La jeune fille le reconnut : c'était Gance, le boulanger. Il gesticulait dans tous les sens et commença à invectiver les premiers arrivants :

— Mais pourquoi avons-nous attendu pour lancer cette session ? Pourquoi ne pas l'avoir fait cette nuit, dès que nous avons vu que la Machine ne fonctionnait plus à son plein potentiel ?

— Tu connais Rob', rétorqua la femme en haussant les épaules.

Stanislas leva les yeux au ciel. D'autres membres du Conseil arrivèrent. Certains toussaient, d'autres avaient mis un foulard devant le nez. Ils furent bientôt tous réunis. Il ne manquait que le maire. Ce dernier était toujours en retard, aussi cela ne surprit personne. Ils s'attablèrent selon un ordre précis tout en continuant leurs babillages individuels. La panique était perceptible tout autour de cette table. Les bavardages étaient urgents, les discussions sifflantes et l'agacement au plus haut point. Kheira, qui était restée calme jusque-là, commençait à se sentir contaminée par leur affolement. Elle se retint de gigoter dans sa cachette. En plus, elle commençait à avoir des fourmis dans les jambes. Elle regrettait de s'être enfermée dans le placard toute la nuit sans prendre la peine de se dégourdir un peu les jambes.

Enfin, Robert arriva, bien apprêté. Malgré la catastrophe qui s'annonçait, le maire voulait conserver les apparences de l'homme bien sur soi qu'il aimait donner. Kheira trouvait cette précaution pathétique. Robert avança dignement dans la pièce et prit place au dernier siège de libre, celui qui était le plus imposant. Avant de s'asseoir, il prononça un petit discours d'ouverture :

— Bien, je déclare cette session extraordinaire du Conseil ouverte. Notre unique ordre du jour est la réparation de la Machine. Stanislas, peut-être

veux-tu ouvrir le débat par ton diagnostic ?

Le maître des réparateurs se leva, observa tout le monde d'un air grave et solennel. Un petit homme sec et ridé avait apporté des feuilles et commençait déjà à gratter avec sa plume.

— J'ai dépêché mes deux meilleurs experts dès que nous avons vu qu'il y avait un problème. Ils ont passé la nuit à regarder la Machine, à tenter de la réparer. Hélas, ils n'ont pas réussi. Ils ne savent pas ce qui cloche.

Toutes les personnes réunies dans la salle se regardèrent d'un air inquiet. Très mal à l'aise, le maire tenta une réponse :

— Personne d'autre ne pourrait aller voir ?

— C'était vraiment les meilleurs qui sont allés voir. J'ai confiance en eux. S'ils me disent qu'ils ne peuvent pas réparer, je ne vois pas qui serait capable de le faire.

Kheira se retint de faire irruption dans la pièce pour clamer haut et fort qu'elle était bien mieux placée qu'eux pour établir un diagnostic et réparer la Machine. Elle inspira en silence et écouta la suite.

— Mais qu'allons-nous faire avec les Arcanis ? Ils doivent venir demain soir ! Si la Machine ne produit plus la substance, qu'est-ce que nous allons leur échanger contre leurs vivres ? déclara Lastia, paniquée.

— Mais surtout, comment allons-nous filtrer l'air毒ique du dehors ? répliqua un homme.

— On commence déjà à ressentir les effets de l'air vicié de l'extérieur ! Nous ne pourrons tenir longtemps sans la Machine !

— S'il vous plaît, restons calmes. Un problème à la fois, tenta Robert qui se fit interrompre par un homme, resté très discret jusque-là.

— Pour les Arcanis, je propose de rassembler tous les objets de valeur que nous avons. Peut-être qu'en attendant que la Machine fonctionne à nouveau, nous pourrions les échanger contre de la nourriture.

— Il est hors de question que je me sépare du bracelet-gousset que m'a donné ma mère ! C'est un héritage de famille, elle le tient elle-même de sa mère ! vociféra une femme en faisant tintinter ledit bijou.

— Ce serait un sacrilège que d'oser leur échanger nos pauvres objets. Ils risquent de se mettre en colère contre nous et de ne jamais revenir, se désespéra Lastia.

— Mais vous êtes complètement cinglés de vous préoccuper de ça alors

que nous allons tous mourir étouffés d'ici quelques heures ou quelques jours !

La séance échappait visiblement à Robert qui essayait, en vain, de rétablir l'ordre. Tout le monde parlait plus haut que son voisin et personne n'écoutait les autres. Kheira était désolée par ce qu'elle voyait. Les adultes ne savaient pas du tout comment réagir face à cette situation. Il était peut-être temps pour elle de mettre fin aux bavardages stériles et de leur soumettre son aide. Ce serait toujours mieux que de parler dans le vent. Rassemblant son courage, la jeune fille sortit de sa cachette en époussetant sa salopette couverte de poussière. Stanislas fut le premier à la voir. Il arrêta de réfuter les idées de son voisin et l'observa, un air choqué sur le visage. Un à un, les membres du Conseil arrêtèrent de jacasser pour se concentrer sur la nouvelle arrivante. Un lourd silence s'abattit dans la pièce. Robert se sentit obligé de se lever à nouveau et articula clairement en bombant le torse :

— Jeune fille, le cercle de décision n'est pas ouvert au public. Je vous prie de sortir immédiatement.

Kheira ne cilla pas. Elle ferma les poings pour empêcher ses mains de trembler. Elle pouvait le faire. Elle le savait. D'une voix claire et déterminée, elle affirma dans le silence de la salle :

— Je suis là pour vous offrir mon aide. Je sais que je suis capable de réparer la Machine.

Plusieurs membres du Conseil la dévisagèrent avec un air moqueur. D'autres n'eurent aucune honte à laisser échapper un ricanement. Stanislas était le seul à ne pas rire. Il avait plutôt l'air blasé, les sourcils relevés. Robert se tourna vers lui, comme pour quêter du soutien. Le maître des réparateurs ne se fit pas prier et il se leva à son tour. Il contourna la table et avança vers Kheira, en annonçant, sûr de lui :

— C'est impossible. La Machine ne peut être réparée, ce sont mes meilleurs experts qui me l'ont affirmé. Comment une gamine comme toi pourrait-elle leur être supérieure ? Tu es bien prétentieuse pour oser débarquer dans notre séance privée et clamer haut et fort que tu serais meilleure qu'eux, alors que tu ne fais pas partie de notre groupe.

Kheira sentait les regards lourds de reproches de la part du Conseil. Pourtant, elle tint bon, convaincue qu'elle pouvait leur être utile. Elle s'obligea à ne pas reculer face à l'imposant Stanislas qui était juste devant elle. Elle releva la tête et recommença son discours. Le maître des réparateurs ne la

laissa pas finir. Il la gifla avec force, ce qui fit reculer la jeune fille d'un pas. Surprise, elle porta la main à sa joue. Le maire vint vers eux, quelque peu choqué par le geste de Stanislas.

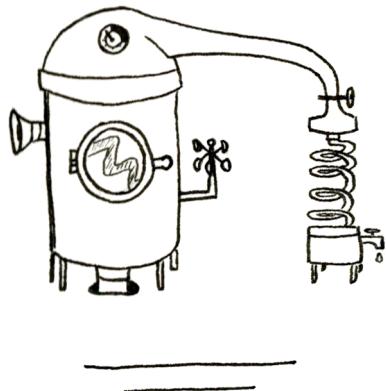
— Je pense qu'il n'était pas nécessaire d'en arriver là. Jeune fille, je ne tiens pas à me répéter. Vous devez sortir d'ici pour que nous puissions continuer notre discussion.

Kheira était sous le choc. Déjà, la gifle de Stanislas l'avait profondément heurtée. Pourtant, ce qui la révoltait le plus, c'était l'air condescendant de la part des membres du Conseil, qui hochaien la tête et murmuraient entre eux que cette interruption était inadmissible. Aucun ne la prenait au sérieux. Kheira tenta bien de leur dire qu'elle les avait entendus discuter pour rien, qu'elle pouvait les aider. Mais elle fut raccompagnée par Stanislas et jetée dehors sans ménagement.

La jeune fille hésita. Elle aurait aimé revenir dans le bâtiment et leur dire sa façon de penser. Sauf qu'ils ne l'écouteraien pas plus cette fois-ci. À la place, elle prit le chemin de la maison de son oncle et sa tante. Sur le trajet, elle mit un coup de pied dans un caillou pour extérioriser sa colère. Quand elle pensait que leurs solutions avaient été d'envoyer seulement deux personnes inspecter la Machine ou de proposer des objets de valeur contre la nourriture tant attendue. C'était ridicule. Une fois arrivée à destination, elle s'enferma dans son petit atelier qui se situait au sous-sol. Elle devait réfléchir : de quoi pourrait-elle avoir besoin ce soir ? Elle choisit avec soin différents outils qu'elle cacha dans sa salopette verte. Puisqu'ils pensaient qu'elle n'était pas capable de réparer la Machine, elle irait toute seule. Et elle réussirait.

Chapitre 4

Lina Soan



Au-dehors, tout était calme. Il faisait noir comme dans un four : c'était une nuit sans lune. Kheira se demanda comment son village pouvait être si paisible alors que les jours de ses habitants semblaient comptés. Cet après-midi, les Arcanis avaient annulé la Récolte qui devait avoir lieu ce soir. Robert, le maire, les avait fait tous rassembler sur la place du village, au beau milieu des maisons de pierres aux toits de chaume. D'un air grave, il avait déclaré les festivités de la Grande Récolte annulées. Kheira n'en avait pas cru ses oreilles. Elle n'imaginait pas une nouvelle lune sans chants, danses, festins et offrandes. C'était la tradition depuis la création du village quelques générations plus tôt. Robert n'était pas passé par quatre chemins : la Machine était en panne, et tant qu'elle ne serait pas réparée, il n'y aurait pas de Récolte. D'ici là, il ordonnait à tous de rester chez soi, avec interdiction formelle de sortir et avec pour consigne de condamner toutes les issues jusqu'à nouvel ordre. Les villageois s'étaient tus et avaient obtempéré sans broncher.

Seule Kheira avait cherché à en savoir plus, mais Robert avait tourné les talons et ses questions étaient restées sans réponse. Combien de temps leur restait-il avant que l'air qui les environne ne devienne irrespirable et que l'eau de leur puits ne devienne toxique ? Et combien de temps le village pourrait-il se passer des vivres apportés par les Arcanis les jours de la Récolte ?

Ce n'était pas la première fois que la Machine tombait en panne, mais d'ordinaire, tout se réglait rapidement. En temps normal, la fête de la Grande Récolte n'aurait jamais été annulée. Si les Arcanis avaient jugé qu'il n'y avait rien à récolter, cela signifiait que la Machine n'avait plus rien à produire depuis un moment déjà. La dernière Récolte remontait à trois jours... Kheira avait le sentiment qu'il fallait faire vite.

Elle tendit l'oreille. Plus aucun bruit ne lui parvenait de l'autre pièce. Son oncle passait ses nuits à veiller sur la prison et sa tante devait probablement, à l'heure qu'il est, s'être endormie devant le feu de cheminée, son métier à tisser à la main.

Il fallait à tout prix qu'elle tente de réparer la Machine. Elle aurait voulu interroger les six techniciens, mais ils étaient introuvables ce soir, ils devaient tous être dans le Temple, affairés à trouver une solution. Il fallait qu'elle les aide, elle le sentait, quitte à risquer de se faire emprisonner.

Elle avait un plan : il suffisait qu'elle s'introduise chez Mélyne. Son père avait dessiné les plans du Temple et elle lui avait un jour révélé qu'il en possédait secrètement un double des clés. Elle glissa quelques outils dans les poches de la salopette qu'elle s'était elle-même cousue dans un tissu sombre : toutes sortes de crochets et pinces en acier, une équerre en bois, un petit couteau. Avec détermination, elle noua sa chevelure noire et ondulée en une longue tresse, pour ne pas avoir les cheveux dans les yeux, comme souvent lorsqu'elle s'apprêtait à inventer un nouvel objet ou s'attelait à une réparation particulièrement minutieuse.

Kheira pénétra sur la pointe des pieds dans la pièce principale, passa devant la vieille femme endormie dans le fauteuil et en silence, enflamma sa torche dans la cheminée. Sa tante continuait de respirer profondément lorsqu'elle sortit de la petite maison. La jeune femme huma l'air, suspicieuse, mais ne lui trouva pas d'odeur inhabituelle. Mais la toxicité avait-elle seulement une odeur ? De toute façon, elle n'avait pas vraiment le choix que de sortir de chez elle si elle voulait agir... Elle traversa le village en rasant les murs, espérant ne pas tomber sur la patrouille.

La maison de Mélyne et son père était l'une des plus grandes du village et se tenait près du Temple. Mélyne y avait sa propre chambre. Kheira s'approcha de la fenêtre et y tapa trois coups brefs. Son amie ne tardait jamais à venir lui ouvrir. Mais cette fois, la fenêtre demeura close. À l'intérieur, elle

avait du mal à distinguer quelque chose. À la hâte, elle fit le tour de la maison et tourna la poignée de la porte qui, par chance, ne lui résista pas. Lorsque Kheira pénétra discrètement dans la chambre de Mélyne, elle faillit lâcher sa torche. Au beau milieu de la pièce se tenait un gigantesque aquarium aux montants de cuivre dans lequel elle découvrit son amie immergée. Au travers de la vitre, Kheira pouvait apercevoir ses cheveux blonds flotter, son visage aux yeux clos. De sa robe noire dépassait une queue de poisson. Horrifiée, Kheira se précipita près du gigantesque aquarium et frappa à la vitre.

— Mélyne !

La créature sous-marine ouvrit les yeux et de petites bulles d'air s'échappèrent de ses narines. Elle était vivante ! Mélyne mit sa main sur la vitre, comme pour toucher celle de Kheira.

— Que s'est-il passé ? Parle-moi !

La sirène secoua la tête d'un air désespéré.

— Par tous les dieux, Mélyne... Dis-moi comment t'aider, souffla Kheira, les larmes aux yeux.

Une voix s'éleva dans son dos.

— Il est trop tard, Kheira. On ne peut plus rien pour elle.

La jeune femme fit volte-face. Le halo de sa torche éclaira un grand homme dont la moustache noire était recourbée à ses deux extrémités. Elle reconnut Méphistos, le maître des lieux.

— Que lui est-il arrivé ? s'écria Kheira.

L'homme leva un regard profondément triste vers l'aquarium où nageait sa fille.

— L'eau du puits... commença-t-il. Elle n'est plus purifiée. J'ai retrouvé Mélyne ce matin, agonisant près de la cruche à laquelle elle venait de boire. Quand j'ai vu que ses jambes s'étaient transformées... j'ai compris qu'elle ne survivrait qu'immergée dans l'eau.

La mâchoire de Kheira se serra.

— Il faut prévenir le reste du village !

— Robert est déjà au courant. Il affirme qu'il ne sert à rien de semer la panique et m'a ordonné de n'en parler à quiconque, la coupa Méphistos.

La clé. Elle était venue pour cela. Pénétrer dans le Temple et réparer la Machine, elle s'en sentait capable et dès que la Machine fonctionnerait à nouveau, tout serait à nouveau purifié et peut-être alors que tout rentrerait

dans l'ordre.

— Votre clé du Temple. Il me la faut, dit Kheira d'une voix ferme.

Elle aurait voulu trouver une formule plus convaincante, mais dans l'urgence, c'est tout ce qui sortit de sa bouche. L'homme moustachu semblait hésiter, le regard perdu.

— Je vous en prie. Vous savez que je suis capable de la réparer. Bon sang, notre village est en péril... insista-t-elle, devenue hargneuse. Au diable les règles ! Pourquoi ne me laisse-t-on pas essayer de réparer cette foutue machine ?

Méphistos consulta sa fille du regard qui, dans sa prison de verre, approuvait d'un hochement de tête les paroles de la jeune femme en salopette. Il soupira et disparut un instant dans une autre pièce. Quand il revint, il tenait en main une clé d'or et un plan.

Kheira s'en empara et ferma les yeux pour mieux retenir tous les conseils du père de son amie : la clé ouvrirait la petite porte de l'arrière du Temple, deux tours à droite, pousser fort. Il fallait attendre que la ronde de minuit soit passée.

Elle n'eut pas longtemps à patienter avant que toutes les horloges du village ne se mettent simultanément à sonner douze coups. Kheira observa par la fenêtre les quatre Arcanis passer près du Temple, lentement, à la lumière de leurs torches, leurs visages dans l'ombre de grandes capuches noires. Dès qu'ils se furent éloignés, la jeune femme quitta la pauvre Mélyne et son père pour rejoindre le Temple à pas feutrés.

Mais à peine était-elle sortie de la grande maison qu'elle tomba nez à nez avec... un animal. Comment appelait-on cela déjà, à l'extérieur ? Une limace ? Non, il avait une coquille, ce devait être un escargot. Elle recula d'un pas, effrayée, trébucha et tomba en arrière. N'osant se relever, elle observa avec dégoût l'animal baveux glisser vers elle dans un bruit de succion. Elle devait veiller à ne surtout pas le toucher. Elle n'avait jamais vu d'animaux ailleurs que dans les ouvrages de la bibliothèque du village et cela ne lui annonçait rien qui vaille. Elle avait toujours cru que les escargots pouvaient tenir dans la paume d'une main, mais c'était loin d'être le cas de celui-ci, qui atteignait la taille d'un enfant de cinq ans. D'où pouvait-il provenir ? Avait-il réussi à franchir les murs d'enceinte ? On enseignait aux habitants du village qu'au-delà de ces murs qui semblaient s'élever jusqu'au ciel se trouvait ce qu'on

appelait la faune et la flore : tout un tas de plantes et d'animaux, dont on se nourrissait autrefois — tous hautement toxiques aujourd'hui. Aucun des villageois ne se risquerait jamais à ingérer autre chose que les plats déjà cuisinés que leur apportaient les Arcanis tous les trois jours en échange de plusieurs bidons de cette étrange substance que la Machine extrayait de l'air lors de la Récolte.

Kheira se releva en frottant son coude endolori, tout en lorgnant toujours d'un œil le gastéropode avec une fascination mêlée de crainte, lorsqu'elle vit la porte de la maison voisine s'ouvrir. C'était Shaya, qui devait l'avoir aperçue depuis sa fenêtre. Elle tenait dans ses bras son nourrisson endormi. Kheira se précipita vers elle :

— Ne sortez pas, c'est dangereux ! s'écria-t-elle.

Elle vit la bouche de Shaya s'ouvrir et ses lèvres remuer, mais rien ne s'en échappa hormis trois papillons colorés. Kheira fronça les sourcils. Tout devenait si étrange... Oubliant l'escargot qui poursuivait sa route à travers le village, elle s'approcha plus près de Shaya. Une sueur froide commençait à lui dégouliner le long du dos. À la lueur de sa torche, elle s'aperçut que le nourrisson avait un teint inhabituel. Sa poitrine se soulevait à un rythme régulier, mais sa peau était... bleu foncé. Kheira porta une main à sa bouche et étouffa un cri.

— Qu'est-ce que... ?

Derrière Shaya apparut le corps d'un homme et Kheira reconnut la blouse grise d'horloger d'Erwin. Mais lorsque son regard croisa le sien, elle hurla. Si c'était bien là le corps d'Erwin, c'était la tête d'un cerf qui était posée sur ses épaules. L'homme-cerf voulut parler, mais Kheira s'enfuit à toutes jambes. Était-elle en plein cauchemar ? Oui, c'était sûrement ça, elle allait se réveiller d'une minute à l'autre et se traiter d'idiote d'avoir cru à un rêve aussi absurde... Pourtant, tout avait l'air si réel ! Les habitants du village avaient-ils tous été contaminés par l'eau impure ? Les dieux s'étaient-ils fâchés de l'absence d'offrandes de ce soir ?

Elle arrêta sa course à quelques mètres de là, à l'abri entre deux maisons de pierres, et tenta de reprendre ses esprits. Elle était ici pour entrer dans le Temple. Réparer la Machine. Oui. Elle ne devait se laisser distraire par rien d'autre. Réparer la Machine...

Avec difficulté, Kheira s'avança vers le grand bâtiment de pierre sculptée à

l'effigie des quatre Arcanis fondateurs du village. Elle perçut un bruit au-dessus de sa tête, comme un froissement. Quand elle leva les yeux, elle vit plusieurs femmes du village, qui se déplaçaient en l'air, gracieuses, donnant à la scène des allures de ballet aérien. Leurs têtes étaient coiffées de fleurs roses. Kheira se prit la tête entre les mains. Elle rouvrit les yeux. Les femmes étaient toujours là, en lévitation, et lui souriaient.

Le souffle court, Kheira atteignit le Temple à la hâte. Il devenait plus qu'urgent d'agir avant que tout le monde ici ne soit intoxiqué. La petite porte dont lui avait parlé Méphistos se tenait là, devant elle. Mais elle avait beau fouiller ses poches, elle ne remettait pas la main sur la clé. Elle avait dû l'égarer dans sa chute. Le temps pressait, elle n'avait déjà que trop traîné. Elle planta sa torche dans la terre, plongea de nouveau la main dans la poche de sa salopette et en tira un outil assez effilé pour qu'elle puisse l'introduire dans la serrure. Kheira tira la langue, concentrée, et tout ce qui l'entourait — créatures étranges et autres mutants — disparut de son champ de vision. Après quelques essais infructueux, la serrure céda.

Elle se trouvait à présent dans le vestiaire sombre des six Élus comme elle les appelait en son for intérieur, ces six villageois en charge de l'entretien et la réparation de la Machine. Personne ne les connaissait réellement : ils se mêlaient peu aux autres habitants du village, et une aura de mystère entourait leurs activités à l'intérieur du Temple. Personne n'avait le droit de s'approcher de la Machine ni de poser la moindre question à propos de son fonctionnement, au grand dam de Kheira...

Elle tourna avec précaution la poignée de la seule porte qu'elle trouva pour sortir du vestiaire et l'entrouvrit. Une forte lumière l'aveugla. Quand ses yeux se furent accommodés à la luminosité, elle distingua de grands drapés blancs qui descendaient du plafond et encadraient la précieuse Machine, perchée sur un autel qu'on atteignait en gravissant trois grandes marches de marbre.

Enfin, elle la découvrait. Elle n'était pas aussi gigantesque qu'elle l'avait imaginé. Son alliage aux reflets cuivrés reluisait et le hublot central laissait entrevoir des rouages bien huilés. Mais ses pistons étaient à l'arrêt et il régnait dans la grande salle au haut plafond un silence de mort. Les six ouvriers qui l'entouraient portaient des combinaisons très blanches et brillantes, qui semblaient avoir été conçues à partir d'un matériau inconnu de Kheira — cela ne ressemblait en rien à du tissu. Elle fut particulièrement intriguée par les

sortes de couvre-chefs à hublots qu'ils portaient tous sur la tête. En observant leurs mains et leurs gestes, elle remarqua que tous maniaient des outils étranges qu'elle n'avait jamais vus. Et quelle pouvait bien être cette source de lumière qui rayonnait comme un soleil au-dessus de la machine ?

Cachée derrière un des nombreux drapés du Temple, Kheira observait la scène, réfléchissant à une stratégie pour approcher de plus près la Machine. Devant elle, deux ouvriers conversaient entre eux. Elle tendit l'oreille.

— On a changé déjà tellement de pièces depuis hier... Si tu veux mon avis, Mémère est foutue. En fin de vie.

L'autre soupira.

— J'en ai bien peur aussi. Mais qu'est-ce qu'on peut faire ?

Alors qu'il parlait, Kheira vit avec horreur la combinaison du technicien se percer et en sortir une forme vert foncé. Une queue d'alligator lui poussait au derrière. Sans plus réfléchir davantage, la jeune femme surgit de sa cachette, ses outils à la main.

— Le temps presse ! Les mutations se multiplient, s'exclama-t-elle aux deux hommes. Laissez-moi jeter un œil à la Machine.

Les ouvriers se retournèrent vers elle, sidérés.

— Mais... qu'est-ce qu'elle fait là... ?

Kheira se précipita sur la Machine et se mit à observer chaque rouage, chaque piston. Comment diable allait-elle s'y prendre pour en comprendre le fonctionnement en si peu de temps ?

Un bruit strident retentit : un des ouvriers venait de donner l'alerte. Les six ouvriers se jetèrent sur elle et la plaquèrent au sol. Kheira avait beau lutter, crier et se débattre, ils ne voulaient rien entendre.

Quelques minutes plus tard, Robert, le maire, fit irruption dans le Temple, suivi de deux hommes de son cercle de décision. Kheira eut du mal à le reconnaître : il avait troqué son costume officiel contre la même combinaison blanche que les ouvriers et son visage d'ordinaire si sympathique trahissait à présent l'agacement et... la peur.

— Vous savez quel sort on réserve à ceux qui s'amusent à pénétrer ici ? lâcha-t-il d'une voix qu'il espérait ferme après avoir dévisagé Kheira durant une longue minute. Vous êtes pourtant bien placée pour le savoir, puisque votre oncle tient la prison. Et ne pensez pas en être exempte : ici, les règles sont les règles.

— Je voulais simplement aider... Nous sommes tous en danger, alors s'il y a la moindre chance que je puisse aider à réparer la Machine avant que nous ne nous transformions tous en animaux, je...

Kheira n'eut pas le loisir de terminer sa phrase, coupée par le maire :

— En animaux... ? Mais enfin, de quoi parle-t-on ?

À travers le hublot qui entourait la tête du maire, elle put lire l'incompréhension se peindre sur son visage.

— J'ai vu Mélyne à demi transformée en poisson, Erwin avec une tête de cerf, et maintenant cet homme avec une queue de crocodile... Sans compter tous les autres ! expliqua Kheira en désignant l'appendice à écailles de l'un des ouvriers.

Des murmures s'élevèrent autour d'elle.

— Kheira... êtes-vous sûre que vous allez bien ? Cet homme n'a pas plus de queue de crocodile que je n'ai d'oreilles de lapin.

À ces mots, deux oreilles poussèrent sur la tête du maire et déchirèrent son étrange couvre-chef à hublot. Kheira désigna du doigt l'étrange mutation et Robert comprit.

— Hallucinations ?

Les hommes qui l'entouraient opinèrent du chef à ce verdict.

— Messieurs, c'est encore plus grave que nous le pensions : l'air doit avoir atteint un taux de toxicité élevé. Espérons qu'elle soit la seule à avoir enfreint la consigne de confinement... lâcha-t-il en soupirant.

Kheira secoua la tête.

— Non, ce n'est pas possible...

Est-ce que cela signifiait que tout ce qu'elle venait de voir et de vivre n'était pas la réalité ? Allait-elle mourir ? Elle aurait voulu crier ces questions, mais aucun son ne franchit ses lèvres.

Robert fit signe aux deux hommes qui l'accompagnaient d'emmener la jeune femme.

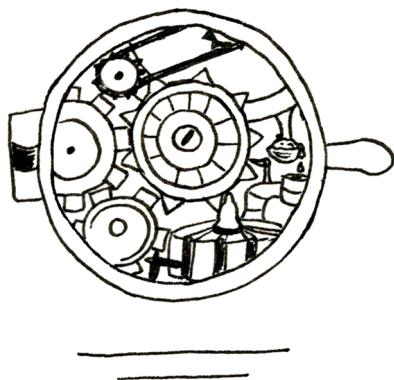
— Emprisonnez-la pour vingt-quatre heures dans la cellule de quarantaine et administrez-lui l'antidote. Elle devrait être totalement désintoxiquée d'ici là.

L'un des hommes, celui qui venait de se transformer sous ses yeux en grand singe, la hissa sur son épaule. Kheira se débattit, mais sa tête la faisait souffrir et elle vit ses mains se couvrir de pois jaune et rouge. Des larmes de

rage perlèrent aux coins de ses yeux tandis qu'impuissante, à l'envers sur l'épaule de l'homme-singe, elle ne pouvait détacher son regard de la Machine aux pistons et rouages si rutilants, auréolée de lumière divine.

Chapitre 5

Alex N.R



— Je ne m'attendais pas à ça venant de toi Kheira. Tu devrais le savoir mieux que personne qu'il est interdit de s'approcher de la machine... à force de brûler les étapes, tu risques de tout perdre. Je sais que ce n'est pas ce que tu souhaites. N'est-ce pas ? Kheira ? Bon... si tu le prends de cette manière...

Je vois mon oncle, à la fois agacé et déçu, me tourner le dos et repartir d'un pas rapide. Il ne me comprend pas et je pense qu'il ne pourra jamais me comprendre. 24 h dans cette prison... ce n'est pas d'être enfermée ici qui me gêne, mais c'est de ne pas pouvoir avancer sur mes projets et Dieu sait combien ils sont nombreux...

— Tiens, Kheira, toi, ici ! Je ne m'attendais pas à te voir ce soir, que la paix t'emporte.

Mathieu, que tout le monde appelait Mat, s'approche de moi en mimant l'oiseau. Les bras tendus, il imitait le rapide battement d'ailes du colibri. Ses jambes quant à elles, ne cessaient de se fléchir puis se tendre, faisant glisser la pointe de ses pieds sur le sol, comme s'il était un danseur sur glace. Malgré sa carrure assez large, son déplacement le rendait aussi léger qu'une plume et

aussi docile qu'une feuille d'automne quittant la branche pour se déposer délicatement sur le sol encore humide de la rosée du matin. Mat est la personne la plus gentille que je connaisse, son excentricité le rendait vulnérable aux critiques, mais cela ne l'atteignait jamais.

— Je suis contente de te voir Mat, tu passes ta vie ici ces derniers temps.

— Ici, ailleurs, Kheira, au final nous ne sommes jamais là où on devrait être. L'oiseau n'a de limites que la fatigue de ses ailes et personne pour lui dire d'aller ou de ne pas aller là où bon lui semble. Mon corps est ici, avec toi, il est très heureux d'être en ta compagnie, n'en doute pas, mais mon esprit regarde le village s'éloigner vers un horizon lointain. Il navigue à travers les océans les plus vastes et s'envole vers des nuages qui ne cessent de s'éloigner. Notre monde est cloîtré dans une extension infinie.

— Mat... J'ai du mal à te suivre ce soir, ne m'en veux pas, mais je pense aller me coucher, je suis très fatiguée et la nuit est avancée. J'espère que tu comprends ?

— Pars ma belle, rejoins le monde des rêves et ne te retourne pas. Je m'en vais de ce pas recharger mon enveloppe charnelle afin de reprendre mon envol dès le lever du soleil.

Mathieu prit la position du faucon avant de quitter la pièce d'un battement plus lent que le précédent, mais d'une amplitude nettement supérieure. Ses vêtements larges ampliaient le moindre de ses mouvements et le rendaient à mes yeux encore plus extraordinaire. Je pense réellement, dans mon for intérieur que si tout le monde avait un peu de Mathieu en lui, alors le monde ne pourrait que mieux s'en porter.

La nuit fut courte, mais très agitée, je vis dans un premier rêve, Mathieu qui se tenait sur le haut de la machine, en fait, ce n'était pas réellement Mat, mais un mélange entre Mat et un véritable oiseau. Tandis que je m'efforçais de faire fonctionner la machine, j'attachais des câbles sur les longues pattes de Mathieu afin que celui-ci s'envole avec « Mémère » et moi-même. Dans un deuxième rêve, je voyais un homme qui m'était inconnu. Il était de taille moyenne, environ 1 m 70, les cheveux bruns plutôt courts, mais en bataille, la peau aussi blanche que celle des statues. Il s'approchait de moi d'un pas lent,

mais assuré. Le rêve se transforma en cauchemar quand j'aperçus son regard à la fois perçant et glacial. Sa chemise blanche était entachée de sang en forme de rouages et de pistons. Ses pieds nus étaient entaillés de toutes parts et laissaient sur le sol une longue traînée de sang.

C'est très difficile de reprendre ses esprits après un tel réveil. Son visage était ancré dans ma mémoire, et pourtant, sans le connaître, j'eus cette impression de déjà-vu. Beaucoup de monde dormait encore, mais je n'arrivais plus à fermer l'œil, il fallait que je me change les idées. La bibliothèque de la prison regorgeait de livres de toutes sortes et pourtant il m'était impossible de retrouver le bouquin que m'avait donné Mathieu la première fois que je suis venue dans la prison. Ce livre m'avait marqué, car contrairement à tous les autres, il était annoté de toutes parts, des inscriptions qui parlaient des Arcanis et de leur implication dans le fonctionnement du village. J'avais alors tenté de questionner Mat sur ce fameux livre, mais il ne put me dire grand-chose à part qu'il avait vu un jour un homme griffonner dans le bouquin et le laisser au centre d'une table, comme pour inciter quelqu'un à lire ses écrits.

Mon étonnement n'en fut pas un quand j'aperçus que j'étais la seule dans la bibliothèque. En flânant dans les rayons, je vis toujours ce même symbole étrange qui recouvrait la tranche de chaque livre présent. Très dur à décrire, mais facilement reconnaissable.

— Bien, je vois que je ne suis pas seul à ne pas réussir à dormir.

Cette voix me fit sursauter, malgré la douceur de celle-ci, je ne m'attendais pas à entendre quelqu'un m'adresser la parole. En regardant de toutes parts, je ne vis dans un premier temps personne, puis en projetant mon regard un peu plus loin dans la grande salle, assis autour d'un plateau de jeu. Je vis... Je vis... L'homme de mon rêve, en chair et en os. Il ne ressemblait pas à lui, c'était lui. De la pâleur de sa peau à son style vestimentaire, il était, en tous points, identique. Il se leva et me montra de la main, la chaise en face de lui. La chemise qu'il portait n'était pas tachée de sang et plus je m'approchais, plus je me rendais compte que son regard était certes perçant, mais en aucun cas glacial comme dans mon rêve.

- Excuse-moi, je suis impoli, je m'appelle Tom et toi ?
- Tom...
- Toi aussi ?
- Euh... non, non, bien sûr que non. Je m'appelle Kheira.

Je sentis mes joues chauffer et je pense que Tom s'en était déjà rendu compte, car il affichait un large sourire en me regardant. Il fallait que je change de sujet.

- Tu joues à quoi ?
- Au jeu de Go, tu connais ?
- Non, je n'y ai jamais joué.
- Si tu le souhaites, je peux t'apprendre ?
- C'est gentil, mais je pense que je vais plutôt aller chercher un livre.
- Tu as tort...
- Comment ça ?
- Les livres sont bourrés de propagande arcanie.
- Qu'est-ce qui te fait dire ça ?
- Je le sais, c'est tout.
- Bon, eh bien ! monsieur-je-sais-tout, comment expliquez-vous que je ne vous aie encore jamais vu dans le village ?
- C'est simple.
- Et donc ?
- Je suis une personne qui aime la solitude. J'habite dans un coin isolé du village, seul et je ne rencontre nul besoin de vivre avec d'autres personnes.
- Tu préfères peut-être que je te laisse tout seul du coup ?
- Ta compagnie ne me dérange pas... Tu veux jouer ? dit-il en me remontrant le plateau.
- D'accord, mais alors, je veux que l'on se rencontre en dehors de cette prison.

Tom hésita un instant, je ne sais pour quelle raison, mais tout en lui m'attirait comme un aimant.

- D'accord, disons, demain soir, près du puits de la grand-place... Je ferai

attention de ne pas me retrouver ici de nouveau.

— Trop près de la Machine, toi aussi ?

— La Machine ? Non... je voulais voir quelque chose près de la sortie du village, et puis j'avais besoin de récupérer un bouquin à la bibliothèque de la prison.

Il sortit de sa poche un bouquin noir très reconnaissable, c'était celui qui avait toutes les annotations.

— Ce bouquin... C'est toi qui as écrit tout ce qui est à l'intérieur ?

— Juste les annotations, répondit-il à la fois surpris et amusé.

— Il faut que tu m'en dises plus...

— Jouons, nous aurons tout le temps d'en reparler. Tout ce que je peux te dire c'est que les règles qu'on nous impose ne sont que du vent.

— Bien...

Je ne voulais pas paraître insistance, mais ce garçon me troublait au plus haut point.

— Commençons à jouer, car je vais bientôt devoir quitter la prison et j'aimerais t'apprendre à jouer pour notre prochaine rencontre en ce lieu.

— Si nouvelle rencontre il y a, répondis-je.

Il ne trouva pas nécessaire de me répondre, mais sous-titrait ses pensées d'un sourire dévastateur.

Son intelligence reflétait dans son sens de l'explication et la qualité de sa pédagogie, il m'apprit les règles en quelques minutes seulement et nous jouons quelques parties que je perdais chaque fois, bien évidemment.

Alors que je vis mon oncle dans le couloir qui menait à la bibliothèque s'approcher de nous, certainement pour chercher Tom qui avait fini ses 24 heures d'emprisonnement, je vis Mathieu par l'ouverture de la porte, les bras toujours tendus, tourner en rond comme un aigle prêt à s'abattre sur sa proie.

Chapitre 6

Juliette Vasseur



Je sors du bâtiment.

Les mots de mon oncle résonnent encore en moi, tandis que je respire à pleins poumons l'air frais du petit matin : « Déception... et si ta mère... il en découle de ta responsabilité... place au sein du village... pas convenable pour une jeune fille... et tes espoirs d'être acceptée par le cercle... et moi dans tout ça... »

Échos désagréables qui s'évaporent dans la douce lumière qui nimbe le village. Comme un sentiment de renaissance, qui efface la dure nuit passée dans le noir et l'humidité.

J'ai beau être sa nièce, mon oncle n'a rien fait pour adoucir ma sentence : un gardien de prison exemplaire !

S'il croit que ses grandes phrases vont me dissuader... cette Machine, je finirai bien par y accéder ! La voir constamment, de tous les points du village, de la fenêtre de ma chambre ; entendre son ronronnement de jour comme de nuit qui envahit mon esprit en permanence ; et ces techniciens qui se pavinent, comme si entretenir la Machine était la tâche la plus importante du village et eux au-dessus de tous...

Oui, bon, peut-être.

Les villageois commencent à sortir de chez eux, j'aperçois Babette qui ouvre la boulangerie, plus loin Lizzie et Maëg, jamais l'un sans l'autre. Eux ne se soucient pas de tout ça... seule la sécurité leur suffit. La Machine est une présence bienveillante, rassurante. « N'approchez pas de la Machine » et ils ne s'approchent pas de la machine. « Ne sortez pas du village » et l'extérieur n'existe plus. Mais comment peuvent-ils vivre ainsi, aveuglément, sans jamais se poser de questions ? Et si ces Arcanis n'étaient pas les sauveurs que tout le monde voit en eux ? Et si cet air vicié qui nous enferme et nous confine ne l'était pas tant que ça ?

Enfin, ce matin, pas question de me perdre dans ces réflexions ! De toute façon, en dix-huit ans, je commence à en avoir fait le tour... non, ce matin, l'espoir surgit, le bonheur renaît, la vie a de nouveau un sens : j'ai rendez-vous avec Tom !

Enfin... j'ai surtout un *plan* avec Tom.

Il semble que nous ne soyons que deux dans tout le village à se poser des questions, et s'intéresser à la machine... étrange que nous ayons mis tant de temps à nous rencontrer.

En cela, je suis reconnaissante à mon oncle : il aura fallu que je passe par la prison pour rencontrer Tom et commencer à entrevoir une solution.

Quoi qu'il en soit, bientôt, bientôt, je vais pouvoir étudier mère de plus près ! Quelques détails à régler, deux ou trois choses à débusquer, si au passage je peux apprendre d'où vient Tom et pourquoi il se terre ainsi depuis tant d'années... je serai la plus heureuse des délinquantes !

— Tiens, putrescente guenille ! Contente de voir que tu ne m'as pas oubliée !

— Gente demoiselle au doux langage, comment l'aurais-je pu ? Je me réjouis de vous admirer à la lumière de la liberté !

— Ouais, ouais, alors, quand passe-t-on à l'attaque ? Tu as pu repérer les tours de garde ?

— Hum... et si nous en discutions dans un lieu plus sûr ? Non que la prison ne me paraisse le lieu le plus agréable du village, mais si je pouvais

profiter de quelques heures de permission avant de me faire dénoncer par une de ces commères aux aguets...

- Un lieu sûr, sans commères aux alentours, ici ? Laisse-moi réfléchir...
- Chez moi ?
- Chez toi ?
- Chez moi, oui.
- Parce que... tu as un chez-toi ?
- Eh bien, si je te le propose...
- Il a un chez-lui ! Ça alors, le criminel ténébreux et solitaire a un chez-lui !
- Euh... Kheira, on peut y aller maintenant ?
- Le vagabond taciturne, l'ermite misanthrope, l'énigmatique reclus, un chez-lui !
- Kheira ?
- Le mystérieux étranger, l'impénétrable inconnu, le nébuleux...
- Kheira !
- Ça va, ça va, allons-y.

J'emboîte le pas à Tom. Il traverse la place, décidé, contourne le puits, esquive un seau qui, renversé, se répand à terre, se faufile dans le cortège de ménagères partageant les derniers potins en attendant leur tour de puiser l'eau. Leurs caquètements se mélangent au cliquetis des engrenages alentour, emplissant la place du vacarme quotidien au village.

Pas un seul moment il ne lève la tête : les yeux rivés sur le sol, les épaules basses, les mouvements vifs et contenus, il n'attire pas l'attention. Passe inaperçu. Ne vérifie pas même si je le suis.

C'est pourtant ce que je fais, de toute l'agilité dont je suis capable. Mon regard rivé à son dos, j'analyse sa démarche. Renfermé, le garçon, et plutôt fuyant... criminel en déroute ? Morne adolescent délaissé ? Sombre génie incompris ?

Qui de lui ou de cette satanée machine m'intrigue le plus, difficile d'en décider ? Mais l'un comme l'autre, je finirai bien par percer tous ces mystères.

Eh ! mon oncle ne m'a pas couronnée du titre de la plus impertinente inquisiteuse qui soit pour rien. Fichtre !

Il prend à gauche, avale une ruelle nauséabonde à grandes enjambées, escalade un muret, traverse une petite cour obscure, dévale quelques marches, se faufile entre deux cabanons biscornus...

— Tom !

— Hum, oui, Kheira ?

— Juste comme ça : et si tu arrêtais de courir et marchais à mes côtés ?

— À tes côtés ? L'invitation est tentante...

— Oui, que je te cuisine un peu. Pourquoi être sorti du village hier ? Non que l'extérieur ne m'attire autant que toi, mais une raison précise ? Un besoin soudain de mourir asphyxié ?

— Ah ! Kheira, vraiment, être à tes côtés me tente. Mais si tu t'obstines, je vais devoir te délaisser.

— Essaie donc de me semer, tiens ! Je ne tiens pas à jouer la suivante énamourée, accrochée à chacun de tes pas !

— Eh bien, ouvre la voie, je t'en prie. Direction nord-est !

— Enfin, en voilà une bonne décision.

C'est donc d'un pas plus serein, et après de multiples tentatives d'investigation avortées que nous arrivâmes au « repaire de Tom ».

Et, messieurs, mesdames, quel repaire !

À l'orée du village, au fin fond du quartier le plus mal famé — entendez vide et abandonné — une maison délaissée, en ruine. Fumet putride et bâtiments défoncés aux alentours.

Voilà pour le décor.

Montez maintenant d'un étage, comme vous le pouvez. Personnellement, j'ai dû revoir ma technique de marelle et sautiller gaiement entre les trous et les planches moisies, tout en esquivant les poutres jaillissant d'endroits incongrus, pour parvenir, essoufflée, mais en sécurité, sur le pallier.

Tom pousse la porte — la pousse, littéralement. Pas de serrure ou d'engrenage sécurisé ici, que nenni.

Tom pousse la porte, donc.

Quatre murs. À quelques trous près.
Un matelas, étonnamment propre.
Une table basse, des étagères, quelques caisses en bois.
Et sur chacune de ces surfaces, en vrac, entassées sans aucune attention particulière, des dizaines, des centaines de machines.

Pas LA Machine, non, mais toutes ces petites machines que le village produit, tous ces engrenages assemblés habilement afin d'en tirer d'intéressants accessoires.

Au détail près que je n'en reconnaissais aucun.

Détail, dis-je, mais finalement vraiment pas. Ces machines, ces engrenages, sont ma passion. Je les ai tous étudiés depuis petite. Tous. Chacune des inventions réalisées dans ce village. Démontées, analysées, remontées. Améliorées, souvent.

De l'extracteur de noyau de pêche au vilebrequin à trois branches, en passant par l'incandescium.

Mais celles-ci, celles qui jonchent le sol de Tom, et recouvrent ses murs, je ne les connais pas.

Sacré choc, hein ? En tout cas, c'est sûrement ce qui vient de m'arriver, puisque Tom semble me parler depuis une bonne minute sans que je m'en sois aperçu.

— Donc, le mieux serait d'agir ce soir. À la faveur de la nuit, on passera plus inaperçus. Frod est de garde toute la journée, mais Janis et Elane doivent le remplacer à la cinquième cloche.

— Tom, t'es qui ?

— Pardon ?

— C'est quoi, tout ça ? Tu viens d'où ? Pourquoi personne ne te connaît au village ?

— OK ! Il y a un problème, Kheira ?

— Oui. Je déteste ne pas comprendre, je déteste ne pas savoir. Et là, y'a trop d'inconnues. Donc tu vas m'expliquer.

— Hum, et si on revenait au plan ? Pour ce soir, le timing est serré. Il faut encore qu'on réfléchisse à un moyen de forcer le bâtiment, sans se faire repérer, et de rassembler les outils nécessaires pour...

— C'est quoi ça ? Je n'ai jamais vu un tel assemblage, à quoi ça sert ? Et l'utilisation de cette vis, sur le côté, là ? Je n'y aurais jamais pensé ! Comment ça peut tenir ?

— Une égraline. Pratique pour traiter les essences naturelles. La vis est de mon invention. En ce qui concerne la tour, je pense que j'ai une idée, mais pour ce qui est du périmètre de sécurité, là je pense plutôt qu'il faudrait...

— Et ce truc ? Quel drôle de matériau... brillant comme le métal, souple comme le cuir, froid comme de la glace ! Je me demande à quel point c'est résistant.

— Plus résistant que le meilleur alliage connu. Donc, comme je te disais, pour le périmètre de sécurité, ça serait plutôt de ton ressort. Si tu parviens à récupérer les plans dans le bureau de ton oncle, peut-être qu'on pourrait désactiver les mécanismes et...

— Qu'est-ce que c'est lourd ! Si petit pourtant... combien il y a d'engrenages là-dedans, sept, huit ? Mon Dieu, même Ghil n'a jamais conçu quelque chose d'aussi complexe... et c'est le meilleur d'entre nous !

— Plus d'une quinzaine en fait. Kheira, est-ce que tu m'écoutes ?

— Hum... non, pas vraiment. C'est fascinant Tom, pourquoi tu ne m'as jamais montré tout ça ? Tu le sais pourtant, que ça me fascine !

— Euh... parce qu'on s'est rencontré hier ? Bon, écoute, et si on se détendait un peu ? Tu as beau être charmante, tu m'empêches de réfléchir ! Tiens, attrape !

— Je note quand même que je suis charmante...

Je m'affale à ses côtés et Tom m'envoie une petite boule qui semble en verre. Cerclé dans un métal fin, gravé sur toute sa surface de caractères torsadés, l'habitacle est incrusté d'une perle mate, aux reflets irisés. Elle contient un liquide translucide, d'un bleu limpide.

— Qu'est-ce donc ?

— Un khô.

— Un khô ?

— Un khô.

— Peux-tu développer, homme taciturne, ou c'est trop te demander ?

— Seulement si, après ça, tu te tiens tranquille. J'ai besoin de me concentrer.

- Me tenir tranquille ? Pas sûre que ça vaille bien le coup.
- Tu ne le regretteras pas. Avale-le.
- Tiens, je n'aurais pas imaginé l'utiliser comme ça.
- Bon, est-ce que tu me fais confiance ?
- Vaguement.
- Alors, avale-le.
- Ça roule.

Je me love sur le matelas et je gobe le khô.

Étrange comme, peu à peu, les sensations se transforment en moi. J'ai à la fois un sentiment accru de ce qui m'entoure, du contact du tissu sur ma peau, de la chaleur qui émane de Tom tout près, de l'intensité de la lumière qu'émet un petit cube ronronnant dans un coin de la pièce ; dans le même temps tout s'atténue et se mélange, nuage évanescant d'une conscience qui se délite. Les sons deviennent murmures et quelque part au fond de mon esprit résonne la voix de Tom : « Apaisée comme un chaton, douce Kheira, qui s'envole ».

La mesure de Tom petit à petit se transforme ; les murs cèdent la place à une végétation dense, touffue, étouffante. Au vrombissement des machines se mêlent les cris et échos d'une faune abondante, vivante. Les visions se succèdent, insaisissables, fuyantes, mais colorées. Par touches laissent des traces, des impressions. Des lieux, étranges et inconnus, me traversent. Des endroits si lointains qu'ils semblent appartenir à un autre temps. Flux de souvenirs et d'irréels, flous messages d'un univers parallèle.

Je me laisse porter, absente à moi-même, parcourue de plus que je ne peux le concevoir.

Traces, troubles, frémissements, secousses, plaintes, caresses, tremblements d'un monde qui n'existe pas.

Les heures passent et me traversent. Tom à côté, seul ancrage d'une sphère oubliée.

C'est son sursaut qui me réveille. Aussitôt, mes sens reprennent leur service et le mugissement strident d'une alarme explose à mes oreilles. Désorientée, je bondis et vacille.

Il me rattrape, m'explique.

— Alerte invasion. Rentre chez toi au plus vite, tu ne peux pas rester bloquée ici alors que ces « choses » vont débarquer d'un instant à l'autre. File.

— Quelle heure est-il ? Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Minuit passé. Le khô. On se retrouve demain, je t'expliquerai. Et on mettra ce plan au point.

Et il me pousse vers la porte, le goujat.

Je rentre chez mon oncle. Tom m'expliquera demain, j'y compte bien. Me reste dans la bouche l'amertume des incompréhensions que je supporte si peu. Et la vague sensation que quelque part, on se fait bien flouer.

Chapitre 7

Marie-Paule Bonnart alias Harnou



Dans un autre village, au même moment, l'ambiance est toute autre.

— Allez, remets-nous ça et pas de faux cols, hein !

Un grand gaillard à la barbe rousse et à la panse rebondie vient de se lever du banc, une pinte de bière vide à la main. Son regard pétillant et son sourire coquin interpellent Marie, la serveuse.

— J'arrive, attends un peu, y a pas que toi qui as soif.

Marie, jolie brune d'une trentaine d'années ne s'en laisse pas conter. Sous son joli minois, on découvre un caractère bien trempé qui remet à leur place les clients trop hardis.

Alors que sa mère est aux fourneaux et son père au bar, Marie virevolte en salle. La taverne c'est sa vie. Il faut dire que c'est un lieu central où l'histoire du village se raconte à toutes les sauces. Il y a ceux qui écoutent et n'en pensent pas moins, ceux qui en rajoutent et n'hésitent pas à inventer quelques détails croustillants pour avoir plus d'audience, ceux qui rigolent dans leur moustache et connaissent des vérités qu'ils gardent pour eux, ceux qui chuchotent à l'oreille de leur voisin, ceux qui viennent juste pour boire et les autres...

Ce soir, tout le monde est là, c'est l'événement de l'année : la fête de l'automne. Petits et grands ne manqueraient cela pour rien au monde. Ça fait

plusieurs semaines que chacun s'affaire pour faire de cette soirée un moment exceptionnel.

C'est l'occasion pour les femmes de mettre leurs plus belles robes et d'afficher leurs bijoux qu'elles ont réalisés pour l'occasion.

La plupart des hommes ont troqué la chemise à carreaux et le bleu de travail, contre une liquette blanche et un pantalon noir à côtes de velours.

Ainsi mis sur leur trente-et-un, ils ont fière allure pour se retrouver le temps d'une soirée.

À cette occasion, la coutume veut que le plus jeune au moins âgé de 7 ans et le plus vieux du village se retrouvent au milieu de la place face à la taverne. Ils sont entourés des villageois qui dansent la traditionnelle Bourrée de la Machine, danse qui remonte à l'installation de la Machine dans le village. Le plus vieux offre alors au plus jeune un mécanisme d'horlogerie de sa fabrication ; cadeau qui symbolise le passage du temps et la continuité du travail des villageois qui sont experts dans la fabrication de petits objets : machines pendulaires, horloges, métronomes, etc.

À le voir sous ses jours de fête, ses maisons de pierres aux toits de chaume parées de jolies décos, ce charmant village pourrait attirer plus d'un quidam persuadé de trouver ici un lieu idéal de sérénité et de paix. Ce serait trop vite oublier comment et pourquoi le village a été créé.

Dans les livres d'histoire, il est expliqué que ce village et sa Machine ont été créés par les Arcanis pour protéger les villageois d'une catastrophe qui a rendu toute la région hautement toxique : air, eau, faune et flore. Les habitants vivent d'ailleurs reclus dans le village, ils refusent catégoriquement de prendre le risque de s'exposer aux miasmes toxiques.

Les Arcanis, viennent plusieurs fois par semaine pour la récolte des conteneurs dans lesquels est stockée la substance extraite de l'air par la Machine en échange ils donnent des vivres aux habitants. Les Arcanis ont imposé deux règles strictes : on ne sort pas du village et on ne touche pas à la Machine. On n'approche pas la Machine, si on n'a pas été désigné comme étant en droit de le faire. Si l'une de ces règles est violée, c'est la prison, pendant au moins 24 heures. Les habitants du village essaient de respecter ces règles, mais ils ont un peu de mal avec l'autorité.

Toutefois, tous savent que sans la machine il n'y a pas de vie ni de survie, car c'est grâce à elle et à sa mécanique complexe et ingénieuse que l'air

toxique se transforme en air respirable.

Vivant dans la peur d'un monde maléfique, dangereux et terrifiant, les habitants se sont habitués, comme avant eux leur père et le père de leur père, à vivre dans l'enceinte du village protégé par de hauts murs qui ne laissent rien voir de l'extérieur, mais qui laissent présager le pire.

Après tout, ils sont nourris et peuvent grâce à la machine respirer un air sain sans privation du moins pour le moment...

Alors que la fête bat son plein, le maire, Gilbert Gil' tiré à quatre épingle et arborant fièrement son écharpe blanche aux lisières dorées demande un instant de silence pour faire une brève allocution. Sa bonhomie naturelle flanquée d'une voix sourde l'oblige à s'y reprendre à plusieurs fois et ce n'est qu'à l'intervention de Bennett, sa femme qui vient de lancer un tonitruant : « Je vous demande de vous taire » que le silence se fait enfin.

Gilbert un peu gêné comme de coutume, toussote pour essayer de donner le change et prend la parole.

D'une voix qui se veut rieuse, il commence son allocution.

— Mes chers, mes très chers amis, quel bonheur d'être ici ce soir avec vous pour notre grande et belle fête de l'automne. Quel plaisir de vous voir tous réunis sur notre place du village pour assister à la traditionnelle remise de cadeau de notre aîné à notre benjamin ! Merci d'être présents et de participer activement à la vie de notre beau village. Quand les Arcanis, nos protecteurs, m'ont désigné comme maire, je dois dire que j'ai été surpris et me suis demandé pourquoi ils m'avaient choisi. Je ne suis qu'un homme ordinaire après tout. Mais aujourd'hui, je peux vous dire que je suis fier d'être votre maire, car vous êtes des gens formidables. Je voudrais aussi rendre un hommage à la Machine, notre Mémère, comme l'ont surnommée affectueusement les six ouvriers qui veillent à sa maintenance. Elle est le cœur de notre village, n'oubliions jamais que c'est grâce à elle que nous respirons. Nous avons le devoir de la respecter et d'obéir aux consignes des Arcanis pour que longtemps, très longtemps vive notre village sous leur protection bienveillante. Maintenant, je lève mon verre à la fête. Merci.

Sous les applaudissements, Gilbert, souriant, semble satisfait de sa prestation. Il rejoint un petit groupe de gens de confiance qu'il appelle son cercle de décision. Une sorte de conseil municipal auquel il se réfère pour gérer les questions et événements plus délicats. Jusqu'à présent, rien de grave

ne s'est passé dans le village, mais Gilbert Gil' est un homme prudent, qui aime être conseillé et prête une oreille attentive à ceux qu'il a choisis pour composer son cercle de décision. Il pense que, si un homme seul a le pouvoir de décider de tout, il risque vite de glisser dans le despotisme et Gilbert est tout le contraire d'un despote.

Comme les autres, Marie, la rebelle, a écouté le discours du maire. Discours qu'elle trouve trop poli, trop reconnaissant envers les Arcanis.

Avec un petit groupe de gens bien plus sceptiques que le maire, Marie se retrouve régulièrement dans la cave de l'auberge. Ensemble, ils s'interrogent et doutent : et si les Arcanis leur mentaient, et si sans la machine l'air était respirable, et si au-delà des murs une autre vie était possible.

Peut-être que les Arcanis ont de bonnes raisons de maintenir les villageois enfermés et de leur faire croire que le danger est à l'extérieur.

Et cette bibliothèque qui semble offrir une ouverture sur le monde à travers des centaines de livres qui en définitive parlent tous de la même chose : l'histoire du village, la création de la Machine pour protéger les villageois d'une catastrophe qui a rendu toute la région hautement toxique : air, eau, faune et flore. Les Arcanis qui sont les sauveurs et auxquels l'on doit gratitude et respect. Les livres qui ne font que confirmer un discours martelé depuis toujours.

Marie et ses amis pensent que la vérité est ailleurs et qu'il leur faut trouver un moyen de sortir du village pour vérifier tout cela.

Sortir oui. Ils ont déjà souvent réfléchi à comment franchir le haut mur d'enceinte ou plutôt comment l'éviter en empruntant un autre passage. Ils ont répété à plusieurs reprises le scénario. La seule issue est la double porte par laquelle entrent et sortent les Arcanis quand ils viennent apporter les vivres et récupérer les conteneurs. Une immense porte d'acier aussi haute que le mur d'enceinte. Elle est pourvue d'un mécanisme complexe qui semble n'obéir qu'à deux Arcanis gradés.

Marie est en réflexion.

— OK ! On va encore chercher et on trouvera bien comment profiter de la sortie des Arcanis.

Édouard, un du groupe, amoureux discret de Marie intervient :

— OK ! Pour sortir c'est peut-être possible, mais imaginons que l'air soit irrespirable et que nous étouffions jusqu'à la mort. Et puis, les Arcanis ont des

pouvoirs magiques, ils auront vite fait de nous neutraliser. Enfin, je veux dire que...

— Tu veux dire que tu as la trouille et que tu crois à toutes ces balivernes dans lesquelles nous avons été bercés depuis toujours. Eh bien, rejoins le maire et son cercle de décision. Là, tu seras à ta place.

— Ne le prends pas comme ça, Marie, je veux juste dire qu'il faut être très prudent et nous devons encore travailler à la confection des masques qui pourraient, je l'espère, nous protéger de l'air vicié. Cette nuit, je dois absolument m'approcher de la machine pour continuer à étudier son principe de décontamination de l'air. Si j'arrive à le miniaturiser, nous aurons peut-être une chance de passer le mur et de survivre dehors.

Sur ces dernières paroles, le groupe décide de se séparer et regagne la fête que quelques irréductibles continuent d'arroser malgré l'heure tardive.

Sur la terrasse de l'auberge, deux ouvriers se disputent, ne se souvenant plus de la raison de leur désaccord, l'alcool ayant fait son effet, ils décident dans un rire fraternel de lever une fois encore leur verre et se calment en sirotant une bière fraîche.

Un peu plus loin, Bennett, la femme du maire, soutient le doyen au cadeau pour le ramener chez lui.

Le grand gaillard à la barbe rousse, qui contient plus d'un fût dans sa grande carcasse, s'approche du maire et l'interpelle en lui envoyant quelques postillons mêlés à une éructation grossière qui confirme son trop-plein de bière.

— Dis, Gilbert, toi qui es le maire depuis si longtemps, depuis trop longtemps, tu ne penses pas qu'il faudrait laisser ta place à un gars comme moi. Hein ! dis-moi.

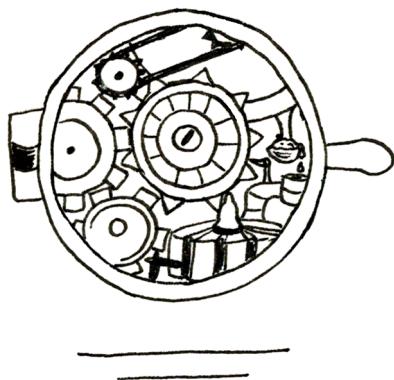
Ce qui sont autour d'eux se mettent à rire, mais le colosse à la barbe rousse voit rouge et d'un geste vif soulève la grosse table de bois emportant par là-même les nombreuses pintes de bière qui ruissellent à présent sur le pavé de l'auberge. D'un bond, le rouquin empoigne le maire appliquant ses gros doigts boudinés sur la gorge de ce dernier. Il ne faut pas moins de cinq hommes pour lui faire lâcher prise et le maîtriser. Marie arrive et lui jette au visage un seau d'eau glacé. L'homme suffoque un instant, puis revient à lui, l'air penaud d'un enfant qui a fait une bêtise. Il balbutie quelques excuses dans sa barbe et décide de rentrer se coucher dans une démarche titubante.

La nuit est belle, les villageois satisfaits pour la plupart et le petit groupe de Marie plus que jamais déterminé à aller voir ce qui se passe de l'autre côté du mur.

Un petit village, normal ou presque, car à l'instant même une alarme tonitruante retentit : c'est le signal qui avertit que des créatures malveillantes approchent et vont envahir le village dans les minutes, heures à venir. Les habitants mettent beaucoup de temps à réagir. Ça grogne, ça se pousse, mais chacun finit par rentrer chez lui. Les fenêtres et les portes sont solidement barricadées. On verra bien demain...

Chapitre 8

Élisabeth



Alice observe la scène depuis le petit vasistas de la bibliothèque, juchée sur un escabeau qui lui sert à sortir de l'oubli les livres rares qui sont relégués sur la planche la plus haute de l'étagère et qui serait mangée par la crasse si elle ne la débarrassait pas, régulièrement, de ses toiles d'araignées et autres crottes de rats.

Alice est l'une des plus lettrées du village et elle a eu le privilège de se voir confier, par Gilbert, monsieur le maire en personne, une des clés de la bibliothèque. Elle s'y rend ainsi quand bon lui semble, en dehors des heures d'utilisation habituelles et s'est fait, de la petite salle, à la fois un refuge et une mine de connaissances qu'elle exploite sans s'en lasser. Elle lit, et relit, car les livres ne sont pas si nombreux, caresse la couverture des ouvrages anciens, certains datent de la nuit des temps et viennent de l'autre monde. La nuit des temps est difficile à dater précisément, mais représente plusieurs générations et est porteuse de mystère.

Alice fait des envieuses parmi les villageois, hommes comme femmes, qui aimeraient, comme elle, ne pas avoir charge de famille et évoluer à leur guise dans le village. Ils envient aussi sa fronde vis-à-vis des Arcanis : en effet, Alice cultive en secret un jardin potager derrière sa maison et fournit des légumes aux habitants qui le lui demandent, ce qui est formellement interdit. Seule la

nourriture apportée par les Arcanis lors de leurs visites est autorisée, mais Alice la trouve aseptisée et fade et se régale des pots-au-feu qu'elle prépare elle-même en tuant de temps à autre un poulet élevé dans un enclos où il peut s'ébattre à son aise.

Pour l'instant, ce ne sont ni les livres ni la micro agriculture à laquelle elle s'adonne qui captivent Alice, mais le spectacle de désolation qui s'offre à elle. Au premier étage d'une des deux tours qui encadrent le grand bâtiment où sont entreposés les vivres fournis par les Arcanis, la bibliothèque offre une vue imprenable sur le village, minuscule agencement de maisons. Alice est lasse de le rappeler quand on lui fait remarquer qu'elle s'octroie des libertés, le territoire dans lequel elle évolue est un mouchoir de poche. Tout le monde sait qu'elle rêve d'un ailleurs plus vaste.

Le spectacle est désolant ce matin. La rue principale s'est transformée en bourbier. Par la fenêtre entrouverte lui parvient le bruit des bottes qui pataugent. Le sol est visqueux, les seaux d'eau remontés du puits et lancés sur le pavé ont du mal à faire place nette. Alice aperçoit Bennett qui s'affaire aux côtés de son homme. Le parvis de la minuscule mairie n'est pas épargné. Bob et Job ramassent les cadavres d'animaux. Ce sont toujours les jumeaux qui s'y collent. Dans leur brouette des bêtes impossibles à identifier. Même en se saisissant des petites jumelles fraîchement fabriquées dans l'atelier de précision, elle ne distingue qu'une masse de poils et de plumes. Sur le côté de la brouette pend une tête d'oiseau aux yeux vides et exorbités. Une corneille ? Un hibou ? Alice, bien qu'à distance, est écœurée. Elle ne s'accoutume pas à ces scènes de désolation. Elle y a déjà assisté pourtant, de trop nombreuses fois. Le désembouage des rues, l'incinération à la porte Nord du village des animaux morts pendant la nuit n'est pas un fait exceptionnel.

L'alarme a sonné pourtant, hier, alors que l'auberge était pleine à craquer pour la rituelle fête de l'automne. La petite fanfare venait de terminer son récital et sur la terrasse, la bière coulait à flots. Les gosses ramassaient des feuilles dorées dont ils faisaient des bouquets. Le hurlement déchirant de l'alarme a tout fait taire d'un coup : les jappements des chiens, les conversations bruyantes, les instruments. Le silence a été impressionnant quand l'alarme, elle aussi, a fini par se taire. Basile et Adrienne ont ouvert en grand les portes de l'auberge et quelques consommateurs se sont jetés à l'intérieur. Les autres sont rentrés précipitamment chez eux. Alice a

raccompagné la vieille avec qui elle partage sa maison. Elle s'est assurée qu'elle et son petit-fils étaient en sécurité avant de se réfugier dans la bibliothèque. Le système de défense des Arcanis ferait son travail, voilà ce que tous ont pensé. Et, en effet, il a fonctionné. Les bêtes maléfiques fondant en bandes sur le village ont, une fois de plus, été repoussées. C'est pour cela qu'il a été installé, par les Arcanis en personne. Ils tiennent tellement à la substance délivrée quotidiennement par la Machine qu'ils ont tout intérêt à maintenir le village hors de portée des créatures flanquées exclusivement de mauvaises intentions et dont le pouvoir de nuisance est immense.

Sur la place, la boue colle encore aux semelles des villageois qui font ce qu'ils peuvent pour déblayer et rendre au lieu le charme qu'il avait hier.

Alice regarde toujours, peu culpabilisée de ne pas aider au nettoyage. Elle ne rajeunit pas et estime que la jeunesse du village peut se mobiliser plus efficacement qu'elle et sans en tirer de courbatures ensuite pendant des jours. Elle l'a assez fait, ne rechignant pas à mettre à disposition ses seaux, ses brosses et sa charrette. Elle connaît la consistance de la boue pour y avoir mis les mains, elle connaît la sensation collante qui reste sur la peau des jours et des nuits après, elle sait que les villageois chargés de la lessive auront beaucoup de peine à rendre au linge sa fraîcheur originelle et que beaucoup préféreront coudre et se rhabiller de neuf.

Le jour se lève à peine. Alice a peu dormi, allongée sur les quelques coussins qu'elle laisse là et sur lesquels elle s'installe pour lire. Elle s'est refusée à regarder par la fenêtre pendant la nuit, ayant peur malgré elle d'être emportée comme un vulgaire animal dans les griffes d'un de ces monstres, mille fois décrits et jamais vus, dont l'alarme était annonciatrice. Elle descend de l'escabeau, remet sur elle le châle épais hérité de son arrière-grand-mère et s'allonge comme elle peut. Son arrière-grand-mère l'a connu, elle, ce fameux autre monde et elle ne vivait pas dans une minuscule cité fortifiée. Son espace devait être infini. Le châle en est un symbole et Alice s'y blottit et ferme les yeux. La petite horloge de la bibliothèque indique six heures. Le tic-tac régulier la berce.

Des bruits de voix la font sursauter maintenant. Ce n'est plus le brouhaha des villageois réunis en bas, ce n'est plus Gilbert qui pérore en donnant ses instructions. Les Arcanis viennent de débarquer ! C'est leur heure. Ils sont matinaux, sans doute parce que la substance délivrée par la Machine est plus

riche le matin.

Alice réajuste son châle et descend. Les Arcanis se doivent d'être accueillis par l'ensemble de la population. Ils sont là, tous les quatre alignés devant la mairie. Gilbert a troqué ses bottes contre des petits souliers. Il est Monsieur le Maire et les accueille avec considération. Sa chemise recouvre mal son ventre et ses traits sont tirés. D'un mouvement de tête extrêmement discret, il vient de désigner trois hommes à jeter au plus vite en prison, la visite des geôles fait partie de ce qu'affectent les Arcanis. Une prison vide pourrait faire mauvais effet.

Un petit groupe s'éclipse et prend le chemin de la maison d'arrêt. Celle-ci est minuscule, à l'échelle du village et ne peut accueillir que quatre prisonniers, répartis dans deux cellules. Alice y a déjà passé vingt-quatre heures dans sa jeunesse, alors qu'elle tentait de s'approcher de la Machine. Cette Machine qui purifiait l'air déclenchaient dans son imaginaire d'enfant des fantasmes délirants. Elle imaginait un système un peu à l'image d'un orgue, fait de tubes dans lequel entrait et sortait l'air. Elle avait fait des ouvriers chargés de la maintenance des organistes. Mais prise en flagrant délit aux abords du bâtiment dans lequel était installée la Machine, elle avait passé une nuit à la fraîche, toutes grilles ouvertes.

La prison n'a pas changé depuis. Son fonctionnement tient plus du symbole que d'une quelconque autorité de la gouvernance du village.

Les Arcanis ont leur visage des mauvais jours. Ils prennent note des identités des personnes incarcérées, ils demandent des comptes sur le comportement de tout un chacun qui n'a pas réagi à l'alarme. Elle s'est pourtant bien déclenchée. Le système de défense a bien réagi. Mais les villageois, eux, sont restés passifs ! Pourquoi tant de boue, encore à cette heure-ci ? (Il est 6 h 37, indique l'engrenage de précision qu'Alice porte au poignet droit.) Les Arcanis ne mâchent pas leurs mots. Le plus petit des quatre est le plus tranchant.

– Vous cuvez encore votre beauverie d'hier ! La fête de l'automne s'est vidée de son sens ! Les saisons ne veulent plus rien dire pour vous ! Ça sent encore la bière ici ! Aucun d'entre vous ne peut le nier ! Nous exigeons de voir les prisonniers. Cela nous donnera l'occasion de voir l'état des murs du pénitencier. Si leur décrépitude est à l'image de ce qui s'offre ici à nos yeux, il faudra prendre des mesures drastiques !

Alice n'apprécie pas le ton méprisant du personnage.

Gilbert et Bennett en tête, encadrés par deux Arcanis capés de gris, une cinquantaine de personnes se mettent en route vers la prison. Les deux autres Arcanis ferment le cortège et maintiennent sur le village un orage en formation pour ne rien relâcher de la pression.

Le terme de pénitencier est vraiment usurpé, rigole doucement Alice. La batisse dédiée est à peine plus grande qu'une maison particulière. Un gardien, arrivé en même temps que les prisonniers montent la garde devant l'entrée.

L'Arcanis qui vient de s'exprimer sur la place publique, d'un claquement de doigts, fait apparaître les deux hommes et la jeune femme incarcérés.

– Quels sont les faits qui leur sont reprochés ?

Gilbert, qui est aussi le directeur de la prison, parle d'une perte de la notion de civisme.

– Les gens se désintéressent de leur lieu de vie. Ils jettent leurs ordures dans les rues, ne respectent plus les anciens, n'ont plus le cœur à l'ouvrage. Malgré les instruments de mesure qu'eux-mêmes fabriquent, ils ne sont plus à l'heure, n'ont plus d'horaires, ne veulent plus de contraintes.

Les quatre Arcanis, de nouveau alignés, sont dubitatifs. Personne ne parle en dehors de Gilbert qui cherche ses mots.

– Vous vous rendez compte de l'état du village ? Tous réunis dans la taverne à manger, boire et danser alors que l'alarme retentit et que vous savez pertinemment quel danger plane sur vous ! Quelle inconséquence ! Vous, Gilbert, que faisiez-vous hier soir ?

Le regard perçant de l'Arcanis traverse Gilbert alors qu'une gerbe d'éclairs illumine le ciel. Un long murmure parcourt l'assemblée.

– Et vous ? Et vous ? Et vous ? Que faisiez-vous ? Tous autant que vous êtes ? Vous terrer et attendre, c'est tout ce que vous savez faire ? Mille maléfices plus malins que l'invasion d'hier vous menacent, auxquels vous n'êtes pas préparés.

– Allons, calmons-nous, tente Gilbert dans un souci d'apaisement.

Les Arcanis tournent les talons sans l'écouter. Les prisonniers ne savent s'ils doivent rentrer en cellule ou rentrer chez eux. Ils balbutient des excuses alors que plus personne ne les écoute.

Les capes grises se dirigent vers la Machine, de l'autre côté du village. Les Arcanis scandent des formules tout en avançant. Le défilé a de quoi inquiéter.

Alice est toujours là. Elle a fait une incursion dans la cellule du fond tout à l'heure pour se replonger dans l'ambiance de ses années rebelles, mais elle suit à présent tout le monde jusqu'à la Machine.

Lorsque l'ouvrier préposé à la vidange ouvre la cuve, l'exclamation est générale ! Elle est quasiment vide ! Une nappe d'à peine quelques centimètres, là où il y a habituellement de quoi remplir quatre fûts que les Arcanis se répartissent et avec lesquels ils repartent. Il y a ce matin à peine de quoi remplir une jarre. Un des ouvriers s'apprête à verser le liquide dans une des amphores qui sert habituellement à se désaltérer quand la température est trop élevée dans le bâtiment. Mais les Arcanis arrêtent son geste d'une formule qui le paralyse. Personne ne comprend la langue dans laquelle elle est énoncée, mais l'ouvrier, statufié, est sans réaction à présent. Les Arcanis arpencent le bâtiment en tous sens et à toute allure. On les voit aussi bien au sol qu'au plafond. L'air est électrique. Gilbert est déconcerté. C'est la première fois que la Machine ne produit rien. Bennett et lui sortent et Gilbert sent qu'il doit s'adresser à la population. C'est ce qu'on attend de lui. L'heure est grave. Les Arcanis sortent à leur tout du grand hangar. Leur couleur est devenue indéfinissable. Le blanc dont ils sont vêtus est éblouissant. Une lumière aveuglante inonde intégralement le territoire du village. Même le haut des murailles n'est plus visible. Le ciel et la terre se mêlent dans un capharnaüm invraisemblable. Des habitants s'évanouissent, les oiseaux décampent et se cognent contre les murs devenus invisibles, mais bien en place encore, les bêtes s'affolent. Mais surtout, et c'est ce qui décide Gilbert à monter sur l'estrade officielle et à réclamer un peu de calme, surtout, toutes en même temps, les horloges se dérèglent. Il est sept heures à la mairie, midi dix à l'église, trois heures moins vingt au poignet de Gilbert et les aiguilles de la montre d'Alice viennent de tomber sur le sol avec un infime bruit métallique. Elle les ramasse précautionneusement, tandis que Gilbert, après avoir toussé, et, sans savoir à quoi il s'engage vis à vis des Arcanis, prononce cette phrase :

– On va voir ce qu'on peut faire.

Dans un souffle orageux, les Arcanis disparaissent laissant le village comme un champ de bataille.

Chapitre 9 - La femme du maire

Lise Audoin



Ce matin-là, Robert se réveilla plus épuisé qu'il ne s'était couché. Le maire du village d'Arhane venait de passer une nuit d'épouvante. Un déferlement de grondements, de fureur, de vagissements et de cris s'était abattu sur le village, semant l'effroi au creux des lits. Dieu merci, les villageois n'avaient rien vu, s'étant barricadés dès que leur système d'alarme et de défense s'était mis en branle. Mais le matin, lorsque sa femme Brigit voulut aller chercher du pain à la boulangerie, elle remonta les escaliers plus vite qu'elle n'était descendue, en hurlant :

— Rob', viens voir ! C'est incroyable, dégoûtant !

Le maire sauta de son lit et, ouvrant les persiennes, constata le désastre : les rues étaient toutes jonchées d'une boue visqueuse !

— Les créatures maléfiques de cette nuit s'en sont donné à cœur joie, nom d'une pipe ! s'écria-t-il écoeuré.

— Tu parles d'une saloperie ! renchérit Brigit. Tu vas devoir organiser le nettoyage maintenant, mon petit.

Robert enfila son costume de maire et, malgré l'urgence, passa du temps devant la glace à soigner son apparence. Passant le peigne dans sa chevelure légèrement dégarnie, il remarqua au passage que le poids des responsabilités avait affaissé ses épaules et l'avait rendu un tantinet rondouillard. Puis il se

hâta sur le théâtre des opérations avec un peu de retard, car on ne l'avait pas attendu pour commencer un nettoyage en règle.

Déjà, les hommes avaient bien avancé le travail en ratissant et pelletant toute cette « merde du diable » comme ils disaient, tandis que les femmes, à grands jets de seaux, y allaient de leurs balais-brosses pour frotter trottoirs et pavés. En fin de matinée, le courageux petit peuple d'Arhane avait rendu leur village aussi propre qu'un sou neuf... jusqu'à la prochaine fois !

Mais il restait encore une foule de problèmes à régler. Aussi Rob' profita-t-il d'être au milieu des nettoyeurs pour y aller de son petit discours :

— Chers concitoyens, il ne vous a pas échappé que la situation est grave. Même si nous avons échappé sans trop de dommages à l'attaque des créatures maléfiques, grâce à notre système d'alarme et de défense, il reste que notre précieuse Machine vient de tomber malencontreusement en panne ! C'est la pire chose qui puisse nous arriver, étant donné que c'est elle qui filtre l'air que nous respirons. Même les enfants savent que depuis la catastrophe survenue autrefois, l'air, la faune et la flore seraient empoisonnés par ces miasmes si la Machine ne filtrait pas ces substances hautement toxiques ! Citoyens, citoyennes, il est plus qu'urgent de la réparer. Je décide donc la réunion de mon Conseil de décision ce soir même.

Il fut applaudi. Et tout le monde rentra chez soi pour déjeuner et reprendre des forces. Lorsqu'il pénétra dans sa petite chaumière, Rob' ne trouva pas son épouse autour de ses casseroles, mais dans son bain. Ayant profité du beau soleil pour tiédir une barrique d'eau, elle se décrassait de toute la boue du nettoyage, montrant son visage mutin et souriant sous la mousse de sa chevelure savonnée.

— Comment, pas de repas, rien n'est prêt ?

— Ben non, j'avais pas envie ! répliqua-t-elle avec un petit rire provocant.

Mais Rob' avait reniflé le délicieux fumet émanant de la marmite pendue à la crémaillère au-dessus du feu. Il se contenta de hausser les épaules. En fait, c'était un homme profondément gentil. Mais la coquine ne lui laissait rien passer. Pas franchement canon, mais un charme fou, sa petite rouquine ! La voyant sortir toute rose et parfumée de sa barrique fumante, il eut une envie folle de la prendre, mais ça n'était raisonnable, et Roger était quelqu'un de raisonnable. En outre, il mourait de faim. Alors il s'attabla, car une longue et difficile journée pleine de lourdes responsabilités l'attendait.

De son côté, Brigit explosait souvent en son for intérieur. Bien entendu, qui n'aurait pas apprécié l'honneur d'être l'épouse du maire d'Arhane ? Et elle était fière de son homme si dévoué à la cause commune... Mais en dehors de cela, que de choses l'étouffaient ! Les fortifications du village pour commencer, ces grands murs dont personne ne veut sortir, tétanisé à l'idée de respirer l'air empoisonné de l'extérieur. Et cette Machine elle-même, objet de l'adoration de tous, car d'Elle, et d'Elle seule, dépend notre survie, mais qui nous suce la moelle des os, pourrait-on dire, tant Elle exige de nous ! Elle se dresse là, au milieu de la grand-place du village, superbe Totem fait de pierres de taille et poutres de chêne, recelant en son ventre tout un mystérieux engrenage de rouages métalliques. Une pure merveille ! Mais qui exige chaque semaine que les Arcanis de l'extérieur nous accordent de maigres vivres en échange des conteneurs chargés de précieuses substances filtrées par elle. Cette Machine fait de nous des esclaves, Elle est ce monstre sans pitié, ce Dieu Baal qui exige pour ainsi dire son tribut régulier d'enfants jetés dans la fournaise !

Hélas ! Brigit devait garder toute sa rancœur pour elle. Néanmoins, il lui arrivait souvent de se rebiffer et de regimber. Avec Rob', son Robert cheri, c'était un jeu de fleurets mouchés, de répliques pleines d'humour et de croc-en-jambe. Elle finissait parfois par lui dire :

— Je te déteste !

Et lui de répondre :

— Moi non plus !

Mais en secret, ils s'adoraient.

Le soir venu, le maire signifia à son épouse qu'il devait se rendre à une importante réunion pour régler la question vitale de la panne de la Machine.

— Je peux venir aussi ? lança-t-elle effrontément, connaissant déjà la réponse.

— Mais voyons, Brigit, tu le sais bien ! C'est le règlement, pas de femme au Cercle de décision !

— Ben, pourquoi ? répliqua-t-elle en secouant ses boucles rousses, têteue.

— Pourquoi ? Parce que la place d'une femme... par exemple, ta place, Brigit, est au fourneau... quand tu ne fais pas caraméliser les plats trop cuits, bien entendu !

— Et alors ? le caramel, ça donne pas mauvais goût ou bien ça se saurait,

me semble-t-il.

— Je vois, Brigit, que tu as réponse à tout ! Bon, il est temps que je fasse en sorte que cette Machine soit réparée, sinon tes neurones vont encore se dégrader davantage et je devrai t'interner.

— Mais il n'y a pas d'asile à Arhane !

— Et bien, j'en construirai un spécialement pour toi ! dit-il avec son sourire le plus séducteur. Et il sortit.

— Tsss ! N'importe quoi ! exprima en silence son visage mutin.

Puis, elle alla s'effondrer en larmes sur le vieux fauteuil près de la cheminée. Pourquoi seuls les hommes pouvaient-ils donner leur avis au Cercle de décision ? Les femmes et leurs petits n'étaient-ils pas concernés eux aussi par la Machine ? Cette venimeuse qui les réduisait à une vie d'esclaves, sous prétexte de leur fabriquer de l'air pur, les maintenait reclus, en dehors du monde, entre les hauts murs de leur prison, dont son propre époux lui semblait, comble de dérision, le gardien ! Et tandis qu'elle sanglotait ainsi, on frappa aux volets.

Robert arriva un peu en retard et tout essoufflé au Cercle de décision. Lorsqu'il entra dans le halo de lumière dorée de la lampe de cuivre, bijou technologique de ce village d'horlogers, il apparut tout rutilant dans son costume de maire. Il était bien l'être solide et intègre dont ils avaient besoin en un pareil moment. Il y avait là une trentaine d'hommes dans la force de l'âge, le forgeron, le boulanger, l'instituteur, le charcutier et bon nombre de paysans. Après le long discours du maire, ils brûlaient tous de mettre au point certaines choses particulièrement préoccupantes. D'abord le plus urgent : la réparation de la Machine, car beaucoup se plaignaient de maux de tête, surtout chez les marmots.

Le maire procéda donc à la désignation de personnes compétentes, aptes à démonter la Machine, puis découvrir la cause de la panne ; ensuite, le forgeron fut désigné d'office pour forger les nouvelles pièces si besoin. L'homme, un géant timide noir de barbe, se leva respectueusement en s'inclinant en signe d'acquiescement. Robert rendit grâce à Dieu d'avoir des administrés si disciplinés, ordonnés et de bonne volonté. Quand il renouvela les règles et les lois à respecter impérativement, en particulier l'interdiction de

toucher à la Machine et même de s'en approcher, il sentit que ses préceptes étaient pris au sérieux. Même la peine de prison d'une journée minimum en cas d'infraction, ne soulevait aucune réticence. Cette confiance unanime donna des ailes à son éloquence. Souvent, il suscitait les sourires bienveillants, parfois même les rires.

Robert était aux anges. Un instant, il regretta que Brigit ne fût pas là pour l'admirer dans sa petite gloire. Il soupira.

Mais son moment de triomphe se présenta lorsqu'il déclara que le village ne risquait plus de sitôt une nouvelle attaque des créatures malfaisantes, car elles ne venaient jamais les persécuter deux fois de suite. En conséquence, le village pouvait dès à présent reprendre l'organisation des Brumades.

Ces propos déclenchèrent un tonnerre d'applaudissements et des trépignements de joie. Une fois le calme revenu, l'instituteur fit remarquer qu'il y avait un problème. C'était bien beau de se confronter aux compétiteurs étrangers au village, mais étions-nous vraiment à la hauteur ? Il connaissait des solides gaillards dans les villages aux alentours et si les citoyens d'Arhane voulaient remporter des médailles, il leur fallait impérativement un entraîneur. Silence de mort quand il se rassit. Personne n'en connaissait et vu leur situation de totale claustrophobie, cela n'avait rien d'étonnant. Ils se séparèrent néanmoins en se disant qu'il se produirait peut-être un miracle. En attendant, ils débordaient d'enthousiasme pour commencer les préparatifs de leurs jeux sportifs d'automne.

Lorsque Robert entra dans la chambre pour se glisser sous les draps aux côtés de son épouse qui dormait profondément, jamais il ne la trouva si détendue, calme et heureuse.

Lorsque Brigit entendit frapper au volet, elle sursauta en criant :

— Qui va là à cette heure ?

Une voix chaude et grave lui répondit doucement :

— Chut ! ne criez pas, madame, par pitié ! Ce n'est qu'un pauvre berger des montagnes, perdu dans la nuit et qui vous demande charité... Ouvrez-moi, de grâce, madame, je vous en supplie par la charité du Christ !

La douceur chaleureuse de cette voix la toucha au cœur. Elle alla tirer le verrou et lui ouvrit tout grand sa porte. Elle fut saisie de surprise en voyant la

détresse et la beauté de ce grand jeune homme brun mal rasé. Il avait réellement l'allure d'un berger des alpages comme il en descendait parfois dans les environs. Après lui avoir fait couler un bain, elle le sustenta. Il ne se fit pas prier et reprit deux fois du ragoût, comme s'il était sur le point de mourir d'inanition. Puis, elle lui désigna le fauteuil près du feu de la cheminée et s'installa à ses pieds, à même le plancher, sur une peau de mouton. Ils parlèrent longtemps. D'un peu de tout : de la vie de l'un et de l'autre. Le berger de sa profonde solitude, là-haut au milieu de ses moutons sous les étoiles, sans voir âme qui vive pendant des lustres... à part le passage planant d'un gypaète parfois, ou la trace d'une meute de loups dans la neige, ou une rencontre impromptue, le face à face effrayant avec une ourse flanquée de ses deux petits. Ainsi parlait Julien, le berger. Brigit, enfermée depuis toujours entre les hautes fortifications du village fondé par les Arcanis, n'avait qu'un désir, sortir de cette claustration et connaître enfin le vaste monde. Elle était prête à tout pour y arriver, quitte à vendre son âme. Elle avoua enfin qu'elle était la femme du maire qui était en ce moment en réunion avec les représentants du village. Ils s'apprêtaient à procéder à la réparation de la Machine, monstre responsable de tous leurs maux, selon elle. Quant à la pureté de l'air, avait-on réellement besoin de purifier l'air ad vitam aeternam ? Rien n'est moins sûr ! On vivait bien dans le reste du monde, l'air finira bien par se purifier lui-même !

Julien proposa un stratagème pour empêcher la réparation de la Machine infernale. Puisqu'elle était l'épouse du maire, elle n'avait qu'à lui confier les plans qui doivent se trouver dans quelque coffre. Brigit finit en effet par les trouver et les lui donna.

- Très bien, mais à quoi vont-ils te servir, sacré foutu berger ?
- T'inquiète, pas de problème ! Ça va marcher !
- Julien, prends soin de toi !

Il lui donna un rapide baiser et disparut dans la nuit.

Julien le berger grâce à sa splendide constitution athlétique réussit à se faire embaucher comme entraîneur des équipes sportives du village d'Arhane. Aussi bien au tir de précision qu'à la course d'endurance, à la boxe ou au lancer de noix de coco, il donna à la petite communauté d'Arhane

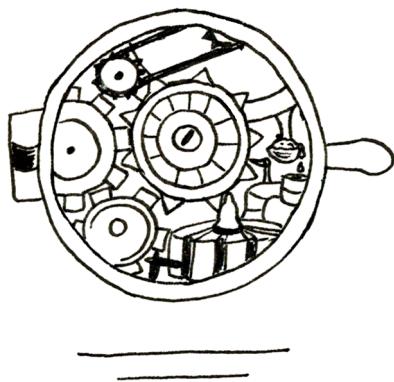
l'entraînement hors du commun qui leur permit de triompher dans presque toutes les disciplines.

Mais quelle ne fut pas la déception des villageois, lorsque le malfaiteur qui fut surpris à trafiquer la Machine sacrée n'était autre que... Julien le berger, leur entraîneur bien-aimé ! Tombant sous le coup de la loi, il fut emprisonné. L'épouse du maire, cela allait de soi, fut chargée de lui apporter son verre d'eau et son quignon de pain quotidien. Mais un jour, tous les habitants d'Arhane ne purent que constater la disparition complète des deux complices. On n'entendit plus jamais parler d'eux.

Le maire tomba dans une dépression qui le fit beaucoup maigrir. Il dut se faire tailler un nouveau costume de maire. Sa secrétaire, aussi sexy qu'une étoile dans le ciel du berger, mais dotée de moins de cervelle que celle de ses moutons, remplit la place laissée vide par la pétillante et mutine petite rouquine.

Chapitre 10

Marine P.



Enfin. Enfin, il aperçoit un mur d'enceinte. Tom n'aurait pas pu tenir plus longtemps. Son visage est constellé de coupures, sa chemise est en lambeaux et ses pieds, il vaut mieux ne pas en parler, il ne sait même pas comment il arrive encore à tenir debout. Plus que quelques mètres, il y est presque, en espérant que les habitants accepteront de l'aider. En se rapprochant et malgré l'épuisement qui lui floute la vue, il se rend compte que le mur et, par la même occasion, la porte ne sont pas avare de détails, au contraire. Chaque centimètre de bois est taillé, gravé et mis en valeur par la lumière du soleil en train de se lever : des formes plus ou moins abstraites que Tom parvient, pour quelques-unes d'entre elles, à identifier comme des feuilles, des arbres, des arabesques et des engrenages, beaucoup d'engrenages, de toutes les tailles. La porte ne fait pas exception. Sa forme ronde et crantée n'est pas sans rappeler une forme familière à Tom. Elle a l'air extrêmement lourde, se dit-il, je ne vais jamais réussir à la pousser, ce serait quand même trop bête de rester coincé dehors si près du but. En y prêtant un peu plus attention, il remarque que le cercle n'est pas d'un seul tenant, une forme similaire, mais beaucoup plus petite est découpée en bas avec une poignée en son centre. Soulagement ! Bien que le jeune homme ne soit pas forcément très grand, il doit quand même se baisser pour passer. C'est l'ultime effort, il n'arrive plus à se relever. Il se

traîne comme il peut contre le mur à l'intérieur de ce qui paraît être un village et s'y adosse. C'est à ce moment qu'il commence à apercevoir des petites taches se mouvoir vers lui. Taches qui s'avèrent être des personnes de taille bien inférieure à la sienne. Elles finissent par former un groupe autour de lui, mais avec une distance de sécurité. Normal, me direz-vous, elles ne savent pas à qui elles ont à faire et c'est tout de même la première fois qu'un étranger foule le sol de leur village. Tom perçoit des chuchotis qui commencent à s'amplifier. Mais qui est donc cet homme, pourquoi est-il donc si grand ? C'est un Arcani, vous pensez ? Mais si c'en était un, pourquoi est-il tout seul ? Et ses cheveux, pourquoi sont-ils noirs comme ça et pas blancs comme nous ? Vous croyez qu'il vient du monde du feu ? Et s'il était venu pour apporter le malheur sur nous ? L'extérieur est toxique, je vous rappelle, qui nous dit qu'il n'a pas ramené le fléau à l'intérieur de l'enceinte ? Qu'il parte de chez nous, il ne m'inspire rien de bon ! La foule s'agit, prend peur. Un homme à la chevelure blanche savamment travaillée en hauteur à l'aide de fil de fer, drapé dans une étoffe vert émeraude et juché sur des improbables chaussures rondes et crantées (décidément, on y revient toujours) appelle les villageois au calme. Ce doit être quelqu'un d'important, pense Tom, car la foule se tait immédiatement. Des enfants profitent de ce moment de flottement pour se rapprocher de l'étranger.

— Noooooon ! Ne le touchez pas, c'est dangereux, il peut vous contaminer ! s'exclament en chœur les villageois.

— Mais pourtant il ressemble pas aux monstres qu'on voit dans les livres. Elles sont où les pustules et les croûtes d'abord ? Et on voit pas de mousse blanche autour de sa bouche. Les livres ils mentent ou alors il est pas dangereux ! répondent les enfants.

Les adultes ne peuvent qu'admettre qu'ils n'ont pas tort et commencent à se sentir gênés de leur attitude vis-à-vis de Tom. L'homme sur les immenses talons sphériques, qui s'avère être le maire du village, ose enfin s'approcher du jeune homme de plus en plus mal en point.

— Pardonnez-nous notre comportement, Monsieur, mais comme vous l'avez compris nous ne sommes pas habitués à recevoir de la visite de l'extérieur, commence le maire. Vous ne m'avez pas l'air en forme.

C'est à ce moment que le calme légendaire de Tom commence à s'effriter. Évidemment qu'il n'est pas en forme, il est ensanglanté et ne tient même plus

debout.

— De la bonne eau de notre puits devrait vous faire le plus grand bien. Malki va donc puiser de l'eau pour notre hôte ! demande le maire à la personne la plus proche de lui.

Le fameux Malki s'exécute immédiatement. Une fois l'eau recueillie, il y ajoute une mixture que Tom ne réussit pas à identifier. Il apporte l'eau salvatrice à Tom, prudemment tout de même, il n'est pas encore sûr de qui il a en face de lui. Qu'elle est fraîche cette eau ! Quel bien fou elle lui fait ! Après avoir bu goulûment, il s'en asperge le visage. Cet effet revigorant, il n'avait jamais connu ça. Il se relève enfin, surplombant tous les villageois de plusieurs têtes.

— Maintenant que vous avez l'air requinqué, vous allez peut-être pouvoir nous dire qui vous êtes et ce que vous faites là, continue le maire.

Tom décide de ne pas en faire cas et de repousser la question de la texture miraculeuse pour plus tard.

— Je m'appelle Tom, j'aurais aimé ne pas vous importuner, mais je n'ai pu continuer mon périple plus longtemps, mes forces ne le permettaient pas. Je ne peux vous en dire plus sur moi, je sais que cela ne va pas contribuer à me faire confiance, mais je vous demande tout de même l'hospitalité. Je ne suis pas capable de poursuivre mon chemin aujourd'hui, répond le jeune homme.

— Évidemment ! Il n'est pas dans nos habitudes de laisser une âme à l'abandon. Y aurait-il un volontaire pour héberger notre convive ?

Tout le monde se regarde, tourne et se retourne pour vérifier qu'il n'y a pas un volontaire autre que soi, si possible.

— Bel exemple de notre hospitalité, les amis ! Je ne vous félicite pas. Bon, si personne n'est prêt à sauter le pas, j'imagine que personne n'aura d'objection à ce que je propose à ce cher Tom de loger chez Galaé ?

Ce cher Tom justement entend distinctement des « Ouf ! » de soulagement suite à cette annonce et pourtant aucune Galaé n'a l'air de se manifester. Serait-elle la seule personne à ne pas être venue assouvir sa curiosité ? C'est à ce moment qu'il aperçoit dans le coin de l'œil une ombre qu'il n'avait pas remarquée jusqu'à présent. Peut-être est-ce elle ?... Mais à peine se fait-il cette réflexion que son regard est attiré par autre chose. Un étrange bâtiment situé à une extrémité du village.

— Quel est ce bâtiment au fond ? se permet de demander Tom

— Arrêtez-moi si je me trompe, mais vous n'êtes pas un Arcani, n'est-ce pas ? rétorque le maire.

— Tout à fait !

— Dans ce cas, cela ne vous regarde pas.

Mais c'est sans compter sur une petite tête blanche qui s'exclame aussitôt :

— Il parle de la Machine, le monsieur ! C'est grâce à elle qu'on peut manger.

Le maire le fusille du regard, mais ne perd pas son sang-froid pour autant.

— Tu as raison, mon petit, c'est la Machine et elle est importante pour nous.

Il se tourne ensuite vers Tom.

— Vous avez eu ce que vous souhaitiez. Désormais, permettez-moi de vous poser une question à mon tour, que transportez-vous donc dans ce sac à dos que vous tenez si précieusement ?

Tom se rend compte effectivement que le sac évoqué par le maire n'est plus sur son dos, mais précautionneusement serré entre ses bras. C'est l'occasion parfaite pour créer un lien avec les villageois. Quitte à devoir rester là aujourd'hui autant ne pas être en terrain hostile. Il ouvre alors le sac pour le montrer aux villageois.

— Oh ! ce sac ! Ce sont mes trésors. Des épices, des baies, des feuilles séchées. Elles ont des saveurs exquises, vous voudriez y goûter ?

Il a alors l'impression de revivre une scène qu'il a vécue il y a quelques minutes de cela. Tout le monde se scrute, se jauge et personne n'ose prendre la parole en premier. Une femme s'aventure enfin à demander :

— Qu'est-ce qui nous dit que ce n'est pas du poison ?

Tom plonge son doigt dans un pot de terre rempli de cumin et le lèche goulûment. Une fois passée la stupeur face à ce comportement plutôt inhabituel au sein de l'enceinte et après quelques minutes d'attente (ça pourrait très bien être un poison qui ne fait pas effet immédiatement), les habitants, facilement impressionnables, décident que c'est sans risque et répondent dans un bel unisson :

— Ça sent bon ! On veut bien goûter !

Face à un tel engouement, Tom explique que ces ingrédients sont encore meilleurs quand ils sont mariés avec des fruits, des légumes ou encore de la viande.

— Ça vous tente que je vous fasse un bon repas ?

— Oui, oui, oui ! Dans le four à bois sur la place, ce sera parfait, on n'aura qu'à sortir les tables de la taverne dehors. Et Borhi, tu nous fournis ton nectar de houblon ? s'enthousiasme un villageois, porte-parole de tous.

Le signal est lancé, l'ensemble se répartit les différentes tâches. Quand certains aident au déménagement de la taverne, d'autres se proposent d'apporter leurs vivres à Tom et Borhi, lui, va chercher sa fameuse cervoise. Tom se lance alors dans une démonstration qui ravit tous les villageois, l'ambiance est à la fête, les bulles coulent à flots. Le jeune homme en profite pour s'éclipser, tout de même curieux de voir cette machine de plus près. À l'approche de celle-ci, il aperçoit une ombre devenue familière.

— Tu es Galaé ?

Elle ne répond pas, s'enfonçant un peu plus dans l'obscurité qui commence à poindre. Décidant de ne pas lui en tenir rigueur, Tom se concentre sur la Machine. Quelle forme étrange tout de même ! La partie supérieure en forme d'entonnoir semble aspirer l'air ambiant pour l'acheminer vers un alambic, lui-même relié à un conteneur. Il n'arrive pas à comprendre à quoi cela peut bien servir, mais n'a personne autour de lui susceptible de lui répondre, malheureusement. Il se fait tard, l'ombre à laquelle il commençait à s'habituer n'est plus là, il décide alors de rejoindre la maisonnette qu'on lui a désignée pour la nuit. Espérons que Galaé sera plus loquace. En faisant le chemin pour rejoindre la maison, Tom constate qu'elle est excentrée du reste des maisonnées. Pourquoi cette exclusion ? Arrivant à destination, les lumières sont éteintes, il ne semble pas y avoir de vie. Cela ne l'empêche pas de frapper à la porte, sait-on jamais. Des bruits de pas se font entendre, la porte s'ouvre sur une Galaé n'osant pas lever la tête pour croiser le regard pénétrant de Tom.

Il demande s'il est possible d'entrer, la nuit commençant son règne. Elle s'efface pour lui laisser le passage, la porte est en effet plutôt basse et étroite pour un homme de son acabit. Il entre dans le salon, il aperçoit en son centre une imposante table en bois sculpté, entourée d'un nombre de chaises qui ne laisse pas croire en d'importants repas et au fond, une cheminée au foyer éteint. La lumière est telle qu'il ne peut reconnaître ce qui se trouve dans un coin de la pièce, mais il imagine qu'il s'agit de la chambre. Galaé l'invite à s'asseoir tout en s'éloignant vers un autre coin sombre. Elle revient quelques

instants plus tard avec plusieurs bûches de bois tout en lui demandant d'allumer le feu de cheminée pendant qu'elle prépare la soupe. Tout cela a été fait sans qu'elle lui lance un regard. La soupe sert une fois de plus de prétexte à Tom qui en profite pour ouvrir son sac à dos rempli de denrées rares.

— J'étais là quand vous avez fait votre spectacle auprès des gens, annonça Galaé.

— Vous n'avez pas envie d'y goûter vous aussi ?

Sentant la réticence de la jeune femme et ayant envie qu'elle lui accorde sa confiance, Tom décide d'en dire plus, de s'ouvrir. Il raconte son histoire durant de nombreuses minutes pendant lesquelles Galaé l'écoute attentivement, ses craintes fondant tout au long du monologue. Elle finit, elle aussi, par s'épancher. Tout en préparant le repas, la conversion dévie vers la Machine et les Arcanis. Le regard de Galaé change, une froideur s'y installe.

— Pourquoi réagissez-vous comme ça sur ce sujet ?

— Je sens que l'on nous cache des choses et vous en êtes une preuve. Si le monde extérieur était si toxique, comment font les Arcanis et vous-même pour y vivre ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— Savez-vous à quoi est dédiée la Machine, pourquoi l'enfant en a fait le rapprochement avec la nourriture ? Et au passage, qui sont-ils, ces Arcanis ?

— Tout est lié. Les Arcanis sont ceux qui nous apportent des vivres, en échange nous leur donnons une substance extraite de la Machine. Sans eux, le village ne survivrait pas.

— Mais, que fait-elle cette Machine au juste ?

— J'ai tenté de nombreuses fois de déceler son secret, mais n'étant pas autorisée à la toucher, voire à l'approcher, j'ai été envoyée de nombreuses fois en prison.

— J'admetts que tout ça est louche. Pourquoi une punition si sévère si personne n'a rien à cacher ? N'avez-vous jamais tenté de sortir du village ?

— Je sais que tout ce que l'on nous apprend n'est pas vrai, mais est-ce que tout est faux ? Je ne pourrais pas l'affirmer. C'est ce que pensaient mes parents, ils sont sortis et ne sont jamais revenus. Je ne suis pas prête à prendre un tel risque.

La conversation continue ainsi le temps du dîner, chacun essayant d'analyser la situation avec les éléments qu'il a en main. Le jour commençant à pointer, Tom demande la permission d'aller se coucher, le but initial étant de

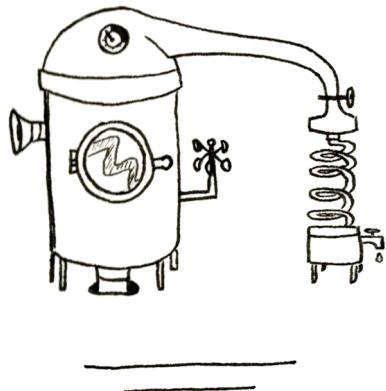
récupérer de l'énergie pour la suite de son périple.

— Je ne peux rester dans ce village plus longtemps, mais j'espère sincèrement vous recroiser un jour sur mon chemin.

Une fois allongé, il prend conscience qu'il a oublié de demander de quoi était faite la mixture miraculeuse de ce matin. Espérons que Galaé sera réveillée quand il partira pour le lui demander.

Chapitre 11

Julie



Arrivée au repère de Tom, à son grand étonnement celui-ci n'y était pas. Kheira en profita pour revoir le plan. Il était simple, mais devait être efficace. Pour aller chercher la substance produite par la machine, ils devaient se faufiler jusqu'à l'extrémité nord du village. Là-bas se vident les égouts du bâtiment qui abrite cette grosse Mémère. Elle eut un petit sourire en coin, cela lui plaisait de la nommer comme les ouvriers. Kheira avait alors l'impression d'appartenir à leur famille, d'être une des leurs. Une fois arrivés, ils n'auraient alors plus qu'à remonter par les canalisations pour pénétrer dans le bâtiment et atteindre leur but. Tom lui avait dit qu'un seul échantillon de la substance serait suffisant, mais ce qui l'intéressait au fond, c'était de pouvoir approcher quelques instants la machine et observer son mécanisme. Elle n'avait jamais pu voir cette grande bâisse que de l'extérieur et il était de plus en plus difficile pour elle de le supporter.

De loin, le bâtiment pouvait paraître anodin, il était même un peu laid, pensa-t-elle. Bien sûr, il était énorme et il serait impossible d'arriver au village sans le voir. Il trônait au milieu de la place. On ne devait voir que lui à des kilomètres à la ronde, pensa Kheira un instant. Elle se souvint qu'une fois, quand elle était petite, son oncle lui avait raconté l'histoire d'un homme perdu dans une immense marre d'eau. Une marre tellement grande qu'on ne

pouvait apercevoir les rivages. Parfois, il se passait des semaines entières avant que l'homme n'aperçoive le plus petit être vivant. Cet homme recherchait désespérément son village et traversait des aventures extraordinaires pour cela. Kheira s'était alors rassurée en se disant que si un jour il lui arrivait la même chose, le bâtiment lui montrerait toujours le chemin de sa maison. Mais la Machine, elle, elle ne l'avait toujours pas vue. Celle-ci représentait pourtant tous les espoirs des villageois et elle savait qu'elle pourrait l'améliorer. Elle avait toujours senti que c'était sa place. Pas juste opérer la maintenance comme les autres ouvriers, mais permettre au village de redevenir prospère en optimisant la Machine. Depuis toute petite, elle s'exerçait à ça. Elle construisait, démontait tous les mécanismes qui lui tombaient sous la main pour comprendre, avec une seule obsession : la Machine. C'était au fond la seule pour qui elle avait pu avoir de l'attachement sans craindre de la perdre.

Un instant perdue dans ses pensées, elle se souvint que Tom n'était toujours pas arrivé. Ils devaient encore aller chercher les fioles et les herbes de Grand'Ma Joe et son retard risquait de compromettre leur plan. Sans ces herbes, ils ne pourraient jamais respirer jusqu'au bâtiment qui gardait la machine. Si Tom ne se dépêchait pas, Grand'Ma Joe serait bientôt de retour de ses cueillettes nocturnes. Ils ne pourraient alors plus se servir dans son herboristerie comme ils l'avaient prévu. Surtout que Kheira aurait voulu avoir un peu de temps pour réfléchir aux plantes qui leur seraient vraiment nécessaires. Le plus compliqué n'était pas pour elle le chemin à parcourir. L'odeur des canalisations et surtout le risque toxique l'effrayaient bien davantage. L'air dans cette partie de la ville était plus vicié que dans le reste du village. Il leur faudrait être suffisamment et correctement équipés. Seule Grand'Ma Joe possédait les plantes qui pourraient leur permettre de mener leur expédition à bien. Seulement voilà, Kheira avait toujours eu un peu peur de Grand'Ma Joe et pour rien au monde elle aurait voulu se faire prendre en train de fouiner chez elle.

Grand'Ma Joe vivait recluse à la lisière de la grande forêt noire, celle où personne ne s'aventurait jamais plus. Même les Arcanis n'avaient jamais tenté de l'exploiter. Un bruit courait comme quoi ils auraient essayé dans des temps plus reculés de la déboiser, mais y auraient renoncé après avoir perdu plusieurs régiments. D'autres encore racontaient avoir vu revenir des

promeneurs imprudents en charpies. Et pourtant, Grand'Ma Joe s'y aventurait pratiquement tous les soirs pour y cueillir des plantes ou trouver des racines. Les gens du village venaient la voir quand de grands malheurs s'abattaient sur leur maison, en espérant qu'elle leur fasse l'aumône d'une de ses potions. Grand'Ma écoutait alors attentivement les doléances de chacun, mais y répondait rarement. Personne ne savait vraiment ce qui la décidait. Elle pouvait tout aussi bien laisser mourir un enfant sans aucun état d'âme comme mettre toute sa science à disposition d'un vieillard. Elle offrit une fois quelques herbes à un enfant pour qu'il nourrisse les limaces avec lesquelles il était en train de jouer. Elle avait quelques jours plus tôt refusé son aide à la mère du même enfant qui était morte en couche. Ce qui était certain, c'était qu'on réfléchissait à deux fois avant de la solliciter et que personne n'osait remettre en question ses décisions.

Quand Tom arriva enfin, Kheira le trouva étrangement agité. Il puait l'oignon et son corps était couvert de griffures. Kheira s'en inquiéta, mais Tom ne répondit pas. Il lui demanda à la place, d'un ton très directif, si elle avait fini les derniers préparatifs.

— Tu rigoles j'espère ? Tu as vu ton retard ? Tu te rends compte du danger dans lequel tu nous mets ? Évidemment que j'ai tout prévu, j'ai eu cent fois le temps de tout prévoir pendant que monsieur s'amusait je ne sais où !

— Mais...

— C'est bon, laisse tomber, tu nous as fait perdre suffisamment de temps, on y va.

Sans laisser le temps à Tom de se changer, Kheira partit devant en direction de la chaumière de Grand'Ma Joe. Bizarrement, Tom restait en arrière, mais Kheira était trop fâchée pour s'en soucier.

Quand ils arrivèrent devant chez Grand'Ma Joe, cette dernière semblait ne pas être revenue de sa cueillette. À pas de loup, ils pénétrèrent dans la maisonnée, allumèrent une lampe à huile et commencèrent à chercher dans la demi-pénombre les quelques plantes qui leur semblaient nécessaires. Cet intérieur était tout à fait sinistre, surtout avec si peu de lumière. Tom resta à regarder un hibou dont il n'aurait su dire s'il était vivant ou mort. En ouvrant la porte d'un placard, Kheira trouva une lignée de bocaux remplis d'herbes et de racines qui flottaient dans un liquide noirâtre. Le tiroir situé en dessous contenait une collection de canines qui semblaient avoir appartenu à des êtres

humains. Ayant réussi à se détacher du hibou, Tom se dirigea vers une porte qui semblait mener à une autre pièce, il l'ouvrit et dans un cri apocalyptique s'écroula :

— HAAAAAA !!! KHEIRA !!

Sans réfléchir, Kheira attrapa une louche qui se tenait sous sa main et courut vers Tom, prête à l'attaque.

— Dégagez, être de misère, suppôt du diable !

Mais aucune réponse ne se fit.

— Il y a quelqu'un ? demanda d'un ton faussement assuré Kheira. Elle attrapa la lampe à l'huile que Tom avait laissé tomber à côté de lui, la ralluma et ils virent tous les deux que Tom venait de découvrir le plus grand des placards à balais qu'ils n'avaient jamais vus.

— Merci, Tom, pour cette aide précieuse. Maintenant si tous les êtres de la forêt ne nous ont pas entendus, on aura de la chance.

— J'ai cru voir quelque chose bouger ! C'est comme cette chouette ! Rien n'est normal ici, Kheira, les objets nous observent !

— Et bien justement, il faut que l'on se dépêche si l'on veut éviter de terminer comme eux ! Va savoir, Grand'Ma Joe les a peut-être immobilisés !

Kheira et Tom se dépêchèrent de prendre quelques plantes, mais cette fois sans trop réfléchir. Ils étaient surtout pressés de quitter l'antre de Grand'Ma Joe.

Au moment où ils allaient partir, la porte s'ouvrit et Grand'Ma Joe apparut dans l'embrasure. Il était maintenant impossible pour eux de s'enfuir. Épouvantés, le tonnerre grondait dans leurs corps et leurs membres tremblaient. Tom le premier tenta d'expliquer leur présence. Kheira enchaîna dans un brouhaha inaudible. Ce cirque dura cinq longues minutes quand Grand'Ma Joe leur somma de se taire et de s'asseoir. Elle tira une chevillette qui enclencha difficilement le mécanisme qui permit à une petite lumière de s'allumer.

Attablés, Tom et Kheira découvrirent une petite bonne femme, un peu rondouillette, les cheveux d'un blanc crèmeux coincés avec un bout de bois taillé très élégamment sur le haut de la tête en un chignon parfait. Grand'Ma Joe lança une petite brique en paille dans la cheminée pour raviver le feu. Elle ajouta ensuite dans la marmite qui était suspendue dans le foyer quelques herbes et champignons qu'elle avait dans sa besace. Elle donna ensuite à

manger au hibou que Tom avait longuement observé. Tom et Kheira ne savaient plus trop quoi penser. Ils ne savaient pas s'ils étaient prisonniers d'une terrible sorcière ou dans le logis d'une charmante petite vieille. Sans mot dire, Grand'Ma Joe les regarda aimablement et leur sourit comme si elle devinait ce qui les inquiétait. Elle sortit alors trois tasses, y versa le breuvage qui chauffait dans la marmite et mit sur la table quelques gâteaux.

— Alors les enfants ? Que faites-vous chez moi ?

Tom d'un signe de tête à Kheira tenta de lui faire comprendre qu'elle devait se taire. Kheira qui était d'une nature plus confiante préféra expliquer à Grand'Ma Joe leur entreprise. Malgré tout, elle n'évoqua pas leur réel but, mais se contenta de parler de ses aspirations vis-à-vis de la machine et de son désir de l'améliorer. Kheira savait que révéler qu'ils souhaitaient récupérer de la substance les mettrait dans un trop grand péril. Grand'Ma Joe les regarda profondément, chacun à leur tour, tout en trempant son gâteau dans sa tasse.

— Il est inutile que je vous rappelle les risques que vous courez n'est-ce pas ? Vous êtes bien trop déterminés pour écouter les conseils d'une vieille dame comme moi. Faites-moi plaisir cependant, laissez ici tout ce que vous avez mis dans vos poches, vous êtes ridicules.

Tom et Kheira, tête baissée, s'exécutèrent en repensant aux affreuses histoires de tous ces gens qu'elle avait laissés mourir sans ciller. Grand'Ma Joe se leva et se dirigea dans la pièce voisine. Tom et Kheira s'apprêtèrent à partir quand Grand'Ma Joe revint les bras chargés. Elle leur fournit des racines pour les protéger des odeurs pestilentielles, leur remit des capuchons contre les effluves toxiques qu'elle utilisait lors de ses excursions en forêt et une canne lumineuse qui éblouissait plus ou moins selon la force que tu employais à la cogner au sol. Au moment de partir, Grand'Ma Joe, qui avait vu les blessures de Tom, lui donna un onguent puis referma sa porte aussi froidement qu'elle les avait accueillis chaleureusement.

La nuit était bien là maintenant. Lunes et étoiles brillaient dans le ciel. Là-haut, tout avait l'air si pur. Tom qui marchait derrière, observait l'onguent en pensant à Grand'Ma. Il était encore tout étourdi de cette chaleur qui se dégageait d'elle. Il se dit même que s'il n'avait l'onguent dans les mains, il pourrait se demander s'il n'avait pas rêvé. Il en était là de ses réflexions quand Kheira l'arrêta. Ils étaient arrivés aux égouts. L'odeur ne trompait pas. Ils enfilèrent alors leurs capuchons et calèrent la petite racine de Grand'Ma Joe

sur leurs molaires.

Ils commencèrent à avancer dans les détritus et les immondices. Partout autour d'eux ils sentaient des choses bouger et même les pincer. Il était difficile pour l'un et l'autre d'avancer sereinement. La situation était bien plus détestable qu'ils ne l'avaient imaginée. Ils ne voulaient pas encore utiliser la canne lumineuse de peur de se faire repérer. Tom avançait devant en tenant Kheira par le bras. Lui essayait de dégager le chemin avec la canne et elle donnait le plus de coups de pieds possible aux vermines qui les entouraient. L'une d'elles, plus téméraire, croqua Kheira avec ses dents acérées. Dans un hurlement de douleur, Kheira essaya de se défendre, voulut éloigner la bête, mais ne réussit qu'à pousser Tom dans un gouffre. Tous deux tombèrent dans ce profond trou. Kheira se saisit immédiatement de la canne, tapa au sol et s'aperçut qu'ils étaient coincés dans un broyeur à déchets. Affolés, ils essayèrent de grimper aux parois, mais rien n'y faisait. Leurs capuchons commençaient à fondre aussi vite que leur chance de survie. Paniqué, Tom commença à déballer tout ce qu'il y avait autour de lui.

— Cherche ! criait-il

— Mais cherche quoi, lui répondit Kheira pétrifiée

— Une corde, quelque chose pour faire une corde !

Ils se mirent tous deux à la recherche d'une corde qu'ils ne tardèrent pas à trouver. Tom prit ensuite la canne comme harpon malgré le refus de Kheira qui craignait de perdre canne et lumière. Tom réussit à la lancer en dehors du broyeur et grimpa le long des parois. Kheira vit alors un rat s'attaquer à la corde. Elle hurla pour prévenir Tom tout en espérant faire fuir l'animal. Hélas ! Tom tomba et ils se retrouvèrent cette fois dans le noir le plus total. À bout de nerfs, Kheira fulmina après Tom. Tentant de réfléchir dans une ambiance au plus bas, Tom s'énerva également et se cogna le pied contre une pierre. En une seconde, Kheira se calma aussitôt.

— Sur quoi t'es-tu cogné ?

— Vu comment je me suis fait mal, ça devait être une pierre.

— Ne bouge plus et remets-moi cette pierre, c'est peut-être notre dernière chance !

Kheira l'attacha alors à ce qu'il restait de corde, la lança et grimpa à son tour. Tom essaya également de grimper, mais sans succès. Entre toutes ses griffures et la terrible douleur qu'il ressentait maintenant au pied, il n'avait

plus de force. Il repensa alors à l'onguent de Grand'Ma Joe et espéra ne pas l'avoir perdu dans sa chute. L'onguent était toujours dans sa poche et il se précipita pour frotter ses blessures et rejoindre Kheira.

Heureux de se retrouver, leur joie ne persista pas longtemps. Ils continuèrent à avancer dans les canalisations sombres et froides qui sentaient la mort. Arrivés à une intersection, ils décidèrent de suivre à gauche des lumières qui semblaient leur indiquer la fin de leurs ennuis. De plus, les canalisations à droite paraissaient impraticables. En approchant des lumières, un étrange souffle se mit à caresser leurs visages. Intrigué, Tom donna un coup de canne puissant au sol pour apercevoir ce qui s'engageait devant eux. Ils découvrirent face à eux un énorme rat, d'au moins dix fois leur taille. Sans attendre, ils coururent en sens inverse, poursuivis par le rat. Arrivés à l'intersection, ils tournèrent à droite en espérant que le rat ne pourrait pas les suivre. En effet, les canalisations s'étant rétrécies, il fut bloqué, mais Tom et Kheira devaient maintenant avancer à quatre pattes, essoufflés et sur un sol visqueux. À bout de force, ils arrivèrent dans une impasse. Un mur se trouvait devant eux et il leur était impossible de reculer à cause du rat. Kheira s'aperçut que d'étranges petites bêtes se faufilaient à travers le mur. Elle décida alors d'essayer de le faire tomber. Elle se jeta dessus à corps perdu avec toute la force qui lui restait, mais sans succès. En l'éclairant, Tom vit qu'il y avait une poignée.

— Kheira, regarde !

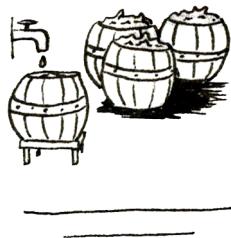
— Attends, j'y suis presque !

Tom tourna alors la poignée et dans un magnifique roulé-boulé Kheira se retrouva nez à nez avec la Machine.

Le souffle court devant la beauté de la Machine, Kheira resta émerveillée à peine quelques secondes devant la finesse et la complexité des mécanismes. Immédiatement, elle commença son démontage. Elle voulait savoir. Mais Tom la coupa net : il fallait se dépêcher pour extraire la substance de la machine. Dépossédée de son désir le plus puissant, mais voyant qu'il leur restait peu de temps, elle s'activa pour en remplir une fiole. Dehors le village dormait encore et les ouvriers n'étaient pas arrivés. Kheira accéda alors facilement au mécanisme d'une porte secondaire. Très rapidement, la porte se déverrouilla et ils purent s'enfuir, exaltés, en direction du repaire de Tom.

Chapitre 12

Philippe Auffret



Tom ne marche pas aussi vite que d'habitude pour ne pas trébucher sur les nombreuses inégalités de terrain, cachées par les hautes herbes, de ce chemin de fortune longeant les marais. Il s'arrête fréquemment pour se retourner et vérifier que Kheira le suit toujours. Un peu plus jeune que lui, moins expérimentée dans ce genre de vagabondage hors des sentiers battus, elle parvient cependant à maintenir une allure identique à celle de son compagnon.

Celui-ci ne peut réfréner un sentiment de tendresse en la regardant porter son paquet de chiffon dans les bras comme si c'était un nouveau-né dans ses langes. Cette vision le fait sourire doucement.

— Qu'y a-t-il ? lui lance-t-elle d'un ton agacé par ce regard qu'elle n'arrive pas à interpréter.

— Rien ! Nous sommes presque arrivés.

— Tu nous as fait passer par des sentiers que je ne connaissais pas.

— C'est juste là ! Il reste ce pont à traverser et nous nous dirigeons droit vers la fumée blanche que tu vois, c'est celle de la forge.

— Oui ! Je commence à m'y retrouver maintenant. Mais ne t'arrête pas tout le temps comme ça. Je serai plus tranquille une fois que nous serons arrivés chez toi. Avance !

Tom sourit intérieurement. Kheira a le don de le faire se sentir utile.

— Je dois passer voir Héphaestos avant...

— Tu ne peux pas aller le voir plus tard ? Il serait plus prudent de ne pas traîner avec ça ! lance la jeune fille en montrant son colis.

— Ce sera rapide. Il m'a dit devoir s'absenter pour plusieurs jours et je me sens presque tout nu sans poignard.

— Tout nu ! reprend Kheira en gloussant plus que riant. Vraiment ?

— Ne te moque pas, répond Tom qui n'aime pas voir son amie s'aventurer sur ce terrain ambigu, car il s'y sait totalement impuissant face à la subtilité imparable des propos de la jeune fille.

— Mais tu te sens, plutôt, sans chausses ou sans chemise ? Ou les deux ?

Et son rire chaud se fait à nouveau entendre. Elle aime bien le taquiner, le pousser, plus ou moins, dans ses derniers retranchements d'homme galant. Aujourd'hui cependant, elle préfère rester gentiment moqueuse, car elle sait très bien que son compagnon à casser son coutelas en voulant récupérer une bague qu'elle-même avait malencontreusement laissé tomber entre deux rochers. Le bijou avait été récupéré, mais pas la dague.

Tom préfère ne pas répondre, ne surtout pas entrer dans son jeu ; une autre fois, peut-être. Il se secoue et se relance sur le chemin du village, de sa maison, même si c'est un bien grand mot pour définir le gourbi qui lui sert d'abri, mais il le considère comme son chez-lui.

Pour se rendre chez le forgeron, ils contournent la place centrale au centre de laquelle se trouve le puits. Tom s'arrête soudain dans un coin d'ombre, derrière la porte bancale d'une ruine, où il attire Kheira d'une main ferme.

— Tu veux me dire quelque chose ? demande-t-elle en murmurant, un large sourire aux lèvres.

— Ne fais pas de bruit ! J'ai aperçu un cheval harnaché près de la forge et j'entends des voix, pas seulement celle d'Héphaestos. Il n'est pas seul.

À ces mots, la jeune fille se presse davantage dans l'ombre, tout contre son ami qui passe un bras autour de ses épaules dans un élan protecteur. Elle se retrouve collée tout contre lui, sentant son odeur de transpiration mêlée de cette senteur toute particulière qui ne le quitte jamais, celle du muguet, étrangement persistante, quelle que soit la saison.

Ils restent ainsi plusieurs minutes à écouter les bruits de voix, mais trop loin pour comprendre les mots échangés.

Le relatif silence du début de matinée est subitement rompu par un bruit de marteau, le bruit caractéristique du ferrage d'une monture.

— Ce n'est sans doute qu'un paysan qui a amené son cheval au forgeron...

— Pour le faire ferrer ! finit Tom d'un ton moqueur.

— C'est vrai, tu as raison.

Kheira sait bien que seules les montures des nobles sont ferrées, car, utilisées trop rarement, enfermées en permanence dans des étables trop étroites, piétinant dans leurs excréments stagnants, la corne de leurs sabots s'affaiblit par l'action de l'ammonium. Les chevaux des paysans, continuellement sur les routes, dans les champs, bénéficient par contre de sabots entraînés, renforcés, capables de résister à l'usure provoquée par les surfaces rocheuses.

Dans certaines contrées, des seigneurs cupides commencent à laisser les gens du commun plagier cette habitude, vue comme un signe de raffinement, pour y créer des taxes de ferrage ; mais pas ici, pas encore.

— Celui que j'ai vu à l'extérieur, poursuit Tom, n'était pas équipé comme un cheval de labour, crois-moi.

Le bruit de martèlement cesse aussi brutalement qu'il a commencé.

Les deux jeunes gens, toujours recroquevillés dans leur coin sombre, n'ont pas à attendre longtemps pour voir alors passer devant eux, deux cavaliers, vêtus d'une tunique orange et vert sur laquelle a été jetée une cape marron, arborant, le premier, un bonnet plat de laine rougeâtre, l'autre, une sorte de béret noir. À leur selle est attachée une épée à double tranchant. Certainement, des nobles d'une contrée voisine.

Une fois les deux inconnus disparus au loin, Tom se redresse et se dirige prudemment vers la forge, suivie par son amie.

— Héphaestos ! lance-t-il, tu es là ?

— Tom ! Tu t'es levé aux aurores, répond un grand homme, presque un géant, d'une quarantaine d'années, le crâne dégarni, portant un grand tablier de cuir.

— Oui ! Mais apparemment, je ne suis pas le seul. J'ai vu s'éloigner deux cavaliers qui paraissaient venir d'ici.

— L'une des montures avait perdu un fer. Ils ont eu de la chance de me trouver, je dois prendre la route avant midi.

— Tu me l'avais dit. C'est pourquoi je passe ce matin.

— Tu viens pour ta commande ; je l'ai terminée hier.

Le forgeron se dirige alors vers une caisse de laquelle il sort le fruit de son travail : un couteau d'une seule pièce, le mince manche torsadé formant une boucle élégante pour revenir vers le haut de la large lame.

— Celui-ci, tu ne pourras que difficilement le briser, lui lance Héphaestos avec un coup d'œil malicieux à l'attention de Kheira, restée sur le pas de la porte ; elle lui avait raconté la mésaventure qui avait désarmé Tom.

— Il est superbe.

— Si tu veux, tu peux rajouter une lanière de cuir pour recouvrir le manche, et le rendre plus agréable à utiliser, surtout l'hiver.

— Oui ! C'est une bonne idée.

— Maintenant, je vais aller préparer mon paquetage pour ne pas partir trop tard.

— Tu ne m'as pas dit combien je te dois.

— Tom ! Tu sais bien comment ça marche entre nous : tu me rends des services et je t'en rends d'autres à mon tour. Tu connais ma devise : pas de monnaie, pas de taxe.

— Merci beaucoup, Héphaestos. Bonne route, et fais attention à toi.

— Toujours ! À bientôt vous deux.

— À bientôt, lui répond Kheira.

Les deux jeunes compagnons font le tour de la forge pour se diriger vers la mesure voisine dans laquelle ils pénètrent par la porte arrière, qui ne se laisse pas ouvrir par n'importe qui ; il faut bien la connaître pour y parvenir, l'entrée principale étant condamnée depuis longtemps.

Tom gravit rapidement les marches de l'échelle de meunier qui mène à l'étage, fermé par une trappe cadenassée. Après l'avoir déverrouillée, il se hisse sur le plancher et tend la main vers Kheira pour l'aider à le rejoindre.

Ils sont immédiatement accueillis par les jappements de Dapsy, un chien que l'occupant des lieux a recueilli alors que ce n'était encore qu'un chiot. Le jeune homme ne sait vraiment pas de quelle race il est ; comment parvenir à la définir avec tous ces bâtards vagabondant dans les campagnes ? Tom, lui-même, n'a jamais connu ses vrais parents, alors ceux d'un chien ! C'est peut-être ce point commun qui les a un peu rapprochés.

Tom jette machinalement un regard autour de lui ; où trouver un peu de place ? La seule et unique petite table est encombrée de bric et de broc.

Chaque fois qu'il part en expédition, il revient avec des babioles, beaucoup de mécanismes d'horlogerie, plus ou moins complexes, que Kheira adore disséquer. Mais une fois la mécanique comprise, elle vient se rajouter à tout ce qui devrait, éventuellement, servir un jour, qui s'entasse, peu à peu, inutilement.

Tom va s'installer sur le matelas posé à même le sol et y invite la jeune fille. Elle s'y assoit doucement, comme si elle ne voulait pas réveiller le poupon qu'elle paraît protéger avec la dévotion d'une véritable mère poule. Elle pose le paquet sur le plancher poussiéreux et commence, lentement, à l'ouvrir.

Les deux jeunes gens, côté à côté, restent silencieux et circonspects devant le linge déplié sur lequel apparaît à présent, une fiole emplie d'un liquide verdâtre... ou bleuâtre... d'une couleur difficile à définir.

— Bon ! fait Tom, à présent, il va falloir trouver quels en sont les effets.

— Je saurais comment m'y prendre si c'était mécanique, lui répond son amie, mais avec ça, je ne sais trop quoi faire. Il faudrait mieux se montrer prudent.

— Nous n'allons pas rester des heures à le contempler, lance le jeune homme impatient, en se levant. Faisons des essais et nous verrons bien.

Il se dirige vers la tabatière de toit, ou plutôt l'endroit où elle se trouvait du temps de l'avant, presque ruine qu'est devenue la bâtie, pousse la vieille couverture servant de lit à Dapsy, et ramasse sur le sol un morceau de croisillon de fenêtre en bois.

Il retourne vers le matelas sur lequel il s'allonge à plat ventre. Il saisit la fiole, l'ouvre rapidement, et verse une goutte du mystérieux contenu sur le bois...

Les deux paires d'yeux restent fixées dessus plusieurs minutes, mais rien ne se passe.

Tom et Kheira se regardent, intrigués par ce manque de réaction apparente.

— Si ça n'a pas de réaction sur du végétal, essaie de comprendre le jeune homme en passant ses doigts sur ses cheveux courts, peut-être que ça en a sur du minéral.

— Tu veux retenter l'expérience avec un caillou cette fois ?

— Je dois avoir mieux qu'un caillou. Un morceau de cristal.

— Tu en as ici ?

— Bien sûr, répond Tom en se relevant.

Il fait le tour de son repère des yeux et se dirige, à nouveau, vers le coin de Dapsy que ce dernier a réintégré immédiatement après la rapide incursion du jeune homme sur son territoire, quelques minutes auparavant. Devant la menace d'un nouvel acte d'irruption dans son domaine réservé depuis toujours, l'animal n'hésite pas à faire comprendre, par un grognement très significatif, que les règles coutumières sont transgressées.

— Eh bien ! fait Tom, surpris par la réaction inattendue de son chien. Aurions-nous, toi et moi, une attirance pour les mêmes objets ?

L'interpellé ne peut qu'offrir un « Ouaf ! » comme réponse accompagnée d'un battement de la queue, croyant à un début de jeu.

— Pas maintenant, Dapsy, plus tard !

Et alors que l'animal se renverse sur le dos, attendant des caresses dont il est si friand, son maître en profite pour explorer discrètement le dessous du lit, non sans accorder quelques tapes affectives sur son flanc.

— Je l'ai, lance Tom à Kheira, en lui montrant le résultat de ses recherches, une sorte de petite stalactite blanche, mais à faces plates, de la taille d'un pouce.

Il revient vers le matelas, suivi de Dapsy, pour tenter une nouvelle expérience. La goutte du mystérieux produit de la fiole n'a pas davantage d'effet sur ce cristal qu'elle n'en a eu sur le morceau de bois.

Ces deux échecs successifs jouent sur le calme habituel du jeune homme qui se relève brusquement, à la recherche d'autre chose, mais quoi ?

Son chien, toujours en attente de la suite du jeu, se couche devant lui. Pour l'éviter, Tom lève son pied, mais celui-ci heurte la fiole restée ouverte, qui se renverse sur l'animal. Le jeune homme, emporté par son élan, tombe sur le côté.

Il reste figé, regardant vers la pauvre bête qui paraît s'être subitement endormie, puis vers Kheira, avec un air voulant dire : « Mais qu'est-ce que j'ai fait ! »

La jeune fille s'est vivement redressée sur ses pieds, et fixe également Dapsy, se demandant ce qu'il va lui arriver, et soudain, elle ne peut réprimer un hurlement de terreur. Le chien semble se réveiller, mais tout son corps subit une transformation des plus surprises, des plus terrifiantes ; il paraît se transformer en une abomination sortie des pires cauchemars, auprès de laquelle l'Addanc ou le Béhémot pourraient passer pour d'adorables petites

bêtes de compagnie. L'animal, voyant, sentant aussi certainement, cette métamorphose effrayante, se met à hurler à la mort et se précipite vers la trappe, pour disparaître au rez-de-chaussée.

— Kheira, lance Tom, rattrape-le vite. Il faut que personne ne l'aperçoive.

La jeune fille voit alors son ami, qui semble avoir du mal à se relever, lui offrir son poignard, tandis que ses yeux s'humidifient en songeant à la triste nécessité qui se profile déjà. Elle attrape l'arme, ramasse au passage le linge qui enveloppait la fiole, pour l'utiliser, éventuellement, à soustraire l'horrible créature au regard du voisinage, et se précipite vers l'échelle pour se mettre à la poursuite du monstre, qui vient de prendre possession du pauvre chien.

Après une bonne heure d'exploration minutieuse des différents recoins affectionnés par Dapsy, Kheira se résout à faire demi-tour pour informer son compagnon d'aventure de son échec.

La jeune fille est quand même surprise de ne pas avoir vu Tom venir l'aider dans ses recherches ; se serait-il cassé quelque chose dans sa chute ?

Elle retourne rapidement vers son ami et le découvre toujours à terre, anormalement faible. Elle vient s'agenouiller auprès de lui :

— Tu t'es fait mal ? lui demande-t-elle.

Il parvient à faire « Non » de la tête et lui fait signe de regarder du côté du matelas, là où se trouve toujours la fiole renversée, vide à présent, mais aussi le morceau de bois et le cristal. Ce dernier paraît émettre encore un petit crissement, qui va en s'amenuisant, pour bientôt totalement disparaître.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'inquiète-t-elle.

Tom n'est toujours pas très vaillant, mais commence à reprendre des forces. Il parvient à s'asseoir, le dos contre le mur.

— J'allais te rejoindre pour rechercher Dapsy, quand j'ai remarqué que le morceau de bois que j'avais utilisé changeait d'aspect. Je m'en suis approché et immédiatement, toutes mes forces se sont envolées. J'étais si faible que je ne pouvais plus me lever.

— Mon Dieu !

— Le phénomène n'a pas duré très longtemps et je commençais à me sentir mieux quand, à nouveau, je me suis écroulé.

— Que s'est-il passé ?

— Le cristal, à son tour, s'est mis à crémiter légèrement, et je me suis retrouvé totalement amorphe...

— Comme s'il aspirait ton énergie vitale, comprit Kheira.

— C'est tout à fait ça, mais le processus a duré plus longtemps avec le cristal.

— Le minéral réagirait davantage que le végétal alors ?

— Je ne sais pas si c'est vraiment dû à sa nature, ou si, en renversant la fiole, davantage de ce produit est tombé dessus.

— Je peux faire quelque chose pour toi ?

— Non, ça va aller. Ne panique surtout pas.

— Facile à dire. Dapsy est toujours quelque part dehors, je n'ai pas réussi à le trouver.

En murmurant ces derniers mots, Kheira pose sur le sol le poignard qu'elle est heureuse, en un sens, de n'avoir pas utilisé.

— Quand je me sentirai mieux, j'irai à sa recherche. Tout va bien maintenant. Rentre chez toi pour le moment, je te recontacterai très bientôt.

— Tu es sûr ?

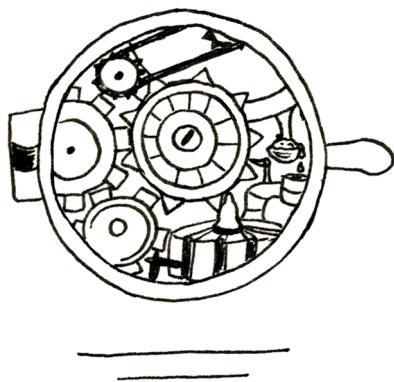
— Oui ! Et naturellement, ne parle à personne de ce qu'il s'est passé ici, surtout pas à ton oncle.

— Non, sois tranquille.

Elle se penche sur lui, lui dépose un baiser sur le front, et se détourne pour disparaître par la trappe.

Chapitre 13

Héloïse Abellan



Courir, courir, c'est tout. Courir vers où ? Courir vers quoi ? S'enfuir... non. Comprendre. Le silence de la nuit, les bruits de ses pas. Kheira se concentrat sur eux. Fermer les yeux et courir. Les pensées fusaient, se bousculaient.

Tac... tac... tac... tac... les bruits de sa propre course comme une horloge résonnaient en elle.

Poppom... Poppom... poppom... Une musique se créait avec les battements de son cœur.

Han... han... han... han... sa respiration, dernier instrument venait compléter cette symphonie.

C'était le souffle, la vie, ce qui la composait, la mécanique de son corps. Se concentrer pour ne pas y penser. Se concentrer : ce cœur qui bat, ses pas qui battent et ce souffle qui bat. Se battre.

Crier.

Haaaaaaaaaaaaaa !

Un cri qui déchira le voile de la nuit. Un cri qui déchira le silence. Un cri qui perturba l'ensemble du paisible village et pourtant ce point d'orgue d'une violence inouïe, ce tourbillon de sentiment impossible à retenir qui sortit de la gorge de Kheira pour s'arracher à elle, prendre forme devant elle s'évanouit dans le présent comme il était apparu laissant la jeune fille s'effondrer sur le

pas de la porte de son oncle et sa tante.

Elle pleurait. De longs sanglots sortaient désormais de sa gorge impossible à calmer. Pourtant, malgré les émotions folles qui s'entremêlaient à cet instant, le temps semblait être comme suspendu. Pourquoi des pleurs ? Kheira bouillonnait de colère, mais elle pleurait. Que signifiaient ces larmes ? Cette eau qui coulait sur sa joue n'était pourtant pas due à une révolte intérieure. Non, à ce moment-là, les pleurs comme de longs violons venaient remplacer le bruit des pas dans la symphonie qui se déroulait en elle. Trop de sentiments la submergeaient et tout se liquéfiait littéralement dans ses sanglots.

Colère, tristesse, culpabilité, frayeur, révolte prenaient vie dans ses larmes. Et en prenant forme ainsi, ils s'évanouissaient pour ne laisser place qu'à une seule pensée : Tom.

Il fallait... non, il ne fallait pas. Tom avait dit que ça irait. Tom avait dit que ça irait, Tom avait dit que ça irait. Une nouvelle musique, une nouvelle litanie envahit son cerveau. Kheira se surprit à dire ces mots à voix haute. Comme une incantation, elle se calmait petit à petit en les prononçant. Et elle commença à se concentrer sur elle-même afin de reprendre ses esprits.

C'est extraordinaire le corps humain. Un coup de sang et il s'accélère comme une machine qui surchauffe. Et toutes les mécaniques qui le composent s'emballent également. D'abord, il y a le cœur. Il s'emporte facilement le cœur. Il bat vite, résonne dans la poitrine et embarque dans sa danse furieuse la respiration de sa victime. La poitrine se met alors à se soulever au rythme de l'organe vital. Puis, c'est les gouttes qui perlent sur le front. C'est un sacré truc que la transpiration. Ça empêche en général de cacher son émoi aux personnes qui nous entourent. Et si le cœur et la respiration peuvent être aisément — ou tout du moins possible — de réguler afin de ne pas se dévoiler, la transpiration nous trahit quasi automatiquement. Ensuite, le corps réagit presque simultanément avec le cerveau. Les pensées qui bouillonnent font danser le corps. Les mains se tortillent, la personne ne peut plus rester en place. Bien sûr, cela dépend de l'émotion ressentie alors et plusieurs cas de figure ont été observés. Mais tout de même, ça se vérifie de manière empirique assez régulièrement. Oui, décidément... c'est extraordinaire le corps humain.

Kheira se leva difficilement, la main tenant encore fermement la clinche de la porte de la maison de son oncle et de sa tante. Elle souffla une dernière fois comme pour évacuer ce déferlement d'émotions. Ne lui restait alors qu'une boule au ventre, un nœud composé de trois fils inextricables : la colère, la

culpabilité et la peur. Et au centre de ces trois sentiments, il y avait Tom.

Pourquoi avait-elle accepté de partir ? Pourquoi avait-elle accepté de le laisser ? Elle ne le savait pas.

Elle ferma les yeux comme pour effacer ce souvenir de sa tête et entra enfin en faisant un grand pas décidé dans cette vieille maison qu'elle avait toujours connue.

Changement d'ambiance et de décor. Dès qu'elle posa les pieds sur le plancher grinçant, la pression retomba. Elle était en sécurité. Elle était chez elle. Elle regarda autour d'elle : peu d'endroits lui permettaient de reposer ses yeux. Les esprits bouillonnants de son oncle et de sa tante ne leur permettaient pas de laisser de la place aux besoins triviaux que sont le ménage et le rangement. Des horloges de toutes sortes décoraient le mur central. Leurs cliquetis incessants garantissaient un calme tout relatif à Kheira.

Elle chancela, sentant ses forces l'abandonner. Sa course l'avait épuisée et dans ce cocon de souvenirs, elle se laissa aller quelques instants. Elle se glissa dans la pièce, faisant attention à ne rien faire tomber sous peine de réveiller le couple. Sur le sol, jonchaient des rouages de toutes tailles, des bouts de bois, des outils, des mécanismes anciens, Kheira devait marcher sur des œufs pour atteindre son objectif.

Enfin, elle arriva à sa destination et se laissa tomber lourdement dans un petit fauteuil.

Oui, le corps humain est une extraordinaire mécanique. Il se répare la plupart du temps seul après une surchauffe et revient à son état normal rapidement. Malheureusement, cette merveille de technologie naturelle est tout de même plus difficile à appréhender qu'une horloge ou que quelques mécanismes que ce soit. Qu'il serait plus aisés d'aller dans un atelier et de regarder plus en détail comment se compose le corps ! De pouvoir jeter une pièce défectueuse et la changer, de remettre du sang dedans comme on mettrait de l'huile dans les lampes ! Que sais-je encore ! Mais je divague... pardonnez-moi... Peut-être un jour...

Kheira se remémora ce début de nuit : l'accident... Tom, vidé de son énergie... elle, ne sachant quoi faire, déboussolée. Elle se pencha en avant, poussa un long râle et passa sa main dans ses longs cheveux noirs. Puis elle se leva d'une trombe. Il fallait qu'elle se calme complètement. La peur complètement dissipée, c'étaient des excès de rage et de culpabilité qui la prenaient à la gorge.

Comment allait-il ? Tom s'était effondré devant elle. Elle aurait dû rester. Elle le sait au fond d'elle. Mais il ne le voulait pas. Hé bien quoi ! Elle, d'un naturel si farouche, elle obéirait aussi facilement ? Elle allait y retourner. Retourner dans la nuit noire et trouver une solution. Elle se dirigea d'un pas décidé vers la porte d'entrée, avança sa main pour l'ouvrir, hésita quelques instants et... s'arrêta. Elle retira avec hâte sa main, comme si elle s'était brûlée, et porta son pouce à sa bouche. Elle fit claquer ses ongles sur ses dents, comme elle avait l'habitude de le faire lorsqu'elle était indécise. Elle tourna les talons et se retrouva à nouveau face au mur aux horloges. Elle ferma les yeux, fit non de la tête et retourna s'asseoir.

De toute façon, elle ne pouvait rien faire. Tom lui avait dit qu'il la recontacterait lorsqu'il irait mieux. Elle n'avait plus qu'à attendre. Mais, l'attente n'était pas son fort. Et puis...

Non, décidément, il lui était impossible de rester en place. Kheira en vint même à regretter que sa tante ou son oncle ne soit réveillé pour lui tenir compagnie. Elle ne pouvait pas y retourner. Elle le savait maintenant. Mais, elle ne pouvait pas non plus rester sans rien faire. Elle se leva à nouveau et, cette fois-ci, se dirigea vers l'escalier qui menait à l'étage inférieur : vers son cocon, son antre, son refuge, son atelier.

Fébrilement, elle traversa à la hâte la pièce, marchant d'un pas peu assuré et retenant sa respiration. Elle descendit les marches lentement, doucement, se crispant au son du grincement du bois. Enfin, elle arriva devant la porte de son atelier. Elle l'ouvrit avec délicatesse et entra. Elle referma avec hâte, s'adossa à la porte et souffla en fermant les yeux.

Lorsqu'elle les ouvrit à nouveau, elle esquissa un sourire en voyant le désordre qui régnait dans son espace de travail. Elle se dirigea vers son bureau et s'assit. Elle rit mélancoliquement. Elle avança sa main lentement vers le petit oiseau mécanique, le premier objet qu'elle avait fabriqué avec l'aide de son oncle. De facture simpliste, il suffisait de tourner une clé et ses ailes se déployaient et battaient frénétiquement. Mais, l'oiseau n'avancait pas. L'oiseau ne volait pas.

Je... veux... voler. Je veux voler. Je veux m'enfuir. Je veux voir le monde, découvrir. Je veux respirer. J'étouffe ici. Je veux pouvoir manger, boire, sentir, toucher, crier un autre monde, un autre univers. Je veux explorer, voyager, rencontrer, être déçue, décevoir, VIVRE ! Je n'en peux plus de cette prison. Je n'en peux plus de ces

barreaux. Je suis enchaînée. Je veux me déchaîner. Et si je dois mourir pour vivre, j'en accepte volontiers le prix. Ici, je ne fais que survivre pour ne pas mourir. Je suis dans une cage thoracique, un cœur prêt à exploser que l'on force à rester sage. Et mon cœur crie : je veux partir d'ici !

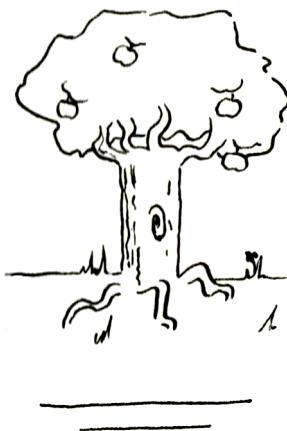
Mais avant cela, je dois...

C'est extraordinaire l'esprit humain. Il n'obéit à aucune logique et à aucune règle mécanique. Désormais, je le sais.

Kheira écrasa l'oiseau mécanique entre ses mains et le jeta. Elle attrapa ensuite ses outils, l'esprit à la fois bouillonnant et apaisé par cette épiphanie. Elle se mit fébrilement au travail. Le contact des engrenages et rouages lui permettait de se recentrer. Un mot désormais envahissait son esprit : vengeance.

Chapitre 14

Daniel Marleau



À quelques lieues de là, après une marche lente tout près de sa petite maison, Tom se retourne vers les villageois, juste avant d'entrer chez lui. Il lesalue de la main tout faiblement. Il a l'air désenchanté ; l'air d'un homme qui a perdu toute son énergie.

Il referme la porte et c'est avec peine qu'elle se rend jusqu'à la fin du cadre. Aucun bruit, en se fermant, comme si le cadre était isolé d'un tissu qui étouffe tous les sons. Autrement dit, Tom n'a fermé sa porte avec aucune force ; c'est à se demander si elle ne s'est pas fermée toute seule.

— Il a l'air fatigué, notre Tom, dit son voisin d'en face en train de prendre l'une des cruches d'eau de son petit carrosse fait expressément pour transporter son eau de la source à chez lui.

— Je me demande ce qu'il trame ces jours-ci, notre Tom, ajouta un autre voisin en regardant le premier voisin placer la cruche sur son balcon avant que l'un de ses enfants ne la prenne pour l'amener à l'intérieur.

Le temps de reprendre une autre cruche d'eau, le voisin aperçoit un homme s'approcher de la maison de Tom.

— Mais, c'est le Gilbert ou je me trompe ?

C'est effectivement le maire du village qui monte les premières marches du balcon de la maison de Tom.

Le voisin confirme donc d'un hochement de la tête que c'est le maire, mais vu la distance entre lui et ce dernier, il ne lui dit rien. La politesse exige que l'on ne s'adresse au maire que lorsque l'on est à une distance d'un bras de celui-ci. Le voisin ose cependant un léger salut de la main en levant à peine le bras pour ne pas importuner le maire.

Le maire frappe à la porte de Tom.

On entend un chien japper.

— Tais-toi mon chien, c'est Monsieur le Maire. Tu lui dois respect, dit Tom en ouvrant la porte pour laisser entrer le maire.

— Entrez, Monsieur le Maire ; à votre rythme.

Avant d'entrer, le maire jette un coup d'œil autour et voit bien que les voisins immédiats sont tous sortis sur leur balcon et observent cette visite de loin.

Le maire fait un geste de la main. Vus de l'extérieur, en observateurs, nous ne pouvons pas être certains de sa teneur. Est-ce pour saluer ces gens ou pour leur dire subtilement d'entrer chez eux ; qu'il n'y a rien à voir ?

Une fois la porte fermée derrière le maire, les têtes des voisins reviennent à leur position naturelle permettant à ces derniers de vaquer à leurs obligations d'alors. Entrer les cruches d'eau pour l'un, couper les broussailles en face de leur petit nid pour les autres. Faut dire que c'est l'heure de la coupe des broussailles.

Nous nous transportons à l'intérieur de la maison de Tom puisque dehors, il n'y a plus grand-chose à y observer, sauf bien évidemment la coupe des broussailles. Mais l'intérêt se perd vite. Tout un chacun les coupe plutôt de la même manière ; à quelques variantes près.

Tom offre une chaise au maire.

— Asseyez-vous Monsieur le Maire ; à votre rythme.

Le maire, de son rondouillard fessier, s'exécute ; il s'assoit.

— Vous savez que ma visite est exceptionnelle ? Depuis que j'exerce la mairie, ce sera la troisième fois que je rends visite, non officiellement, à des gens du peuple. Rien de notre rencontre ne sera colligé dans aucun livret que ce soit. Habituellement, Bennett, ma douce et belle et brillante épouse, transcrit tout ce que je dis lorsque je suis en réunion ; lorsque je parle et que je ne suis pas seul dans la pièce. Exception, bien évidemment, des moments où je suis seul avec elle. Auquel cas, elle ne prend jamais de notes ; enfin, c'est ce qu'il

me semble avoir observé.

— Oui, mais, Monsieur le Maire, les voisins vous ont vu entrer chez moi. Vous ne pourrez pas...

— Je vous prie de ne pas m'interrompre. De plus, je n'apprécie pas vraiment votre remarque.

— Je vous demande pardon, Monsieur le Maire ; j'ai été prompt et m'en excuse sincèrement. Ce n'est pas dans mes habitudes. Vous poursuivez ; à votre rythme, sans que j'intervienne.

— C'est bien. Vous comprenez très vite Tom. Pour cela, je vous apprécie. Et votre grande attention et votre respect aux autres m'ont presque convaincu d'entrer chez vous à votre invitation.

— Presque ?

— Tom...

— Je vous demande encore pardon...

Le maire regarde autour de lui. En quelques secondes, il a vu tout ce que pouvait contenir la cuisine. Petite, mais bien entretenue. Il se sent tout à coup ému. Il est sur le point de verser quelques larmes ; ses yeux baignent dans l'eau.

— Vous savez, ce type de décor me manque. J'aimais bien ma cuisine avant d'être maire. Il a fallu dès mon acceptation que je quitte ma petite maison, semblable à la vôtre, pour m'installer avec Bennett au local de la mairie. Bâtiment beaucoup trop grand pour Bennett et moi. Bien sûr, il y a Thérez, notre bonne, qui vient de temps en temps y faire l'entretien. Et pour ne pas qu'elle parte trop tard le soir, elle a sa petite chambre. Ce qui lui permet de retourner chez elle le lendemain matin. Bennett et moi, nous nous ennuyons de ne plus pousser la poussière sur les meubles, de ne plus frotter les planchers de bois. Bref, être maire a des avantages, mais l'on partage aussi de sérieux inconvénients.

Bon, il est temps que l'on passe à la raison de ma visite.

— A-t-on le détour ? dit Tom avec un grand sourire espiègle.

— Généreux et plein d'humour ; je sais pourquoi je suis ici ! Je vous aime bien, Tom ; mais n'en dites rien à qui que ce soit.

— Je peux ne rien dire à personne, et cela sans aucun effort. Je suis la discréction même. Et ce n'est pas mon chien qui ira répandre ce secret, ajoute Tom avec un plus grand sourire encore.

En entendant le mot chien, le chien de Tom, couché près du poêle à bois depuis un bout de temps, lève la tête et balance la queue et dévisage Tom.

— Il s'appelle comment ton chien ? demande le maire.

— Aucun nom ne lui a été attribué. C'est le chien, mon chien, chien-chien, il est beau le chien...

— Oui, bon, j'ai compris ! dit le maire.

— C'est pour ça qu'il réagit au mot chien.

— Oui, j'avais cru voir... ajoute le maire en poussant une grande respiration à la fin de sa phrase. Allez maintenant, vous avez une raison de m'avoir invité ici.

— À manger.

— Pardon ?

— Je vous ai invité à manger, Monsieur le Maire.

— Si tôt ? Mais encore ?

— Je voudrais vous raconter un événement vécu la semaine dernière qui nous a bouleversés.

— Nous ?

— Oui Monsieur le Maire, mon chien et moi.

— Votre chien a été bouleversé ?

— Tout à fait, Monsieur le Maire. Chien-chien (voilà que le chien relève à nouveau la tête, plutôt excité de se faire interPELLER deux fois en si peu de temps) a vu et entendu de ses yeux et de ses oreilles de chien ce qu'aucun chien n'a pu voir ou entendre dans leur vie de chien.

Plus Tom dit le mot chien et plus le chien de Tom réagit. Il est, pourrions-nous dire, surexcité.

— Mais cessez de dire le mot chien ! lance le maire agacé par le comportement du chien de Tom.

— Je vais le calmer tout de suite ce ch... Il ne prononce pas le mot au complet.

Tom sort de sa poche droite quelques petites billes bleues qu'il lance au chien. Le chien les attrape toutes sans en échapper une seule.

— Impressionnant, dit le maire. Et ça fait du bien, rajoute-t-il quand le chien se retire avec les billes bleues plein la gueule vers le tapis près du poêle.

— Tom, le temps file. Je vous propose de manger et de me parler de votre événement au cours du repas. Comme cela, nous ne perdrons pas de temps.

J'ai promis à Bennett d'entrer tôt. Elle déteste se retrouver seule avec la bonne et je la comprends.

— Approchez donc votre chaise de la table, Monsieur le Maire ; à votre rythme.

Le maire avance le corps et il est déjà prêt à passer à table...

Tom sort du four un grand chaudron. Il y a une pâte sur le dessus. Elle déborde de tous les bords et de tous les côtés. Une odeur fort agréable envahit les narines du maire. Tom et son chien, habitués à ce fumet, n'en font pas de cas.

— Mais que ce chaudron sent bon, Tom. Vous êtes cuisinier aussi ?

— Absolument pas, Monsieur le Maire. Je ne connais pas beaucoup de recettes et depuis des années, c'est Solang, ma voisine d'à côté qui prépare des plats que je bouffe avec plaisir. Je n'ai aucun sens des mets préparés. Crus un peu oui, mais pas cuits.

— C'est un mets de Solang, alors ?

— Non, Monsieur le Maire. C'est à partir d'ici que je dois tout vous raconter.

— Vous m'intriguez Tom, dit le maire en ne lâchant pas des yeux le chaudron qui est en train de se faire fouiller par Tom qui y plonge une grande cuillère.

Tom sert le maire.

— Goûtez d'abord Monsieur le Maire ; à votre rythme.

Le maire s'exécute et sa hâte lui a presque coûté sa langue dont il a brûlé le bout.

— Attention, c'est chaud, Monsieur le Maire !

— Aaavais cru m'en aaapercevoir, dit le maire en tapotant le bout de sa langue avec son index.

— Prenez de l'eau, Monsieur le Maire ; à votre rythme, dit Tom en intervenant rapidement présentant une tasse d'eau au maire.

Une fois la langue du maire calmée, celle de Tom se mit à table.

— Je vous défie, Monsieur le Maire, de me dire ce que vous mangez actuellement. Regardez, dit Tom en jouant avec sa cuillère dans le grand chaudron révélant les divers aliments qui composent cette recette.

Le maire est effectivement surpris de ne pas vraiment reconnaître ce qu'il voit dans le chaudron.

— Mais vous savez, des aliments cuits au four ; ce n'est pas évident. Bennett saurait, j'en suis certain.

Tom commence alors son récit au maire qui écoute tout en mangeant avidement.

— La semaine dernière, on frappe à la porte. Je vais ouvrir. Curieusement, le chien (il le dit en chuchotant pour ne pas déranger la bête qui dort sous le poêle) ne réagit pas du tout. Aucun jappement, il reste même où il est, debout près du poêle.

Un homme d'environ mon âge se présente avec ce chaudron dans les mains (il pointe le chaudron sur la table). Il me demande s'il peut entrer et me parler. Je le laisse entrer. Lui offre de déposer sur la table le chaudron le temps qu'il s'installe sur une chaise pour qu'on se parle.

— Ça tombe bien, me dit-il en déposant le chaudron sur la table. C'était pour vous.

J'ai beau le regarder attentivement. Je n'ai jamais vu cet homme dans le village. Chien-chien le regarde, retourne à sa sieste.

— Je suis de la famille et je passais dans le coin, dit l'étranger.

— Pardon, mais ma famille est au village. Il n'y a personne ici qui est sorti du village depuis des générations.

— Je ne suis pas ici pour vous convaincre de quoi que ce soit. Juste vous laisser ce chaudron et repartir ; reprendre mon chemin.

En se relevant de la chaise, il aperçoit le chien.

— Ben voyons, yé donc ben lette ce chien-là !

Je suis resté surpris de cette espèce de dialecte.

— Vous venez d'où au juste ?

— Je viens de très loin, espace et temps impossible à déterminer de façon précise. Après vous avoir dit ce qu'il y a dans ce chaudron, je vais repartir sans plus jamais revenir.

— Vous ne pouvez pas quitter le village, cria Tom un peu paniqué par ce qu'il voit et entend.

— Je quitterai ce village quand je le voudrai. J'ai ce pouvoir d'abord de devenir invisible, ensuite de partir ; ni vu ni connu !

Il se place devant la porte.

— Je vous ai apporté une tourtière du Saguenay. Peu importe le nombre de convives, il en aura toujours assez. Le lendemain, il y en aura encore et encore,

dit-il en se plaçant les bras le long du corps.

Tom le regarde.

— Voyez, je suis maintenant invisible.

— Non !

— Comment non !

— Je vous vois toujours ; vous n'êtes pas invisible.

L'étranger s'avance vers la porte. Il ne l'ouvre pas. Continue son chemin.

Se retrouve sur le balcon, puis disparaît à jamais.

Tom court vers le balcon. Il regarde partout. Aucune trace de cet étranger.

— Impressionnant, dit le maire.

— Depuis une semaine que je mange cette tourtière, il avait raison, elle est inépuisable.

— C'est bien beau tout ça, mais je dois aller rejoindre Bennett, dit le maire en se levant de table.

Tom se place devant le maire et lui déclare à quelques pouces du visage ; avec une assurance peu commune.

— Je vais, tantôt, aussitôt que vous serez parti, quitter le village. Je vais sortir de cette prison. J'ai vu dans les yeux de cet étranger une luminosité que je n'ai jamais vue. Aucun des habitants de ce village n'a ce regard du bonheur. Regardez-moi, je suis pâle ; fatigué ; aucune énergie. Si je reste, je vais disparaître de toute façon.

— Tom ! Reprenez-vous ! Cet étranger vous a bouleversé, j'en conviens, mais ce n'est pas une raison pour quitter le village. Et puis, il est probablement dans votre esprit cet étranger. Il n'est jamais venu.

Tom interrompt le maire.

— Et cette tourtière du Saguenay ?

— Votre voisine Solang l'a cuisinée, Tom.

— Non ! Non ! C'est cet étranger. Il est venu me dire de quitter ce village.

Tom part en courant, descend les marches du balcon laissant le maire derrière lui. Mais le maire Gilbert en a vu d'autres, et après un haussement d'épaules se dirige vers la sortie. Après tout, ce jeune homme lui semblait bien imprévisible. Une fois dehors, il aperçoit avec surprise que les Arcanis sont revenus. De si bon matin, voilà une drôle d'affaire. Sans déceler précisément la teneur de leurs propos, il comprend à leur attitude qu'ils sont une fois de plus en train de s'énerver sur ses concitoyens. Trottinant aussi vite que lui

permet son embonpoint, il rejoint, mais arrive trop tard : les Arcanis sont déjà repartis, laissant ses amis pâles de terreur.

— Que s'est-il passé ? dit-il, le souffle court.

Personne ne lui répond. Ils sont effrayés, c'est évident. Mais qu'est-ce que les Arcanis ont bien pu leur raconter pour qu'ils en aient la langue coupée ?

Le maire entend un bruit dans les broussailles, derrière lui. Il se retourne, et voit le jeune Tom. Quelle surprise !

— Il ne faut pas perdre de temps. Venez, vite, dit le jeune homme.

— Certes, mon ami, mais où voulez-vous que nous venions ?

— Dehors, suivez-moi. Tous ! Vite, nous parlerons en chemin.

— Dehors ? Mais vous n'y pensez pas ! Nous n'avons pas le droit.

L'extérieur est toxique, et dangereux ! Que ferons-nous une fois morts ?

— Faites-moi confiance, c'est d'une importance capitale. Venez !

Le maire juge le jeune homme avant d'inspirer profondément. Pour une raison qu'il ignore, il a envie de lui faire confiance, à ce presque-inconnu. Il se retourne lentement vers ses amis, dont toute l'attention est focalisée sur lui. Il hoche la tête, avant d'emboîter le pas.

— Venez, mes amis, à l'aventure ! dit-il sans se retourner. Les règles ne sont-elles pas faites pour être contournées ?

Chapitre 15 - l'Insoumise

Gaelle Kermen



Au matin, sur sa banquette dure, Kheira se réveille en sursaut avec des questions obsédantes en tête : pourquoi leur interdit-on de sortir de la cité ? Qu'est-ce qu'il y a dehors de si dangereux qu'on ne puisse l'affronter en réalité ? Pourquoi les Arcanis apportent-ils plusieurs fois par semaine des vivres aux habitants qu'ils ne peuvent pas produire eux-mêmes pour se suffire ? Pourquoi l'échange se fait-il avec la substance extraite de la machine ? Pourquoi n'a-t-on pas le droit d'approcher la Machine et de voir ce qu'elle produit ? Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Toutes ces questions, Kheira n'a pas osé les poser à son oncle qui s'occupe d'elle. Il est responsable de la prison du village et c'est lui qui enferme les contrevenants aux lois de la cité. Elle se souvient que sa grand-mère lui a raconté des histoires du temps passé. Mais tous ces souvenirs sont comme des rêves nébuleux.

Soudain, elle veut savoir ce qui se passe dehors, au-delà du mur d'enceinte très haut du village, pas seulement en fouillant dans les livres de la bibliothèque qui racontent l'histoire du village, mais en vrai. Elle veut voir elle-même ce qu'il en est. Jusqu'ici, son espoir était d'entrer dans le cercle fermé des habitants qui ont le privilège d'assurer la maintenance de la Machine. Kheira est manuelle et aime la mécanique. Elle est douée pour

démonter les objets du quotidien, elle essaie de les améliorer en les remontant, pour soulager la vie des gens qui n'ont plus les forces de la jeunesse et doivent continuer à alimenter la Machine. Ses talents sont connus et elle espère être acceptée dans le cercle d'entretien lorsqu'elle sera un peu plus adulte.

Mais ce matin, au réveil, cette perspective ne lui suffit pas. Quelque chose ne va pas. Quand elle ne comprend pas comment marche un des objets que fabriquent les artisans du village, elle peut passer des heures à les démonter et les remonter, pour comprendre leur mécanisme. Elle est même butée sur sa concentration et il ne faut pas l'interrompre, sinon elle s'énerve ou se ferme, selon le degré d'intensité de l'interruption. Jusqu'ici, elle n'avait pas approfondi certaines idées et les avait abandonnées parce qu'elle ne savait pas y répondre ou parce qu'elle avait encore beaucoup à apprendre.

Ce matin, elle veut aller plus loin. Elle vient d'avoir 18 ans, elle peut penser par elle-même, sans toujours croire ce qu'on lui dit. Après tout, d'un même outil, elle ne fait pas le même usage que ses voisins. D'ailleurs, elle commence à mettre en doute les croyances de ses voisins, qui passent leur temps à avoir peur de tout, de l'air qu'on respire, de l'eau qu'on boit, des aliments qu'on mange et des étrangers qui pourraient venir envahir leur territoire. Certains ont constitué des milices qui s'appellent les *Villageois Vigilants*, pour remplacer les forces de la cité. Elle, Kheira, la jolie jeune fille aux longs cheveux noirs bouclés, ne se sent pas trop comme ces gens peureux de tout. Elle a des yeux verts et des taches de rousseur que les autres n'ont pas. Parfois, elle se demande d'où elle est venue, finalement elle ne sait pas grand-chose sur ce qui s'est passé avant. Avant quoi ? On n'en parle pas beaucoup au village. On sait seulement qu'il ne faut pas sortir, parce que le village c'est le bien et que dehors c'est le mal.

Kheira fait trop vite le tour du village. Elle tourne en rond. Elle a besoin de bouger, de courir, sauter, mais ce n'est pas le style des habitants, occupés à besogner pour fournir des objets horlogers. Malgré son jeune âge, elle maîtrise déjà la technique. Elle voudrait savoir à quoi servent ces objets en dehors du village. Elle a posé beaucoup de questions sur la destination de la production, mais on ne lui a pas fait de réponses convaincantes.

Elle veut ce matin affronter les croyances que les gardiens de la cité, ceux qui gèrent le village avec le maire, lui ont racontées depuis leur naissance. Et elle va y mettre la même force qu'elle met à travailler sur la mécanique des

objets. La même concentration. Parce qu'elle veut comprendre.

Kheira décide de sortir du village. C'est une décision majeure. Elle enfreint là une des règles primordiales du village : aucun habitant n'a le droit d'en sortir. Seuls les Arcanis peuvent franchir les portes qui s'ouvrent ou se ferment à l'occasion des échanges plusieurs fois par semaine. Elle sait que son idée est hors-la-loi. Mais quelque chose lui semble injuste. Il lui faut savoir par elle-même, juger avec ses yeux et sa raison, elle a besoin d'expérimenter avec son corps et sa conscience.

Il va lui falloir ruser, échapper à la surveillance des *Villageois Vigilants*, trouver un prétexte pour se faufiler dans les portes au moment d'un transfert de la substance vers le dehors ou utiliser cette faille qu'elle a repérée dans la muraille.

Elle se lève, sort de la chaumière et va chercher l'eau au puits pour sa toilette et sa boisson. Elle a pu chauffer son petit-déjeuner en remontant une petite machine qu'elle a améliorée elle-même. Et puis, elle va aider les gens toute la matinée, pour bien montrer qu'elle est là avec eux. Elle se montre dans le village, pour attester de sa présence, comme chaque jour. Elle a l'énergie de la jeunesse et la met à disposition de ceux qui ne l'ont plus.

Elle attend l'heure de midi. Elle sait que les habitants, même les *Voisins Vigilants*, s'arrêtent pour déjeuner et boire et qu'après, ils font la sieste. C'est le bon moment. Personne n'est dans la rue. Les patrouilles sont arrêtées et les gardiens des portes somnolent dans leur guérite.

Elle avait déjà repéré depuis quelque temps une faille dans le mur d'enceinte. C'est peut-être cette fente qui lui a donné l'idée de sortir du village. Elle l'avait protégée par des matériaux trouvés à proximité. Elle le désobstrue et l'agrandit pour pouvoir passer. Elle est fine et agile. Elle se faufile à travers la muraille et...

... dehors, le décor est différent de celui du village.

Elle découvre un monde inconnu. À l'intérieur du village, tout est sombre, sans couleur, en gris ou noir, limité, sans espace. Elle est éblouie par la lumière. Elle court devant elle, à perte de vue elle voit des arbres, des fleurs,

des fruits sur des arbustes.

Et là, elle découvre un paysage dont elle ignorait qu'il pût être réel. On lui avait appris que dehors c'était le mal. Mais alors le mal, c'est le beau ! Parce que c'est beau autour d'elle. Elle a l'habitude des objets fabriqués par les habitants du village. Elle les aime ces objets qu'elle utilise elle-même avec plaisir. Mais ici, c'est différent. C'est varié, ça sent bon, ça bouge. On dirait que c'est vivant. Le vent agite les arbres et l'invite à poursuivre son chemin sous les frondaisons. Elle avance, émerveillée comme elle l'a senti ce matin dans son rêve entre le monde du sommeil et le monde de l'éveil. Elle a senti qu'il y avait autre chose que ce que racontent les gens en charge de l'organisation de la cité. Et ce qu'elle voit sous les yeux est magnifique. Elle se souvient soudain de ce que sa grand-mère lui racontait toute petite le soir dans des histoires qu'elle croyait légendaires.

Mais alors c'était vrai. Il peut y avoir ce qu'on appelait la Nature et dont on disait qu'elle n'existe plus, qu'il y avait eu une Grande catastrophe qui avait emporté des cités entières, supprimé des espèces animales ou végétales et qu'il fallait rester enfermé pour ne pas subir ce qu'on appelait la pollution de l'air, de l'eau, de la vie.

La vie existe ailleurs, en dehors du village. C'est une révélation absolue. Elle saute de joie. Elle court sur le chemin et arrive au bord d'une rivière. L'eau coule. Elle n'est pas seulement au fond d'un puits qu'il faut passer dans plusieurs filtres pour être sûr de pouvoir la boire ou s'en servir. L'eau coule à grands flots. Kheira pense que c'est du gâchis toute cette eau qui n'est pas captée et qui servirait tellement aux habitants de la cité triste qu'elle vient de quitter. Non, ce n'est pas le moment de faire de la mécanique, même des fluides.

C'est trop beau. Elle a envie de s'y plonger. Elle se déshabille. Elle avance un pied sur le sable qui borde l'eau courante. C'est froid, mais c'est bon. Elle avance l'autre. Ça va encore. Elle avance dans le lit de la rivière, l'eau mouille ses jambes, son ventre, c'est sensible, mais agréable, elle avance encore, l'eau monte à la taille, c'est plus froid, ses bras sont dans l'eau et en supportent bien la fraîcheur, elle a l'idée de mouiller son visage, elle regarde le soleil au-dessus d'elle et réalise qu'on ne le voit pas aussi bien au village toujours surplombé par une brume grise triste, elle passe sa main sur sa nuque et là, elle ne sent plus le froid, elle peut s'immerger totalement dans la rivière et pour la

première fois de sa vie elle sent un immense frisson parcourir son dos et elle comprend ce qu'est le bonheur !

Elle se laisse descendre dans l'eau et sent ses pieds atteindre le sable du fond. Elle tape du pied et remonte. Que c'est bon ! Elle s'allonge sur l'eau sur le dos et elle flotte ! Elle a déjà fait des expériences avec des objets dans des cuvettes ou des baquets. La surface de son corps est portée par la masse de l'eau. Elle se mettrait presque à calculer les charges, mais non, elle se laisse flotter au gré du courant, oubliant les calculs et la technique. Elle se redresse, se remet sur le ventre, essaie de bouger, sa tête pique du nez, elle crache un peu d'eau. Elle recommence. Elle respire fort.

On leur a menti ! La vie existe ailleurs que dans l'enceinte protégée du village. Elle est suffoquée par cette évidence. L'idée que le monde extérieur est mauvais et que seul le village est bon est un mensonge. Et qui a fait ce mensonge ? Les responsables de la cité, ceux qui ont été mis en place par les Arcanis, les créateurs, ceux qui viennent ponctionner leur dû en venant chercher les objets des artisans, mais surtout la matière précieuse extraite de la Machine dont s'occupent les gens importants du cercle fermé auquel elle voulait appartenir quand elle ne savait pas ! C'est un mensonge d'état. Quelques-uns ont intérêt à travestir la réalité pour que le plus grand nombre travaillent à bas prix, quelques vivres en échange de leur travail quotidien. On leur fait peur pour qu'ils ne se rebellent pas, en continuant à accepter des conditions tristes et déshumanisées.

Son idée du réveil était la bonne. Quelque chose n'allait pas et maintenant elle sait que la réalité est différente. Elle se souvient que sa grand-mère conteuse lui parlait de la nature, de la campagne où on voyait des vaches, des chevaux, des animaux domestiques, mais aussi des bêtes sauvages et des oiseaux qu'elle entend enfin chanter autour de la rivière, il y avait des jardins aussi avec des fleurs et des potagers qui permettaient de se nourrir sans aller à la ville. Il faudrait remettre tout cela en place. Parce que manifestement la nature, si elle a été dévastée par la catastrophe dont tout le monde leur a parlé depuis leur naissance, la nature elle s'est guérie toute seule. Et elle est belle.

Kheira reste longtemps dans l'eau. Elle n'a pas froid, tant la révélation la chauffe de l'intérieur. Quand elle sort, elle sait quel est son rôle dans la cité : elle va devoir rentrer pour expliquer ce qu'elle a vu, ou entrevu, car elle se demande jusqu'où va cette rivière. Elle se souvient que sa grand-mère

racontait parfois la mer immense, sur laquelle on pouvait voyager, avec des bateaux qui flottent sur l'eau comme tout à l'heure le corps de Kheira flottait sur la rivière. Peut-être que cette rivière conduit à la mer. Il faudrait aller voir.

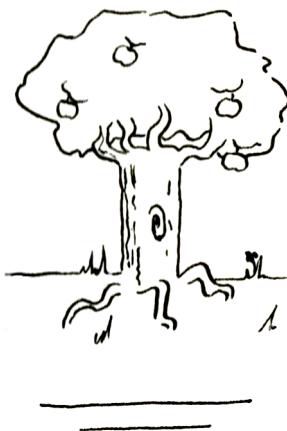
Mais en ce jour exceptionnel, il lui faut revenir à la cité triste pour raconter que la nature dehors est merveilleuse, encore plus belle que dans les contes. Elle reste allongée sur le sable au soleil en réfléchissant à tout ce qu'il va falloir affronter. Elle sait que peut-être son oncle la mettra tout de suite en prison. Il va falloir expliquer et convaincre qu'on ne peut pas continuer à vivre en cercle fermé en croyant se protéger, alors qu'on entretient ses peurs, ses maladies et... quel est le mot que sa grand-mère a utilisé autrefois ? l'esclavage, c'est ça. Les gens du village sont des esclaves au service des Arcanis. On leur fait croire que les Arcanis les protègent alors qu'ils les utilisent comme des objets.

Elle se rhabille. Elle voit un saule au bord de l'eau. Elle se regarde dans le miroir de la rivière. Elle se voit telle qu'elle est, une belle fille pleine de vie qui va se mettre au service des habitants de son village en leur apportant de nouvelles idées. La vie a changé pour Kheira. En quelques heures, sa vision du monde s'est transformée. Elle ne va plus se soumettre aux règles étatiques. Elle va être insoumise.

Et pour montrer aux gens de la cité qu'elle ne raconte pas d'histoire, elle cueille une pomme à un arbre sur le chemin pour apporter de nouvelles connaissances au peuple.

Chapitre 16 - Anxieux Marcheurs

Sytoun



Yeux rivés vers le ciel, s'en remettant à Dieu, les villageois sortent de leur terre natale. C'est pour eux la première fois. Ce n'est pas chose facile, car de ce qu'ils peuvent retrouver au dehors, que leur est-il familier ? Aucune survie ne leur est garantie. Aller à la découverte de l'inconnu est vécu comme passionnant par un aventurier, mais eux n'en sont pas, là est le problème. Au contraire, ils désobéissent. Ils vont à l'encontre des règles. Et ils ne sont pas prêts. Se soumettre à l'autorité n'est pas leur fort, mais... les Arcanis sont leurs créateurs, quand même. Serrés les uns aux autres, mais prêts à se disperser dans tous les sens face à une quelconque menace, la courageuse expédition avance.

À leur tête Tom, 21 ans. Un jeune homme au teint pâle, cheveux bruns et à l'allure élancée. Doté d'un corps de sportif svelte : 1 mètre 70 pour 70 kilos. D'une agilité étonnante, ce n'est pas pour autant qu'il se pavane à montrer ses performances à qui veut bien le regarder. Marchant pieds nus, ce n'est pas le manque de luxe qui l'empêche de dormir.

Aucun des villageois ne sait qui il est. Son passé. Son identité. C'est pour eux un mystère. Cela n'est évidemment pas pour les rassurer. Qui est ce fougueux jeune homme ? Qui est son père ? En a-t-il seulement un ? Logiquement, oui. Mais qui est-il ? Qui est sa mère ?

Au sein du groupe se répand rapidement la maladie transmise par le virus de la méfiance collective : la rumeur. « Serait-il possible que ce gosse converse avec les êtres maléfiques venus d'un autre monde ? », soulèvent certains. « Qui nous prouve qu'il n'est pas un sorcier ? », s'imaginent d'autres. « Est-il un Arcani ? Est-il un de leurs disciples ? »

La rumeur est comme les poux, une fois installée. Difficile à éliminer. Tom s'en fiche. Il sait qui il est. Il sait qu'il n'a rien à prouver. Que lui importe le jugement de ceux qui ne le connaissent pas ?

Vers lui s'avance Gilbert, le maire du village, venu en porte-parole ainsi qu'en curieux.

— Vous semblez en savoir beaucoup sur ce qui se passe en ce moment, jeune homme.

— J'en sais un peu, répond Tom. Pas beaucoup.

— Savez-vous s'il y a des survivants ?

— Ça, monsieur le maire, ça fait partie de ce que j'ignore.

— Ne croyez-vous pas qu'il serait préférable de rester au village ? Après tout, si notre terre a été épargnée, c'est peut-être qu'elle est le seul refuge possible contre notre perte.

— Ne me faites-vous pas confiance ? Ne vous ai-je pas promis de vous amener vers la liberté ?

— Si, mais... nous ne savons pas où nous allons. Et puis, les Arcanis, ils...

De plus en plus, le maire tarde le moment où il questionnera Tom sur son identité, afin de le percer à jour. De savoir s'il est fiable. Ou si de son étui, il doit retirer son épée et pour le bien de son peuple, faire rouler sa tête sur le sol. Bien que bon vivant, le maire est un homme engagé au service des autres. Brave, il n'hésitera pas à se sacrifier si des vies en dépendent.

— Que vous ont dit les Arcanis ? le coupe Tom dans ses réflexions.

— Ils nous ont interdit de quitter le village. Ils ont dit que si nous le faisions, nous courions à notre perte. C'est pour cette raison que... que je... enfin...

— Parlez, Monsieur le Maire. N'ayez pas peur des mots.

— Je ne fais que rapporter des discours qui circulent parmi mes concitoyens. Mais... il semblerait qu'on vous accuse, mon jeune ami, de nous conduire vers une destination connue de vous seul. Et conformément aux prophéties des Arcanis, nous rendre dans ces lieux nous condamnerait à une

perte certaine. Je...

— Vous entendez des « On-dit » ? Y accordez-vous du crédit ?

— Je suis le maire du village. Je me dois de préserver mes concitoyens.

— Dans ce cas, réfléchissez et n'avalez pas n'importe quelle rumeur. Vous serez ainsi plus apte à défendre les vôtres. Je vous ai donné une parole. Vous m'avez fait confiance en me laissant la tête de l'expédition. Allez-vous cesser de me suivre d'un coup, sur fondement de simples racontars ?

Troublé, le maire se tait et baisse la tête.

— J'ai à mon tour une question, poursuit Tom.

— Quelle est-elle ?

— Ces Arcanis, qui semblent vous dicter votre ligne de conduite et vos moindres faits et gestes 24 heures sur 24, 7 jours sur 7... pourquoi vous ont-ils interdit de quitter votre village ?

— Ils nous l'ont interdit au nom de notre sécurité, répond le maire. Quitter le village revient pour nous à nous exposer aux vapeurs toxiques asphyxiant et étouffant un homme dans les plus atroces souffrances. C'est d'ailleurs de notre plein gré que nous obéissons. La vie nous est précieuse.

— Que vous ont-ils interdit d'autre ?

— La Machine. Ne s'y approche qu'un ayant droit sous peine de 24 heures de prison ! Et on n'y touche pas, sous peine de prison aussi !

— C'est ce qu'ils vous ont dit ? Mais dire est une bonne chose, cependant bien inutile si preuve à l'appui ne suit pas. Par quel moyen concret et palpable vous ont-ils prouvé qu'abandonner le village vous condamnerait à mort ?

— Ils... étant donné leur position, ils... je veux dire... ils sont à l'origine de notre création, tout de même...

— Je crois avoir compris. Mais permettez-moi cette remarque : s'ils cherchaient à vous cantonner au village comme dans une prison, s'y prendraient-ils autrement ? Une prison dorée, certes, mais une prison.

— Notre village n'est pas une prison !

— Non. La porte de sortie est ouverte. Mais si une barrière mentale vous empêche de la traverser, reste-t-elle toujours si ouverte que ça ? Les Arcanis vous ont bien dit que quitter le village vous expose au danger ? Aux miasmes toxiques décrits par les ouvrages de votre bibliothèque ?

— Oui.

— Eh bien ! voici plus d'une heure que nous avons quitté le village et

marchons à travers champs sur ce chemin. Avez-vous senti une odeur toxique ? L'un des nôtres est-il mort d'asphyxie ?

Voyant l'expression troublée de son interlocuteur, Tom ne peut s'empêcher d'esquisser un léger mouvement de satisfaction. En proie à des réflexions qu'il n'imaginait pas avoir un jour, le maire est semblable à une tombe : pâle et muet.

— À méditer ! lui lance finalement Tom avant d'accélérer le pas. Et regardez autour de vous comme la nature est en liesse !

En effet, aux alentours, tout est pour le mieux. Du moins en apparence. Il fait beau. L'après-midi est chaud et agréable pour un jour d'automne. L'air est pur et agréable. Des lapins batifolent à travers champs. Des oiseaux chantent. Aucune vapeur toxique...

De plus en plus, le principal sujet de conversation des marcheurs change. C'est de moins en moins de Tom que l'on parle comme d'un éventuel être fourbe, ayant hypocritement pris le visage d'un ami. « C'est quand que ça pue ? », anticipent les plus anxieux. « Comment se fait-il que ce monde extérieur soit aussi différent que ce que les livres nous ont appris ? », s'interrogent les plus philosophes. Soudain, coupant court à ces questionnements, un violent hurlement se fait entendre, immédiatement suivi d'une flopée d'injures. C'est le maire qui, perdu dans ses réflexions, s'est cogné contre un arbre.

— Tom, demande une jeune femme. On peut faire une pause ? Ça va faire deux heures qu'on marche.

— Si vous voulez, répond Tom. On repart dans dix minutes. Que personne ne s'éloigne !

Cette précaution s'avère superflue. Personne n'a l'intention de s'éloigner. Les villageois ont conservé leur bon sens et leur amour des petits plaisirs de la vie. Les enfants s'amusent les uns à cueillir des fleurs, les autres à courir après les lapins. Les adultes observent les arbres fruitiers à perte de vue. Quelques couples discrets se cachent dans les buissons. Tom constate avec plaisir que de plus en plus, leurs appréhensions du début semblent s'envoler, comme les oiseaux dans le ciel.

Dix minutes plus tard, une fois que tout le monde est bien reposé, le groupe se remet en marche.

La marche se poursuit comme elle a commencé. Tom toujours en tête. Le maire à sa suite. Les autres villageois derrière.

Soudain, après une heure de marche, une vision frappe de stupeur l'expédition. Devant eux s'étend un autre village, en tous points semblable au leur : isolé de l'extérieur, entouré par un mur d'enceinte très haut. Depuis leur point de vue, ils parviennent à voir par-dessus. Des maisons en pierre. Toit de chaume. Une femme au puits, venue chercher de l'eau. Des habitants quittent la taverne, toujours sous l'effet du breuvage.

Au fur et à mesure qu'ils détaillent ce qu'ils voient, les marcheurs découvrent que les similitudes avec leur village d'origine sont de plus en plus nombreuses.

— Ça n'a pas l'air de les déranger beaucoup, eux, les vapeurs toxiques, laisse échapper un marcheur. Ils vivent paisiblement, comme nous.

À l'instant même où il prononce ces mots, le regard du maire croise celui malicieux de Tom.

— Alors, tout est faux ! Mais... pourquoi les Arcanis nous ont interdit de quitter le village ? Serait-il possible qu'ils nous aient menti ?

— Eh oui ! M'sieur le Maire, intervient un villageois. J'crois que vous posez la bonne question : pourquoi ?

Chapitre 17

Philippe Auffret



Tourner en rond ! Tourner en rond !

Kheira ne connaît que cet univers réduit qui s'arrête à l'enceinte du village. D'abord, petite fille, elle a entendu dire que l'univers, c'était tous ces gens qu'elle rencontrait et côtoyait chaque jour.

Lorsqu'elle a été un peu plus âgée, apte à comprendre que cette enceinte, qui entourait le village, la séparait d'un autre monde, les adultes, dont son oncle, lui ont affirmé que des monstres innommables et assoiffés de sang se repaissaient de chair fraîche humaine.

Et enfin, aujourd'hui, alors que tout le monde lui affirmait que hors du village, la nature était hostile, empoisonnée, mortelle, elle vibrait encore de sa rencontre avec l'eau vive de la rivière. On lui disait que toutes les plantes, les arbres, même les fleurs, exhalaient des poisons funestes pour les villageois, mais elle a eu le privilège de croquer dans une pomme. Alors que le maire, lui-même, certifiait la véracité de ces allégations, elle est aujourd'hui bien décidée à faire évoluer la situation.

Kheira respecte les adultes, son oncle naturellement, et aussi les autorités reconnues du village. Comment aurait-elle pu se permettre de douter de leurs paroles ?

Mais la jeune fille, presque femme, est intelligente et s'interroge beaucoup.

Elle s'intéresse à tout ce qui est mécanique, et restera des heures, s'il le faut, à comprendre les systèmes complexes d'engrenages. Elle observe également beaucoup les animaux et admire l'inventivité de la Mère Nature.

La nuit dernière — pourquoi cette nuit-là ? elle ne saurait le dire —, elle est restée longtemps éveillée, pensant aux multiples petites explorations qu'elle a l'habitude de mener, toujours à l'intérieur de l'enceinte. Elle ne comprend pas comment de simples rondins de bois plantés verticalement dans le sol peuvent stopper les effluves venant de l'extérieur.

Elle a, maintes et maintes fois, constaté, par des journées venteuses, que toutes sortes de végétaux arrivent de l'extérieur, sans aucun effet néfaste sur les habitants du village.

Quant aux animaux, oiseaux et insectes, ils ne cessent de faire le va-et-vient entre ce petit univers clos et le reste du monde.

Si, à une époque reculée, l'extérieur du village a été contaminé par un poison terrifiant, aujourd'hui, il apparaît à Kheira que ce maléfice est dépassé et n'est plus à craindre.

Certaine de la pertinence de son raisonnement, elle voudrait se rendre à la mairie pour présenter ses arguments au chef du village, mais elle hésite. Elle l'a rencontré à plusieurs reprises, mais, chaque fois qu'elle aborde ce sujet, il se montre ferme et inflexible.

Elle ressasse sa frustration toute la matinée, une fois décidée, sûre d'elle, une autre fois hésitante, pleine de doutes.

Finalement, après le repas du midi, la voilà prête à tenter sa chance ; après un bon repas, le maire sera, peut-être, de bonne humeur, disposé à l'entendre.

Celui-ci est justement en train de sortir de sa demeure pour rendre visite à Héphaestos, le forgeron, qui est l'un des membres de son cercle de décision, mais également, le frère de son épouse, Brigit.

Les deux hommes s'apprécient beaucoup et ont l'habitude de se rencontrer fréquemment.

Dès que Robert aperçoit Kheira, il lui sourit et lui lance :

— Bonjour, jeune fille ! Tu as un air bien décidé.

— Bonjour, monsieur le Maire, lui répond-elle avec déférence. Je voulais vous parler...

— Je suis toujours ravi de discuter avec toi, quand il s'agit de mécanique ou d'horlogerie. Tu peux m'accompagner, je vais voir mon beau-frère ; tu me

diras ce qui te tracasse en chemin.

Kheira aurait préféré pouvoir entretenir le maire plus tranquillement qu'en marchant, mais elle s'y résout :

— Je pensais au monde derrière l'enceinte...

— Encore ! Tu es têteue.

— Je suis certaine qu'il n'y a pas de danger à sortir. Pensez à tous les animaux qui ne peuvent être retenus ici. Quand ils reviennent, ils sont en parfaite santé.

— Qu'en sais-tu ? Ce n'est pas parce que nous les revoyons qu'ils vont bien. Tu n'as pas fait d'études de médecine.

— C'est vrai, mais j'ai un chien, et il part souvent. Depuis le temps, j'aurais bien vu s'il était malade. Il va très bien.

— Depuis quand parles-tu le langage chien ?

En disant ces mots, le maire se rend compte qu'il dit un peu n'importe quoi pour avoir raison.

— De toute façon, le danger est pour les êtres humains, pas pour les animaux.

— Personne n'est vraiment sorti depuis des années ? Vous ne trouvez pas ça étrange ?

— Personne n'est assez suicidaire pour le faire. Qui irait s'exposer à un danger, mortel, inutilement ?

— Mais...

— C'est comme ça ! Toi aussi, tu dois respecter les règles.

— Du haut de l'enceinte Sud, nous pouvons apercevoir au loin des arbres, pas très hauts, avec des fruits qui apparaissent à la fin de l'été.

— Oui, je sais, ce sont des pommiers. Les registres historiques du village racontent qu'il y en avait beaucoup avant que le désastre nous oblige à nous refermer sur nous.

— Ne souhaiteriez-vous pas pouvoir goûter une de ces pommes ?

— Malheureuse ! Tu es pourtant au courant des dangers à vouloir le faire. Beaucoup de textes, incontestables, que tu as dû apprendre à l'école, rappellent que ces pommes n'apportent que douleurs et désolations, quand ce n'est pas la mort elle-même.

Tout en parlant, ils arrivent au niveau de la forge, à la porte de laquelle Héphaestos paraît attendre impatiemment.

— Rob, tu es encore en retard ! lance celui-ci au maire.

— Je sais, mais tu connais ta sœur. J'allais partir quand elle s'est aperçue que j'avais une tâche sur ma tunique. Je ne pouvais pas sortir ainsi.

Le forgeron préfère ne rien répondre. Il fait demi-tour et pénètre dans sa forge, suivi par son beau-frère.

Kheira se retrouve seule, face à sa frustration. Elle fait plusieurs fois le tour du village étrangement désert, jouant distraitemen t avec sa pomme, pour passer le temps, réfléchir, et enfin se décider à oser.

En fin d'après-midi elle se retrouve finalement devant la mairie, où elle entre sans hésitation.

Le maire est assis derrière un bureau, avec un air dépité. Il l'aperçoit ; il les aperçoit, elle et la pomme.

— C'est donc vrai, fait-il, on m'a dit que tu étais sortie de l'enceinte... On m'a dit que tu avais rapporté une pomme... On m'a dit que tu t'exhibais avec ce fruit défendu.

— Je pense qu'on vous a également dit que j'étais toujours vivante, lance Kheira.

— Tu n'aurais pas dû...

— Mais vous voyez bien qu'il n'y a aucun danger. La pomme n'est pas un fruit défendu ! Vous pensiez seulement qu'il était empoisonné.

— L'extérieur du village est mortel...

— Ce n'est pas vrai ! Regardez, j'en suis la preuve.

— Tout est infecté autour...

— Autour du village, tout est beau et bon ! Regardez cette pomme, elle est vraiment absolument délicieuse.

— Ce n'est pas possible...

Comment le maire pourrait-il, en un seul après-midi, accepter que ce qui est dit et répété depuis des générations soit faux ?

— J'ai essayé d'administrer ce village sur la base de mensonges ! Comment pourrais-je continuer ?

— Vous n'êtes pas responsable. Nous sommes tous responsables.

— Tu es trop gentille. Que dois-je faire maintenant ?

— Il n'y a plus qu'une décision à prendre : informer tout le monde.

— Comment pourrais-je ?

— Commencez par réunir les membres de votre cercle de décision.

Ensemble, vous parviendrez bien à trouver la meilleure façon de présenter la situation, de l'expliquer.

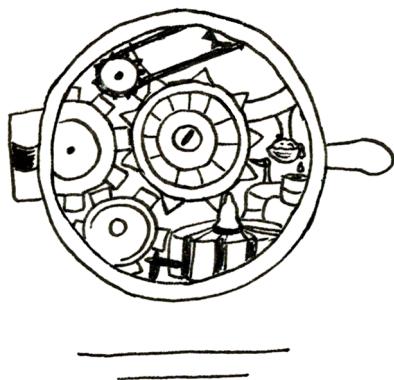
— Me croiront-ils ?

— Tenez ! lance Kheira en posant la pomme sur le bureau, avec cela, ils ne pourront plus douter. Vous le ferez ?

— Oui, je te le promets.

Chapitre 18

Mathieu Nicolas



— Carl, dépêche-toi d'amener les rouleaux !

Robert, Rob', le maire du village était en nage. Ses gestes, fébriles, trahissaient sa nervosité. L'installation de la piste de course était l'opération la plus lourde et délicate de la préparation des grands jeux d'automne, elle aurait dû être terminée depuis deux jours déjà.

Si seulement ces trois derniers jours avaient pu se dérouler autrement... Non, Rob, on ne dirige pas un village avec des « Si ». La petite Kheira avait l'air convaincue de ce qu'elle avançait ; mais quel intérêt pour les Arcanis de nous mentir à ce point ? Et les attaques nocturnes, avec cette marée de boue visqueuse, ces cadavres éparpillés, c'est bien réel pourtant. Si on pouvait sortir du village, on n'aurait pas besoin d'installer cette foutue piste. Qu'est-ce qu'il fout ?

— Carl ! éructa le maire. Grouille-toi d'amener les rouleaux, tu vois pas que je suis tout seul sur ma portion ?

— Y'a plus d'rouleaux, chef, s'exclama timidement une petite voix au loin.

— Quoi y'a plus d'rouleaux ? Brigit ! BRIGIT ! Y sont où les rouleaux ?

— T'arrêtes de gueuler comme ça Robert, répondit une Brigit écarlate. Tu vois bien que j'suis en train d'installer ta foutue piste aussi ! Comment tu veux que je sache où t'as foutu tes rouleaux ? Est-ce que j'te demande où sont mes

marmites ?

Robert renifla bruyamment pour se donner le temps de trouver une réponse acceptable.

— Ouais, bon, répondit-il, visiblement à court d'arguments.

Peut-être que la Machine a terminé son travail. Si ça se trouve, elle a fini de traiter l'extérieur. Il reste quelques créatures qui vagabondent sans but précis. Les Arcanis attendaient d'en être sûrs avant de nous l'annoncer, avant de modifier les règles. Peut-être que l'extérieur n'est plus toxique ni dangereux, mais juste un peu dangereux pour quelques semaines encore. Peut-être que nous serons bientôt libérés de ces contraintes. Oh, ce serait bien.

— Brigit, c'est quand la dernière fois que t'as mangé une pomme ? demanda-t-il à sa femme pour changer de sujet.

— Une quoi ? cria Brigit, à quelques dizaines de mètres de là.

— Une pomme !

— Oh, j'avais compris une gomme !

— Pourquoi je t'aurais demandé la dernière fois que t'as mangé une gomme ?

— Pourquoi tu me demandes la dernière fois que j'ai mangé une pomme ?

— Grmpf, conclut Robert.

C'était quand même bon, cette pomme. Si la petite l'a réellement cueillie à l'extérieur, alors on devrait pouvoir manger davantage de pommes, pensa Robert tout en regardant avec envie la grande porte de l'enceinte ceignant le village. Si seulement... Il suffirait de...

Un grincement familier coupa Robert dans le fil de ses pensées, immédiatement suivi d'exclamations de surprise.

— La porte ! La porte s'ouvre !

— Ouais, j'ai bien vu que la porte s'ouvrait, grogna Robert. *Les Arcanis ? Déjà ?*

Le maire ressentit l'effet de la montée d'adrénaline qu'il éprouvait, à son goût, un peu trop régulièrement ces derniers jours. Le cœur battant la chamade, il trottina en hâte vers la grande porte pour accueillir les seules personnes susceptibles d'entrer.

— Pietr, Gillou, venez avec moi. Allez, allez, dépêchez-vous, s'écria-t-il.

Il était de bon ton d'accueillir les Arcanis avec des Gardiens de la Machine, car ils avaient tendance à s'impatienter lorsqu'on ne leur répondait pas suffisamment rapidement à leur goût. Les seules questions qu'ils posaient concernant la machine, c'était Robert qui avait eu cette idée ingénieuse. La grande porte s'ouvrait lentement, et il arriva devant quelques secondes avant d'apercevoir les visiteurs. *Les Arcanis. Déjà.*

Il épousseta son costume, ajusta nerveusement la longueur de ses manches, et jeta un œil fébrile autour de lui. Il lança à Pietr un regard implorant. Le chef des Gardiens de la Machine lui répondit d'un haussement d'épaules désolé. La Machine n'était toujours pas fonctionnelle. Les habitants du village approchaient d'un pas hésitant. Les derniers passages des Arcanis s'étaient mal passés et ils redoutaient désormais leurs réactions. Un bruit courait depuis le début de la journée : la Machine n'avait toujours pas produit la moindre petite goutte.

Robert s'éclaircit la voix et s'efforça d'afficher un sourire chaleureux.

— Chers Arcanis, soyez les bienvenus ! Comme vous le voyez, nous sommes en train d'installer la piste de course pour nos Brumades, que nous ne désespérons pas d'organiser, même face à une situation qui...

— Une situation qui ? demanda le premier Arcani d'un ton sifflant. Continuez, Robert, je vous en prie.

Des gouttes de sueur commencèrent à perler sur le front du maire.

— Malgré, euh... une situation qui semble compliquée au vu des...

— Ah ! très bien ! le coupa l'Arcani. La situation vous *semble compliquée*. J'en déduis que vous échouez à réparer *notre* Machine.

— J'entends bien, cher monsieur, j'entends bien, bredouilla le maire du village. Mais avez-vous envisagé la possibilité de...

— Nous, c'qu'on veut vous dire m'sieurs, c'est qu'vot'machine elle marche pu et pis c'est tout, s'exclama Pietr.

Tout le village se figea. Un silence de plomb s'installa et ne fut perturbé que par le gémississement sonore du maire. Le deuxième Arcani lui lança un regard acéré, presque carnassier. C'est lui qui répondit à Pietr.

— Mon cher... Quel est votre *nom*, déjà ? demanda-t-il en haussant un sourcil d'un air dédaigneux.

— Pietr, m'sieur. C'que j'veux dire, c'est qu'on a tout essayé, et qu'on la connaît la Mémère depuis l'temps. On n'a rien trouvé qui n'marchô point...

— La... *Mémère* ? C'est ainsi que vous osez nommer cette Machine, ce cadeau inestimable que nous vous avons fait, ce cadeau grâce auquel vous, *Pietr*, êtes toujours en vie ? Vous me dégoûtez. Vous n'êtes qu'une bande de...

L'Arcani n'eut pas le temps de finir sa phrase. Son chef, le premier des quatre, venait de poser la main sur son bras, lui intimant le silence.

— Calmez-vous, cher ami, ne vous emportez pas, voyons... Ces pauvres gens n'ont pas besoin de votre colère. D'ailleurs, mon cher Robert, tout va bien ? demanda l'Arcani d'un ton mielleux en détachant chaque mot. Vous n'avez pas observé une quelconque gêne d'ordre... Respiratoire ? Cutanée ? Pas de céphalées ni de démangeaisons cutanées à signaler ? dit-il avec un sourire moqueur.

— Je... euh... je ne connais pas bien tous ces termes techniques, mais à part quelques quintes de toux je crois que nous n'avons pas de problèmes trop graves.

— Très bien. *Pour l'instant* en tous cas. D'après nos études, c'est à l'aube du cinquième jour que vous allez commencer à souffrir de la toxicité de l'...

— MENTEUR ! Vous n'êtes que des menteurs ! s'exclama une jeune femme dans l'assemblée.

— Kheira, tais-toi ! rugit son oncle. Tu vois bien que ce n'est pas le mom...

— Non, justement, c'est le moment ! répondit-elle. Vous quatre, vous n'êtes que des menteurs ! Et je vais vous le prouver ! Robert, donnez-moi la pomme !

— Ce... euh... c'est que je l'ai peut-être bien... euh... mangée, dit le maire d'une toute petite voix, avant de se reprendre. Ahem... Monsieur, ce que Kheira essaie de dire avec une certaine maladresse, c'est que nous pensions que votre noble machine pourrait peut-être avoir achevé son travail et que l'air de l'extérieur n'est peut-être désormais pas plus toxique ou dangereux que celui que nous respirons actuellement. Ceci expliquerait la raison pour laquelle elle n'extraie plus rien de l'atmosphère ?

Les quatre Arcanis, rouges de colère, dévisageaient tour à tour Kheira et Robert. C'est leur chef qui prit la parole d'une voix sourde et grondante.

— Comment OSEZ-VOUS ! Vous n'êtes qu'une petite bande de paysans incultes et nauséabonds, comment OSEZ-VOUS nous insulter de la sorte !

Nous avons fait tant de choses pour vous, pour vous assurer un apport régulier en nourriture, pour vous offrir une vie saine et éloignée de toutes les menaces qui vous guettent juste là, de l'autre côté de l'enceinte de ce village. Quelle ingratITUDE ! Pour ce manque de respect envers nous, tremblez devant notre colère !

Le chef des Arcanis, joignant le geste à la parole, s'empara d'un objet dans la doublure de son long manteau. Les habitants du village reculèrent d'un pas, terrifiés face à la colère de celui qui semble être le plus puissant de ceux qui les dominent depuis des générations. Leurs regards inquiets rivés sur la main de l'homme s'arrondirent dans une expression surprise.

— Une flûte ! s'exclama Brigit. C'est une flûte ! Vous allez nous jouer une berceuse ? railla-t-elle l'Arcani.

L'Arcani lui adressa un regard noir et porta l'instrument à ses lèvres. L'ébène était parcourue de zébrures dorées qui pulsèrent d'un halo bleu irisé lorsque les premières notes d'une musique lente et puissante se firent entendre. Le sourire de Brigit s'effaça aussitôt. Ce n'était pas une simple flûte. La mélodie se déroula avec la puissance tranquille d'un orage qui rassemble ses forces avant de faire claquer son premier éclair.

L'atmosphère devint lourde, dense, presque palpable. L'air de musique accéléra, plus rapide et puissant à chaque nouvelle note. Les habitants du village avaient un goût métallique dans la bouche et affichaient un regard terrorisé. Les trois autres Arcanis dégainèrent de leurs manteaux trois fines baguettes de bois sur lesquelles étaient gravés des motifs aux reflets argentés. Ils levèrent leurs baguettes, qui furent aussitôt entourées d'un halo bleu diffus. La musique retentissait toujours, elle semblait venir de toutes les directions, sa puissance était telle qu'elle en devenait abrutissante.

L'atmosphère était devenue irrespirable, si lourde que tout le village suffoquait. Kheira, les larmes aux yeux, avait le sentiment de vivre ses dernières minutes. Elle eut une pensée pour Tom qu'elle n'avait pas revu depuis la veille et pour tous les habitants du village qui allaient eux aussi mourir en ayant vécu toute une vie dans un mensonge terrible. Elle lança un dernier regard désespéré vers la grande porte, vers l'extérieur qui abritait toutes ces choses magnifiques qu'elle aurait tant voulu explorer davantage. Elle hoqueta sous le coup de la surprise.

— La grande porte ! Regardez, s'exclama-t-elle non sans effort.

Quelqu'un... d'autre... La grande porte !

Les Arcanis, surpris, cessèrent leur cataclysme avant de se retourner vers la grande porte. Le chef des Arcanis, Tan, fronça les sourcils.

La jeune idiote a raison, quelqu'un approche de la porte. Qui peut bien être cet idiot qui s'amuse à se balader ainsi entre les villages, à l'extérieur ? Je commence à en avoir plus qu'assez de ces idiots congénitaux ! Il plissa les yeux pour essayer de distinguer l'identité de l'inconnu. Il ne faut surtout pas qu'ils voient en lui un messager ou un quelconque sauveur...

— Syn, ferme la porte ! lança-t-il sèchement à l'un de ses acolytes.

Syn acquiesça, leva sa baguette et la grande porte commença à se refermer doucement. Kheira venait de comprendre leur petit manège. Elle n'hésita qu'une fraction de seconde avant de courir vers Syn, avant de se jeter sur lui. L'Arcani, déséquilibré, n'eut pas le temps d'achever son action. Kheira plissa les yeux pour voir le visage de celui, ou celle, qui venait de l'extérieur.

Tan écarquilla les yeux lorsqu'il reconnut l'individu qui venait de pénétrer dans l'enceinte du village.

Kheira également.

— Tom ! C'est Tom ! s'exclama-t-elle.

— Aernius ? Qu'est-ce que... s'exclama Tan !

Chapitre 19

Mathieu Nicolas



- Il n'est pas seul ! s'écria Brigit. Qu'est-ce que ça veut dire tout ça ?
- Faudra p'tet'ben qu'on m'explique c'qui s'passe, gronda Pietr, qui n'aimait pas vraiment ne pas comprendre les choses.
- Il y a des gens derrière lui, remarqua Robert en ajustant, par réflexe, la longueur de ses manches.
- Tout le village frémit face à cette vision et chacun y allait de son petit commentaire.
- Ils sont au moins quinze !
- Mais non, regardez mieux, ils sont au moins une cinquantaine !
- Ils viennent de l'extérieur ! C'est des créatures maléfiques ?
- Mais non, banane, tu vois bien que c'est des humains. Ils sont si nombreux !
- D'où est-ce qu'ils viennent ? Pourquoi ils ne sont pas empoisonnés par l'air toxique du dehors ?

L'incompréhension était générale. Une centaine de personnes, avec Tom à leur tête, étaient en train de pénétrer l'enceinte du village. Un petit chien émergea de la foule et fila droit vers Kheira, la queue fouettant l'air sous l'effet de la joie.

— Dapsy ! C'est Dapsy ! Viens ici, mon bébé... Je suis tellement heureuse !

Les Arcanis ne savaient comment réagir ni où donner de la tête. Ils s'étaient instinctivement rapprochés les uns des autres et se sentirent tout à coup en infériorité numérique. Les minorités sont facilement exploitables jusqu'à ce qu'elles se rassemblent, ils étaient bien placés pour le savoir. Ils avaient suffisamment d'expérience pour sentir que la situation risquait de basculer.

— Il va falloir la jouer fine, marmonna Tan à l'adresse de ses homologues. Je les reconnais, ils viennent du village voisin.

— Qu'est-ce qu'il fait là, le gamin ? demanda Syn d'une voix blanche.

— Aucune idée...

Tan avança d'un pas vers la délégation fraîchement arrivée.

— Aernius. Je ne te poserai la question qu'une fois : qu'est-ce que tu fais ici ? demanda-t-il, les mâchoires serrées.

Tom s'avança vers lui jusqu'à ce que quelques centimètres seulement séparent leurs visages.

— Bonjour papa, se contenta-t-il de répondre, affichant un air satisfait.

— Que signifie tout cela, petit inconscient ? tonna Tan à l'adresse de son fils.

— Que signifie tout cela ? répéta Tom d'une voix angélique. C'est à toi qu'il faut le demander, mon cher petit papou. Tu voulais que je fasse mes preuves ? Eh bien, voilà, je te montre de quoi je suis capable.

— Mais de quoi parles-tu ? Et que fais-tu au milieu de tous ces... *gens* ?

Tan réprima une expression de dégoût.

— Comme tu le vois, nous avons d'autres chats à fouetter. Je n'ai pas de temps à perdre avec toi maintenant, alors cesse de jouer à ce petit jeu. Réponds-moi, Aernius ! Que fais-tu ici ?

— Tu ne comprends donc rien ? dit Tom avant de prendre une posture grotesque en imitant la voix de son père. Aernius, non, pas maintenant ! Aernius, va dans ta chambre, je suis occupé ! Non, Aernius, tu n'entreras pas dans le Laboratoire de l'Université ! Non Aernius, tu ne manipuleras pas l'Orenda avant d'avoir fait tes preuves ! Aernius, fainéant, tu ferais mieux de lire des livres au lieu de passer tes journées dehors ! Tu travailleras dans la recherche après avoir obtenu ta licence d'Arcani Officiel de l'Université, et pour l'instant tu es loin ! Et bla, et bla, et bla...

Tan observait son fils, la bouche ouverte sous l'effet de surprise.

— Ce n'est pas possible, siffla-t-il, ne me dis pas que c'est *toi* qui es à l'origine de tout cela ?

— Oh ! tu sais, ce n'est pas si difficile... À moins que ce ne soit vous quatre qui soyez hautement incompétents ? Peut-être que vous n'êtes plus aussi performants dans l'art de terroriser les pauvres gens ?

— Petit imbécile ! Tu vas voir ce que tu v...

— ARRÊTEZ ! s'écria Kheira en s'interposant entre les deux hommes.
Arrêtez !

La jeune femme avait les larmes aux yeux. Elle commençait à comprendre le fond de l'histoire.

— Tom... Tom ? Est-ce que tout ceci est réel ? Ce... Aernius, c'est ton prénom ? Tu es un Arcani ? Tu es... *comme eux* ?

La jeune femme termina sa phrase dans un sanglot. Est-ce qu'elle pleurait de colère ? De tristesse ? De rage ? De soulagement ? Elle-même aurait été bien en peine de répondre à cette question. Le jeune homme s'approcha d'elle en affichant un sourire serein. Elle recula d'un pas.

— Ne m'approche pas. Explique-moi. Explique-toi ! Tu nous as trahis ! Je te faisais confiance.

Tom respecta cette limite. Cessant d'avancer, il leva les mains.

— Pardonne-moi, Kheira. Je sais ce que tu ressens. Mais tu peux me faire confiance, si j'ai trahi quelqu'un c'est bien *eux*, dit-il en désignant les Arcanis. Oui, je suis un Arcani, oui je fais partie de leur société. Mais ce que j'ai fait, je l'ai fait pour toi, pour vous tous, ajouta-t-il en désignant tous les habitants des deux villages réunis.

Robert s'éclaircit la voix et prit la parole.

— Ahem... Je... Tout ceci est charmant, mais nous commençons à trouver le temps long. C'est-à-dire que vos histoires de familles sont ce qu'elles sont, et je ne dis pas qu'elles ne sont pas passionnantes, mais pour quelle raison ricochent-elles sur nous autres ? Vous, Tom ou Aernius, qui que vous soyez, expliquez-vous !

— Monsieur le Maire, ou plutôt Messieurs les Maires, dit Tom d'un ton solennel. Je vous présente mes plus plates excuses pour le dérangement que j'ai pu occasionner ces derniers jours. Je... Je ne sais pas vraiment par où commencer.

— Ah ben, on va t'aider, gamin ! s'exclama Pietr de sa voix de stentor. D'jà, première question : qu'ess-t'as fait à la Mémère ? Pourquoi qu'elle marche pu ? Quat'jours qu'on n'a pu de Stynx à fourguer à ton père, quat'jours qu'on vit un cauchemar !

— Du... *Stynx* ? demanda Tan à son fils en haussant un sourcil.

— Ce que vous appelez le *Stynx* n'est rien d'autre que l'Orenda que nous, Arcanis, utilisons au quotidien comme base de notre technologie. Mon père, ou plutôt ses ancêtres, ont eu la merveilleuse idée de créer des villages comme le vôtre, réduisant leurs habitants en esclavage, dans le seul but de produire toujours plus d'Orenda. Lorsque j'ai découvert cette situation il y a trois années de cela, je me suis juré de faire cesser cette situation inhumaine.

— Ahem, techniquement, mon fils, tu t'es juré de devenir ingénieur pour travailler dans la recherche technologique. Il me semble que la nuance, peut-être subtile à tes yeux, mérite d'être soulignée. Tu as donc volontairement brisé nos machines ? Es-tu stupide au point de ne pas te rendre compte que sans Orenda tu ne pourras jamais faire évoluer la recherche ?

— Mon cher père, mon très cher père... Penses-tu vraiment que je sois *stupide* au point de faire une croix sur des stocks d'Orenda ? Je compte bien m'en servir *personnellement* pour mener mes propres recherches. Loin de toi, loin de ton Université écœurante.

Robert se surprit à lever la main.

— Vous parliez d'autres villages ? Nous... Nous ne sommes pas les rescapés d'un cataclysme qui a plongé toute la région dans des ténèbres toxiques ? demanda-t-il comme s'il récitait une leçon apprise par cœur.

Tan dissimula un rire mesquin avec une toux exagérée tout en jetant un regard amusé à Syn.

— Non, répondit Tom en lançant un regard noir à son père. Il existe une dizaine de villages comme le vôtre, tous vivent dans la même illusion. Ou plutôt devrais-je dire *vivaient*.

Il désigna les personnes avec qui il venait de franchir la grande porte.

— J'aurais dû commencer par faire les présentations. Ces personnes habitent dans un petit village en tous points similaire au vôtre, situé à moins de deux heures de marche.

La détresse se lisait sur les visages de toutes ces personnes vivant en ce moment même l'effondrement de leurs certitudes. Cette détresse extrême se

mua progressivement en une colère froide, sèche, dirigée vers les quatre Arcanis. Robert ajusta ses manches et avança d'un pas digne vers son homologue du village voisin. Il passa devant les quatre Arcanis sans leur adresser le moindre regard.

— Mon cher voisin, dit-il d'une voix ferme en tendant la main, je suis enchanté de vous rencontrer. Je pense que nous avons beaucoup de choses à nous dire...

— Gilbert, cher voisin, répondit le maire en lui serrant la main. Enchanté de vous rencontrer également. Je pense qu'avant de nous dire beaucoup de choses, nous avons quelque chose à régler, n'est-ce pas ?

— Je... oui bien sûr, c'était une façon de parler, je... hem !

Les deux maires se tournèrent vers les Arcanis d'un air mauvais.

— Messieurs, je pense que vous pouvez vous considérer comme étant entre le marteau et l'enclume. Avant de provoquer un drame, je pense que nous avons des choses à nous dire...

— Eh ! s'exclama Pietr en avançant d'un pas. Avant qu'on se dise tous plein de choses, j'aimerais quand même qu'on soit d'accord sur un point : c'est pas moi qu'a abîmé la Mémère, c'est l'gamin qui cachait le Stynx. On est tous d'accord ? Moi, j'fais bien mon travail et j'veoulais juste que ça soit clair pour tout l'monde. Vous pouvez reprendre, ajouta-t-il avant de reculer d'un pas.

Les quatre Arcanis, qui étaient jusqu'à présent demeurés silencieux, s'étaient détendus. Ils avaient visiblement accepté la situation.

— Vous avez raison, mon *cher Robert*. Vous êtes moins sot que nous ne le pensions, dit Syn avec un sourire narquois. Nous sommes effectivement dans une posture délicate. Agissons en adultes si vous le voulez bien. Que désirez-vous ?

Le maire sembla pris au dépourvu.

— Je... euh... je pense déjà qu'on peut commencer par dire que vous allez libérer tous les camarades des autres villages. Ça veut dire qu'on ne va plus travailler pour vous.

— Attendez, attendez, répondit Tan. Ce que vous faites depuis des générations, vous le faites bien. Vous êtes les seuls à savoir le faire. Nous n'allons peut-être pas mettre un terme à notre... *collaboration*, ce ne serait pas sérieux.

Robert interrogea Gilbert du regard. Ce dernier se pencha vers lui pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille.

— Alors, ouais, on va continuer à extraire le Styx, et...

— L'Orenda, le coupa Tan.

— Ouais, l'Orenda. En échange, vous allez continuer à nous donner de quoi manger, et p...

— Et boire, le coupa Gilbert.

— Ouais, manger et boire, reprit Robert. Mais vous allez nous donner toujours la même chose, et j...

— Un peu plus, ajouta Gilbert.

— Ouais, un peu plus même, parce que des fois vous nous donnez quand même pas grand-chose.

— Autre chose ? demanda Tan en soupirant.

— Euh...non, ça me semble bien comme ça, parce qu'après j...

— Vous allez faire construire des routes qui permettront de se déplacer librement entre les villages et donner à chacun les outils leur permettant de produire leur propre nourriture. C'est la moindre des choses, dit Tom d'une voix dure en plongeant le regard dans celui de son père.

Tan demeura silencieux quelques secondes.

— C'est d'accord, marmonna-t-il.

— Et vous allez aussi nous offrir des ch'vaux, pour qu'on puisse aller voir les copains ! ajouta Pietr. Une ch'val par personne !

— Oh ! doucement, répondit Tan en haussant le ton.

— Oui bon d'accord, répondit Pietr. Deux ch'vaux par village, c'mieux ?

— Accordé, répondit Tan en souriant. En avons-nous terminé ? Nous avons terminé. Très bien. Si personne n'y voit d'inconvénient, nous allons transmettre les consignes au Grand Conseil des Arcanis. *Et essayer de faire passer la pilule auprès de mon supérieur, ajouta-t-il pour lui-même.* Bonne fin de journée à tous.

Les quatre Arcanis tournèrent les talons et quittèrent le village d'Arhane, désormais libre, en essayant de conserver leur dignité. Sy chuchota à son supérieur :

— Tan, tu es sûr que...

— Shhht. Tais-toi, idiot. Tais-toi et avance. On ne peut pas gagner à tous les

coups. Ces idiots sont libres, mais on va frapper un dernier coup. Tu préviendras tes *amis* en arrivant à la Cité : ce soir, on active les alarmes de tous les villages.

Quand l'alarme sonne...

Quatre Arcanis. Quatre Nuits.

Avertissement

scènes violentes

Avertissement : les quatre chapitres à venir ont pour objectif de détailler l'imposture des Arcanis vis à vis des habitants des villages. Ils ont été écrits sur base des consignes ci-après, et certains contiennent des scènes violentes pouvant heurter la sensibilité du lecteur.

Situation en début de chapitre

Dans le village, l'alarme retentit et tout le monde se hâte de rentrer chez soi afin de s'y barricader.

Quatre individus observent la scène de loin, près de la grande porte.

Situation en fin de chapitre

Les individus ont passé trois heures à saccager le village, à renverser des litres d'une boue visqueuse écoeurante, à jeter partout des restes d'ossements et des peaux de bêtes.

Ils ont fait ça avec plaisir, en se vantant de la terreur provoquée chez les habitants du village, qu'ils qualifient de crédules et d'arriérés.

Ils disent qu'ils ont hâte de voir leur tête le lendemain.

Nuit

David Ruiz Martin



Le jour était clair, le vent tiède et l'ambiance festive. La plupart des villageois, tout juste sortis de leur collation de la mi-journée, repartirent chacun à leurs occupations. March, le ferronnier, consacré depuis des semaines à la production d'ornements consistants à décorer l'église, modeste bâtie fraîchement achevée, ainsi que d'autres instruments prévus pour la librairie du village, prit paisiblement le chemin de sa forge. Sa rencontre fortuite avec Mylenia, la jeune et pétillante boulangère du quartier, mit son corps, sa tête et ses idées en émois. Jamais encore il n'avait osé aborder pareille beauté, il n'avait pour ainsi dire aucune notion dans les relations naturelles entre un homme et une femme, et tous ces rapports étranges ainsi que ces parades amoureuses lui semblaient aussi floues et périlleuses qu'une nuit plongée dans les abysses d'une grotte.

Tout ce qu'il avait lu dans les livres, ici, se résumait à la catastrophe survenue dans la région, il y a bien des années de cela, à la contamination des sols qui s'en était suivie, à l'hécatombe de la faune environnante et à la sécheresse de la flore, conséquence d'un air devenu néfaste pour l'écosystème tout entier, ainsi qu'à *La Machine*, cette construction obscure, faite d'une multitude d'engrenages incompréhensibles et d'enchantements anciens consistants, d'après leurs ancêtres, à les protéger de cette tragédie. Depuis sa

construction, *La Machine* faisait office de rempart magique contre les miasmes toxiques, à l'image de ces murs d'enceinte, érigés très haut par les générations antérieures, servant à les protéger contre toute attaque extérieure. En bon garçon crédule, March n'avait jamais approfondi cette idée de protection occulte, il n'avait même jamais cherché à comprendre sa véritable histoire, son rôle exact, la tension que sa présence ici provoquait dans toute la région, pourquoi tant de gens évitaient scrupuleusement de passer autour du bâtiment abritant *La Machine*, les obligeant alors à réaliser un large détour afin de regagner la ruelle principale, et pourquoi, le soir venu, au fond de ces bars sordides où March s'aventurait parfois, les langues se déliaient enfin, poussées par des bribes de courage alcoolisées. Parler de *La Machine* devant une assemblée de curieux symbolisait une preuve de courage, et le simple fait de prononcer ce mot était perçu chez certains comme de la provocation. March ne saisissait pas bien tout cela, mais son intérêt pour les mystères et autres légendes s'arrêtait là, aux portes de ses maigres indices.

Il n'était pas encore né lorsque le drame s'était produit, et aucun des ouvrages existants ne parvenait à expliquer clairement la raison de cette tragédie. De plus, il ne chercha jamais à débusquer assez de courage afin de se hasarder dehors, au-delà des murailles de pierres, afin de vérifier si les anciens écrits disaient vrai. Depuis sa naissance, son temps n'avait été consacré qu'à l'apprentissage de la langue, de la lecture, de l'enseignement des lois et des coutumes du village, du dressage des rares bêtes ayant réchappé à cette nuée毒ique et, bien évidemment, à l'art de la ferronnerie.

Drôle de vie pour ce jeune homme robuste d'à peine vingt ans, qui n'avait jamais mis un pied au-delà de ces murailles protectrices, comme la plupart des villageois, d'ailleurs.

Perdu dans ses pensées, dans ces histoires de châtiment suprême, comme une punition lancée par des dieux indignés de leur besoin de développement, March ne distingua pas les ombres, par-delà les montagnes, plus loin encore que les plaines verdoyantes qu'il distinguait parfois, lorsqu'il se risquait à tromper la vigilance des gardes nocturnes postés sur les murailles, afin d'observer la vue vertigineuse de là-haut.

Au loin, ces ombres étranges semblaient observer ce petit monde, ce quotidien paisible, vaquant à ses occupations et loin d'imaginer ce qui était sur le point d'arriver.

March songeait uniquement avec quelle adroite manière il allait à nouveau aborder la belle Mylenia, comment il s'en sortirait, une fois son attention conquise, et où l'emmènerait-il si, par le plus grandiose des hasards, elle lui faisait la joie d'accepter un premier rendez-vous avant la veillée du soir.

Pour March, Mylenia était incernable, mais ensorcelante. Dès leur premier regard, elle semblait lui avoir comme jeté un sort, un merveilleux sort amoureux, mais c'était il y a bien des années, lorsqu'il n'était encore qu'un gosse timide et idiot, et où il ne trouvait la force que de lui lancer quelques fugaces coups d'œil gênés.

Son joli minois et ses doigts de fée trituraient encore ses plus folles pensées lorsque, du côté de la grande porte, loin à l'est, sur le plus haut pic encore visible par l'œil humain, March distingua quatre silhouettes montées sur d'énormes chevaux tout en armure, et cette vision horrifique lui fit lâcher le morceau de pain qu'il grignotait encore paresseusement, glaça son sang et accéléra son pouls de manière folle. Sans attendre, il dévala la petite pente jusqu'à rejoindre Kort, son ami de toujours, garde en charge de faire sonner l'alarme.

Car March savait. Il connaissait ces silhouettes odieuses et savait de quoi elles étaient capables.

Alors la sirène retentit. Et les quatre ombres fondirent en leur direction.

Ce fut rapidement la panique. Les villageois courraient en tous sens. Des affaires furent abandonnées durant leur fuite, certains chutèrent dans leur folle course et quelques enfants ne surent même plus où courir se cacher. March, en pleine agitation, attrapa le petit Fouliot, le seul garçon capable de le suivre jusqu'en haut des murailles et avec qui il riait souvent, et le ramena prestement à sa mère. La femme, en larmes sur le pas de sa porte, le remercia avant de la claquer au nez de March et de verrouiller derrière. Tous firent de même, c'étaient les ordres donnés depuis des décennies : au moindre signal d'alarme, se barricader chez soi et attendre que l'orage passe.

Mais March sentait qu'en cette fin d'après-midi, l'orage prévu par certains et tant redouté par d'autres prendrait les airs d'un déluge atroce comme jamais il n'en aurait vécu.

Le jeune homme se pressa de gravir la pente afin de regagner ses quartiers, le cœur cognant dans sa poitrine comme s'il allait éclater, et vit avec horreur Mylenia, à l'autre bout de la place, sa corbeille transportant les pitances de

l'aubergiste renversée, et elle gisant au sol, le visage marqué par l'angoisse et se maintenant douloureusement une cheville. March changea de direction pour lui porter secours, tandis qu'au même moment, les quatre cavaliers traversaient déjà l'imposante porte au galop, sous les percussions répétées des sabots de leurs chevaux survoltés, suivi d'un nuage de poussière aveuglante. L'un des cavaliers contempla la course du jeune homme, cette scène absurde, tentative risible de sauvetage semblant plus se rapprocher du comique, puis décida qu'il était temps de porter le premier assaut.

Avant que March n'atteigne Mylenia, une muraille de flammes jaillit du sol, droit devant lui, et manqua de l'embraser vivant. Le malheureux évita de justesse cette incantation maléfique et se roula par terre pour étouffer un début de flamme qui s'accrochait à ses vêtements et, avant même qu'il n'ait le temps de reprendre son souffle, fut tiré en arrière par une force invisible qui le traîna à plus de trente mètres de sa bien-aimée. À demi assommé, le visage et les genoux éraflés par la terre et le gravier qui couvraient la grande place, les doigts écorchés, la peur ne l'étreignit pas tant que ses yeux demeurèrent clos. L'angoisse fut à son paroxysme lorsqu'il les rouvrit et discerna, dans la poussière volante, deux cavaliers le dépassant et fondant tout droit sur la fille. Le troisième, pris de cris hilares comparables à ceux de bêtes sauvages, se posta au-dessus du jeune homme, tandis que la monture lui plaqua un sabot sur le dos, le maintint au sol et le rendit totalement impuissant. March aurait voulu crier à l'aide, mais la pression que la bête exerçait sur son dos lui ôtait tout l'air qu'il peinait à reprendre. De sa position, il parvint à sentir les effluves du cheval, cet étalon à l'allure démoniaque qui exhalait un parfum nauséieux, semblable à ceux des morts, ceux-là mêmes qui hantaient ses cauchemars. Sous ses yeux effarés, il distingua Mylenia qui s'était relevée pour tenter de fuir ses assaillants, mais il ne fallut pas long avant que la jeune femme soit ratrappée par l'un d'eux. Dans un rire sordide, le cavalier plongea une main ténébreuse dans un sac de toile et jeta des ossements de bête au visage de la fille, avant de galoper entre les maisons venteuses et ses habitants effrayés, pour en déverser les restes, toute sa rancœur ainsi que le message sordide que ces ossements d'animaux sacrifiés apportaient.

March ne savait que trop bien ce qu'ils symbolisaient et, dans un hurlement de désespoir, attira à lui le regard de l'un d'eux, certainement le chef de cette meute assoiffée de folie meurtrière. C'était ce qu'il cherchait, en

un sens, attirer le mal sur lui, plutôt que de le voir s'abattre sur l'innocente Mylenia. Le quatrième cavalier ordonna à celui maintenant son cheval au-dessus de March de s'en aller, libérant le jeune homme de cette étreinte suffocante, mais il ignorait alors que ce qu'il était sur le point de vivre dépasserait l'entendement.

« *Petit homme... »*

C'était une voix grave. Une voix d'outre-tombe, comme échappée des temps anciens, une voix capable, à sa simple sonorité, d'annihiler les sons et les pensées les plus doux, de pousser le jour hors de la nuit, et de provoquer l'effroi chez les plus grands guerriers. La voix n'avait pourtant pas claqué dans l'air, mais s'était glissée, plutôt, dans la tête de March. Comme une vibration intérieure, un écho funeste que seul le jeune homme pouvait ressentir. Comme une mélodie de mort insinuée sous l'épiderme du ferronnier et capable de lui retourner l'esprit. Son corps fut pris de convulsion, sa tête se mit à chauffer démesurément, au point de croire à la possibilité qu'elle s'embrase, comme ça, sans aucun contact extérieur. March se plaqua les mains au crâne et hurla de douleur, tandis que le cavalier s'approchait de sa victime et que, irrémédiablement, sa souffrance augmentait. Au point culminant, March n'eut bientôt plus conscience de son corps. Il sembla comme flotter dans cet air vicié par les flammes, les cris de détresse de villageois restés dehors, et l'orage qui pointait. Le ciel devint tout à coup gris, d'énormes nuages noirs, semblables à des plaques de plomb interminables, roulèrent dans le ciel jusqu'à les recouvrir entièrement, plongeant le village dans une obscurité presque totale, une nuit dantesque tombée précipitamment et dont l'explication tenait sur deux mots, aussi simples que terrifiants : magie noire.

« *Vous avez toujours été si... crédules sur notre monde... et sur ce qui vous entoure... derrière vos piétres murailles de pierres... »*

Affligé de tourments, March ne discernait plus rien d'autre que cette voix dans sa tête. Le cavalier s'adressait à lui comme au village tout entier, comme s'il représentait à lui seul tous les habitants, toutes les croyances et toutes les angoisses.

« *Montre-leur... », lui ordonna le cavalier, cet homme surpuissant devenu un spectre de malheur à ses yeux. « Montre-leur de quoi nous sommes capables... »*

Une force terrible imposa à March de se lever et, sans même qu'il n'en ait l'envie ni la force, se mit à marcher. Marcher d'un pas rapide, déterminé, alors

que son corps lui hurlait de se stopper, de bloquer ses membres, ses articulations, pour qu'il chute et demeure inerte, à terre, aussi misérable et inoffensif qu'un asticot, car il savait, il savait au fond de lui qu'il ne maîtrisait plus rien.

« ... que nous sommes tout... »

L'ombre cavalière imposa au corps de March de le rejoindre, et cette escorte funeste retrouva bientôt Mylenia, en arrière des flammes qui ne cessaient pas, la peur au ventre et les yeux noyés dans un flot de larmes.

« ... et que vous n'êtes rien... »

Le corps de March ne lui obéissant plus, le jeune homme saisit le tonneau que lui brandit le spectre, s'approcha de la jeune fille et, les yeux plantés dans ceux de sa belle, déversa tout le contenu sur la jeune fille sans une once d'hésitation. Un liquide sombre, comme de la boue visqueuse, coula sur le corps blessé de Mylenia et, sans même réagir à ses cris de dégoût et ses nausées soudaines, lui cracha au visage avec une violence qu'il ne se connaissait pas, puis lui tourna le dos et grimpa sur le cheval, à l'arrière du cavalier diverti par la scène dégradante qu'il venait de provoquer.

Le ciel commença de lâcher ses premières gouttes, ses premières larmes, comme s'il incarnait l'unique témoin du désarroi où se trouvait March, bien conscient de ses actes, mais totalement démunie face à eux, et ce fut bientôt dans un épouvantable déluge, un torrent d'eau, d'éclair et de tempête, que le cortège se poursuivit. Le jeune homme, qui n'était plus maître de rien, simple pantin aux cordes articulées par cette ombre brumeuse installée devant lui, détourna, avec la honte gravée dans son corps, le regard de celui de Mylenia, disparue sous cette épaisse couche noirâtre et pestilentielle.

Le cortège poursuivit son avancée dans la nuit orageuse, autour des maisons où les intrépides osaient à peine glisser un œil dehors, et le cavalier souilla tout sur son passage, les arbres, les charrettes, les rues, les maisons et leurs toits de chaume, vidant le reste de liquide fumant et grouillant dans le seul puits du village, noyant dans une mare noire l'unique ressource vitale de ses habitants, et maculant le tout d'une odeur infecte capable de retourner l'estomac des plus braves. Les trois autres imitèrent leur chef, comme envieux de lui donner la réplique, et l'un d'eux entreprit de jeter à tout va les restes d'ossements de bêtes, des côtes, des crânes, des fémurs, tandis qu'un second abandonnait nombre de peaux de bêtes aux quatre coins du village, concluant

leur funeste cavalcade sur la grande place, où un tas immonde d'ossements fut abandonné là comme un drapeau victorieux planté au sommet d'une colline.

Les trois cavaliers ainsi que leur démoniaque maître se rassemblèrent au centre de la place, parurent satisfaits du résultat, se vantèrent, dans un langage énigmatique, de cette terreur provoquée et semblèrent déjà se réjouir du lendemain, lorsque les moins vaillants daigneraient enfin s'aventurer dehors. March, le malheureux détenu au cerveau brouillé, vit dans ces images qui défilaient sous ses yeux une irréalité ignoble dont jamais il ne se remettrait.

Le chef de la meute sauvage observa un instant le jeune ferronnier et conclut qu'il était temps de se défaire de son jouet humain. L'esprit en surchauffe, March fut bientôt libéré de sa prison mentale et jeté comme un chat mort le long du chemin. Les cavaliers, tout en éclats de voix victorieux, se retirèrent du désastre qu'ils venaient de provoquer en moins de trois heures, tels des fantômes de brume.

Au fil de leur escapade, où des nuées de boue se soulevaient, et de ces silhouettes vicieuses qui se rétrécissaient sur la ligne d'horizon, dans la clameur du crépuscule tombant sur le hameau en émoi, là où certains villageois se décidaient enfin à déverrouiller leurs portes et filer dehors afin de constater l'ampleur des dégâts, le ciel dispersait les nuages et écartait de ses bras venteux les masses noires gorgées d'eau qui glissèrent plus loin à l'ouest.

Comme si les ombres au-dessus de leur tête s'en allaient au même rythme que les cavaliers funestes, le bleu du ciel reprenait lentement ses teintes apaisantes, après une nuit d'horreur.

Le calme réapparut dans les ruelles, suivi d'un silence insoutenable. On aurait dit que la mort elle-même était passée par là, qu'elle n'avait fait qu'effleurer les murs des maisons, mais qu'elle y avait accroché des mots, des menaces ignobles, annonçant son retour prochain. Les habitants sortirent peu à peu, se retrouvèrent, s'agrippèrent tout en émotion, sanglotèrent d'une peine commune, mais l'effroi prédomina ces retrouvailles. Sous le bouleversement du village, ce fut bien seul que March se releva avec peine et boitilla, méprisable, jusqu'à l'endroit où ces forces obscures l'avaient poussé à humilier Mylenia, où plus rien d'autre ne l'attendait qu'un tas immonde et visqueux séchant déjà sous le soleil naissant. Sa belle s'était certainement

réfugiée chez son frère, emportant avec elle cette étincelle d'espoir amoureux qui avait, durant un temps trop court, égayé la vie du jeune homme.

Dans son cœur, les griffes du malheur avaient creusé un sillon, et elles y semaient déjà leur poison.

Les cavaliers de brume étaient apparus sans autre but que celui de terroriser, tourmenter, humilier et, pour une raison que March ignorait, il avait été leur principale cible, en plus de souiller les rues d'immondices gorgées de sortilèges les plus noirs.

Esquinté de toute part, blessé dans son corps et dans son âme, le jeune ferronnier solitaire s'enferma, dépité, chez lui pour ne plus en sortir jusqu'au surlendemain, où une barbe naissante et des cernes creusés à la pioche accusèrent son désarroi.

Durant cette soirée d'horreur, March n'avait été capable de rien, mis à part de dilapider ses espoirs avec Mylenia, et il en était conscient.

Tout jeune déjà, le ferronnier rêvait d'héroïsme, de sauvetages inespérés, comme dans ses livres d'enfant, où les bons gagnaient toujours, où le courage, dans les instants critiques, se dévoilait aux plus forts, et où les mauvais étaient sans cesse punis, rabaisés, expulsés. Mais la réalité était différente, parfois inattendue, souvent cruelle, elle se jouait des espoirs puérils de certains, tandis que d'autres demeuraient irrémédiablement prisonniers de leur couardise, ne trouvant pas les clefs pour se surpasser.

Et depuis ce jour, croiser le regard de Mylenia devint une souffrance que March ne put jamais outrepasser.

Nuit

Lou Pavilla



L'aîné, Tan, se balance sur sa chaise, ses pieds bottés nonchalamment posés sur une table. La boue qu'il a ramassée en dehors des hautes murailles, si liquide qu'elle coule sur le cuir, dégouline de ses semelles pour s'écraser sur la table, dans un bruit de succion humide répugnant. Il se permet cette impolitesse, un sourire cruel lui ourlant les lèvres, alors qu'il contemple ces stupides rebuts d'humanité, ces hommes et femmes qui courent en tous sens, leurs yeux craintivement tournés vers la cloche et la Machine, avec une flamme de superstition au fond du regard. Cette bande d'arriérés mérite ce qui va lui arriver.

Ils se sont glissés dans la ville à l'aube, en se disant que ce devait être ce que ressentaient les loups quand ils entraient dans l'enclos des brebis. La muraille épaisse, trop haute pour être escaladée, enserre le village et protège ses habitants, pareils aux bras aimants d'une mère encadrant son nourrisson. Mais maintenant que les quatre frères sont entrés, le rempart s'est changé en serpent qui interdit à ses prisonniers de s'échapper, et qui pourrait même étouffer ceux qui cherchaient à se montrer téméraires.

Le soleil s'est levé, à l'instar de tous les autres jours, mais comme s'il répugne à souiller ses rayons au contact des intrus, il se dissimule derrière les nuages, bas malgré l'avancée de l'après-midi, qui renforcent cette sensation

d'oppression. Même le vent ne souffle pas, trop timide, et l'air immobile, froid, donne l'impression d'être dans un caveau. Mais Tan ne le remarque pas, pas plus que ses deux cadets. Il ne flaire que l'odeur du sang et de chair pourrissante, les effluves d'un carnage qui va servir à en perpétrer un autre.

L'un des pieds de sa chaise grince, alors il cesse de la faire osciller. Les deux autres doivent prendre cela pour une invitation à la discussion, parce qu'Am recommence à geindre.

— Peut-on commencer ? gémit l'une des silhouettes massives qui lui tiennent compagnie sur l'espèce de terrasse en prolongement de l'auberge.

— Patience, lui ordonne l'autre en se redressant.

— Mais ils m'agacent...

Sa voix suinte d'une excitation perverse, remplie de frustration. Am ressemble à un enfant privé de son jouet préféré. Ce n'est pas si loin de la vérité, mais Tan ne veut pas encore lui rendre son assortiment de couteaux. Sur ces entrefaites, il se mettrait à courir en tous sens et gâcherait le plan élaboré par Sy.

C'est normal, pense Tan. Am est le plus jeune d'entre nous, il ne sait pas encore comment se maîtriser. Et puis c'est si drôle... on ne peut pas lui en vouloir.

Ils sont trois, trois formes aussi obscures que les desseins qu'elles nourrissent. Quatre frères dont les noms assemblés forment, dans l'ancienne langue, « le Désastre ». *Tansyhelam*.

C'est d'ailleurs ce qu'ils ont emporté dans leurs sacs et leurs outres, mais ils attendent que Sy leur donne le signal de départ. Ils rongent leur frein, tels des fauves affamés de chaos, forcés de se tenir tranquilles.

— Va-t-il se décider ? Chouine encore Am.

— Veux-tu bien cesser, le tance Hel ?

Tan lèverait presque les yeux au ciel. Hel est le plus susceptible d'entre eux tous, et le laisser avec Am qui — malgré son âge — tient toujours du même chouinard, c'est à peu de choses près, aller au-devant d'une crise monstrueuse qui se finira en bagarre. Hel gagnera, comme à chaque fois. Ils se ressemblent tous, de corps et d'esprit, mais Hel et Am ont hérité du tempérament impatient de leur père, quand Tan et Sy ont plus pris du côté de leur mère sournoise et calculatrice. C'est d'elle qu'ils ont ce goût de la dévastation. Mais c'est Sy la tête pensante. Même si Tan adorerait être l'intelligent du lot, c'est Sy qui, derrière sa bouche close et ses yeux plissés, invente les meilleurs

stratagèmes. Il y a des fois où ça l'agace, mais il ne dit rien.

— Du calme, marmonne Tan. Retournons chercher nos affaires près des portes, Sy ne devrait plus tarder.

Am bondit aussitôt, semblable à un chien de chasse dont on viendrait de lâcher la laisse et passe par-dessus la rambarde au lieu de prendre les escaliers. Il atterrit au milieu d'un groupe d'enfants qui pousse de hauts cris effrayés. Certains se contentent de le dévisager, d'autres reculent de quelques pas ou se dispersent comme une volée de moineaux effarouchés.

— Am..., soupire Tan sur un ton de fausse réprimande.

Son plus jeune frère lui lance un regard entendu, tandis que ses grosses bottes de marche écrasent les rouages délicats des petites machines avec lesquels la marmaille s'amusait. Tan regrette de ne pas être à sa place pour pouvoir lui aussi piétiner les jouets ineptes, mais il a un rang à tenir. Les petits engrenages, qui craquent comme de petits os, résonnent à ses oreilles telle la plus douce des musiques, et à voir la mine de Hel, il n'est pas le seul à sentir la faim gonfler dans son estomac.

Il perçoit quasiment la peur qui émane des gosses aux yeux écarquillés et il passe une langue gourmande sur ses lèvres gonflées, comme pour se délecter de sa saveur. Leur mère leur a appris à répandre la terreur afin de s'en repaître ensuite. Mais ce n'était pas juste une simple frayeur, c'était une peur hideuse, cruelle, mille fois plus divertissante qu'une simple angoisse. Et ils ont fini par lui apprendre l'épouvante, *à elle aussi*. Tan entend presque encore ses hurlements de supplications. Mais après tout, on ne peut pas éduquer un chien à chasser et lui reprocher de traquer ce qui passe sous son nez.

Il enfonce ses mains dans les poches de son long manteau de pluie et descend les escaliers avec une lenteur effrayante. On dirait un homme, mais sa démarche souple et déliée, le fait plus ressembler à une sorte de prédateur abominable. C'en est trop pour les enfants qui prennent leurs jambes à leurs coups avec un air semblable à celui qu'ils auraient eu s'ils s'étaient retrouvés nez à nez avec des démons.

Hel sur ses talons, Tan fait signe à Am de les suivre.

Tandis qu'ils se dirigent vers la porte, marchant tous trois de front dans les ruelles de pierres inégales, c'est à peine s'ils s'inquiètent les regards qu'on leur lance. Am sautille, émoustillé par l'odeur de sang qu'il imagine, par les os qu'il se voit briser, et Tan a beau essayer de le reprendre, il devine bien que le

dernier-né de la fratrie a déjà glissé dans des flots sombres où il ne peut plus l'atteindre. Il subodore aussi que sa maîtrise de lui-même vaciller, surtout quand les villageois dardent sur eux des œillades anxieuses avant de s'écartier de leur chemin. Il sent la bête à l'intérieur de lui s'éveiller, ressuscitée par des effluves amers de peur et à toutes les peines du monde à la faire patienter. Il brûle de la libérer pourtant, émoustillé comme un puceau lors de sa première visite dans une maison close, et ne peut que serrer et ouvrir les poings dans ses poches. Les grandes mains nerveuses de Hel s'agitent aussi, et pendant un moment, lorsque Tan observe leur danse hypnotique, tels des pendules hystériques attachés aux épaules de son frère, il a l'impression qu'elles étranglent quelqu'un.

Le soleil s'est définitivement enfoui dans des nappes brumeuses si noires que l'on croirait presque qu'il fait nuit et l'air refroidit davantage. Juste comme ils atteignent les doubles portes, la cloche se met à carillonner selon un ordre précis. Un coup, un silence, trois coups rapprochés, un autre silence. La volée sonore fait le même effet aux trois frères que des coups de fouet. Sy a enfin convaincu le maire qu'une horde de créatures monstrueuses s'apprêtait à ravager leur pitoyable petit village.

— Mais quelle bande de demeurés ! jappe Hel, qui commence d'ailleurs à haletter, ses iris si dilatés qu'ils en ont presque noyé l'habituelle couleur grisâtre de ses yeux.

— Peut-on s'y mettre, maintenant ? réclame le plus jeune en entreprenant de farfouiller dans leurs bagages.

Tan hausse les épaules et sourit. Plus besoin de museler la bête, à présent.

— Oui, Am, répond un nouveau venu.

C'est à peine si Tan, Hel et Am remarquent Sy, tandis qu'ils se précipitent tous les quatre vers leurs paquetages. Se bousculent tels des loups à la curée, ils se battent pour avoir les meilleurs sacs. Les « N'y touche pas », les « Laisse-moi ça » et les « C'est à moi » se mélangent, se muent en grognements rauques et bestiaux pendant que les quatre frères s'acharnent les uns sur les autres dans un fouillis de bras et de jambes. Quand enfin ils se séparent en roulant à l'écart chacun dans son coin, tous ont des puits d'ombres en lieu et place des yeux, et lorsqu'ils sourient, leurs dents paraissent un peu trop pointues pour de simples canines humaines.

— Je peux faire les maisons ? Dites ? Dites ? Je peux ? implore Am dont

les mains étreignent les sacs sales et puants avec fièvre.

Tan et Sy échangent un regard entendu. L'excitation et l'adrénaline qui coule dans leurs veines les font trembler, leurs mâchoires claquent voracement et leurs doigts tâtent la toile, désirant plus que tout en dénouer les cordelettes pour enfin se plonger dans leur contenu visqueux.

— Qu'est ce qu'on avait dit ? parvient à articuler Hel.

— Que si j'étais sage, je pouvais choisir ! Allez, allez, je peux ? insiste le plus jeune avec cette mine de chiot puni qu'il fait chaque fois qu'il désire obtenir quelque chose.

Tan n'a pas le cœur de le lui refuser. C'est l'une des rares fois où il y a suffisamment de travail pour qu'Am puisse y prendre part sans devoir partager avec Sy ou lui.

— Va pour les maisons, accorde-t-il avec un sourire indulgent. Qui pour le puits ?

— Moi, moi, aboie Hel en tirant la langue.

L'aîné se tourne alors vers Sy. Il sait parfaitement bien qu'il ne doit pas tarder, sous peine de voir leurs deux petits frères détaler avant eux.

— La place ou les rues ?

— Les rues.

Ces deux mots scellent le destin du minuscule village.

Comme un seul homme, les quatre frères se lèvent, serrant leurs précieux bagages contre eux et se précipitent vers les portes que deux préposés se hâtent de fermer. Ils percutent les battants qui explosent en dizaines de milliers d'échardes sous la force de leur charge et, lorsque les deux gardes pris par surprise font mine de riposter, Am leur fonce dessus, la main dans une petite bourse et leur projette en pleine figure des asticots. C'est à peine si la meute lancée entend leurs braillements d'effroi.

Am, toujours prêt à faire pousser l'amusement encore plus loin, hurle à la mort, les yeux révulsés et se met à chanter. Ce qui est normalement une comptine enfantine se transforme en récit de barbarie par ses lèvres.

— Je te saignerai, beugle Tan en chœur tandis qu'il galope vers la place principale, son manteau ouvert claquant derrière lui et lui dessinant des ailes diaboliques. Je t'écorcherai et je te briserai les os. N'est-ce pas drôle ? N'est-ce pas drôle ?

Hel atteint la place avant lui et se hisse sur le parapet du large puits.

Méticuleusement, avec un sourire empli d'un sadisme incroyable, il sort de l'un de ses sacs un assortiment de viscères violacés qu'il enroule tout autour. Tan, qui déverse tout autour un mélange d'huile de lampe et de sang à demi coagulé, l'observe en riant follement. C'est vrai, après tout. C'est tellement drôle.

La centaine de cornichons, à présent terrés dans leurs foyers, qui voulait se protéger des dangers sournois de la région, en ne sortant jamais de leur sacro-sainteenceinte, cette assemblée de pleutres craignant jusqu'à la pluie, les voilà envahis de toutes sortes d'immondices. C'est à en hurler de rire.

Hel dispose avec soin des têtes coupées sur les pierres, y essuyant ses mains et laissant des gifles écarlates un peu partout, pataugeant avec son aîné dans le limon qui pour tout autre aurait été d'une pestilence insupportable. Ils dansent et chantent, vident les sacs dans des coins, pour ensuite traîner les carcasses dévorées par la nécrose, traçant des chemins horrifiants, de bouts d'intestins, de peaux arrachées et de sang quasiment noir.

Des cris s'élèvent un peu partout, le nombre de maisons est assez réduit, mais Tan verrait presque Am occupé à badigeonner les murs du même mélange que celui qu'il a déversé sur la place du village. Il l'imagine sourire aux visages apeurés ou furieux derrière le carreau, tandis que les humeurs carmines dégoulinent des murs dans un doux chuintement. Am se pencherait, langue pendante, les traits illuminés d'une jouissance infinie et écartèleraient sous leurs yeux de petits animaux déjà envahis par les vers, pour en laisser les reliquats sur le rebord de cette fenêtre. Il pendrait peut-être même des têtes juste au-dessus de la porte, envahi de plaisir à l'idée de la terreur qu'éprouveront les habitants en les voyant quand ils voudront sortir.

Sy apparaît au coin d'une ruelle et rejoint Tan, le visage souillé, mais rayonnant.

— Les entends-tu ? ricane-t-il. Les entends-tu ?

Tan ricane à son tour, et, par jeu, étale un peu d'huile sombre sur le visage de son petit frère. S'ensuit une joyeuse bagarre durant laquelle tous deux glissent et roulent dans la fange en se salissant l'un l'autre. Hel leur envoie un cerveau de mouton, qui se morcelle en dizaines de lambeaux jaune pâle sur leurs vêtements et ses deux aînés, en hurlant tels des possédés, se ruent sur lui et le plaquent à terre. Se vautrant dans l'huile et le sang comme des cochons dans leurs soues, ils grognent et griffent, pareils à des fauves psychédéliques.

— Vous vous amusez sans moi ? s'étonne Am, qui les a rejoints, attiré par leurs cris.

— Mais non...

Hel le saisit alors par une cheville et le tire à eux. Am chute à son tour et ne tarde pas à être recouvert des mêmes ordures que ses aînés. Ils chahutent encore un moment, laissant libre cours à leur liesse, enivrés par l'odeur du sang, par les petits cadavres qu'ils écrasent en se rouant les uns sur les autres et par les prières des habitants qui ne comprennent plus rien.

Finalement, Tan rampe un peu à l'écart, s'ébrouant à la manière d'un chien pour se débarrasser des morceaux froids et spongieux, débris de cadavres si torturés qu'ils ne permettent aucune identification, il reprend son souffle. Il s'amuse bien, mais il leur reste un peu de travail. Il se lèche les doigts pensivement, contemplant ses trois cadets encore occupés à se frotter les uns contre les autres dans la boue visqueuse. Le goût du sang, de la chair pourrie, plus entêtant que le fumet des cadavres qu'il leur reste à disposer, s'attarde sur sa langue.

Il se relève et remarque un homme, derrière un carreau poussiéreux et ensanglanté, qui les observe sans comprendre. Il est bien trop stupide pour ça, de toute façon. Laissant libre cours à son humeur perverse, Tan donne un dernier coup de langue sur ses doigts et ramasse un rat mort, qu'il arrache à la boue soupirant après le corps brisé qui lui est arraché dans un vague bruit de ventouse. Son geste attire l'attention de ses trois cadets qui s'immobilisent, les yeux grands ouverts pour saisir le moindre détail de son geste. Des vagues de rire silencieux les agitent, tout particulièrement Hel qui découvre ses dents à l'image même d'un chien enragé.

Tan incline la tête de côté, les lèvres étirées dans un si grand sourire que l'on croirait que sa peau s'apprête à se déchirer sous la tension, et, presque sans bouger le bras, lance avec force le cadavre sur la vitre. Le verre explose en crissant, mais le cadre de bois résiste, brisant encore un peu plus le corps inerte dans un bruit mou. Le sang caillé éclabousse le reste de la fenêtre déjà rougie par le passage d'Am, mais le bruit de giclure gargouillant est couvert par les ricanements des quatre frères qui sortent de la gadoue, les cheveux raides, la peau crasseuse, les vêtements imbibés d'humeur vermeille et de jus de cadavre.

Tels des monstres aux visages d'hommes, les quatre fauteurs de troubles se

tiennent épaule contre épaule, parmi les vers et les macchabées, ravis de leur forfait. Leurs quatre silhouettes, sur le ciel crépusculaire, se fondent en une seule créature sombre, dont les huit yeux gris étincellent de perversité. Il n'y a plus personne pour les voir, les volets ont été rabattus peu après que les scélérats ont institué leur déchaînement, alors « le Désastre » se calme peu à peu, comme rassasiés de leur repas gargantuesque, se contentant de profiter des restes avec gourmandise.

— Bien, commente seulement Tan en se pourléchant de nouveau les mains, sa langue épaisse ramassant des petits bouts de cervelle écrasée et des fragments de boyaux avec avidité.

— Il va bientôt faire nuit, constate Sy, occupé à retirer des éclats d'os de sa chevelure noire de sang et d'huile. Il va nous falloir partir.

Am fait la moue.

— Ces gens sont si bêtes, se plaint-il. Ne peut-on pas rester jusqu'à demain ? Je meurs d'envie de voir leur tête.

— Ne commence pas, grogne Hel en lui assénant un coup de coude.

Cette fois, c'est Sy qui intervient, en les séparant fermement, agrippant les manteaux qui dégorgent leurs humeurs sombres pour les éloigner l'un de l'autre.

— Allons, il n'a pas tort. Contemplez, mes frères, ces rats tapis dans l'obscurité, ce ramassis d'êtres crédules qui se sont enfermés à l'annonce d'un hypothétique danger, ricasse Tan. Imaginez leur effroi, leur désarroi quand demain ils verront l'eau corrompue de leur ville et tous ses merveilleux cadeaux dont nous leur avons fait don.

Hel et Am gloussent, cependant que Sy se contente de sourire.

— Nous avons encore du travail, rappelle-t-il, avec un signe de connivence.

Dans un éclat de rire commun, qui s'apparente plus au croassement d'un corbeau, les quatre frères trottinent jusqu'à leurs sacs respectifs et vérifient qu'ils sont tous vides. Tan, tandis qu'il farfouille dans le sien, sent sous la pulpe de ses doigts quelque chose qui n'a ni la douceur ni la mollesse de la chair putréfiée, ni la dureté froide d'un os. Curieux, il sort l'élément déconcertant de son sac et découvre que ce n'est en fait qu'une main amputée, aux ongles longs et crasseux.

— Non, se dit-il avec douceur. Ce n'est pas pour eux.

Il sent, dans son ventre, que la bête s'est apaisée. Il s'en faut de peu pour qu'elle n'ait plus faim, mais il sait que ça ne durera pas longtemps. Une fois qu'il est certain de n'avoir plus rien à disposer, il va aider Sy qui arrange des peaux écorchées devant une porte, arrachant les poils râches par jeu qu'il parsème ensuite un peu partout. L'air immobile empeste la mort, le ciel vire presque au noir sans que les étoiles brillent pour autant. Elles non plus ne veulent pas voir ça.

En voilà un comportement niais, songe l'aîné. Aussi sot que ces gens.

— C'était une bonne soirée.

— Excellente, convient Tan. J'ai hâte d'être à la prochaine.

Nuit

Marie Léa



Le bruit de l'alarme du village se fit entendre, indiquant aux habitants qu'ils peuvent se hâter de rentrer chez eux afin de s'y barricader. Comme chaque jour sans exception depuis environ cent ans. Synchronisé selon le développement de leurs technologies. Les villageois ont appris à vivre au rythme de l'extraction de la substance toxique de l'air. Nul n'a le droit de déroger des règles strictes du village installé par les Arcanis. Chaque jour, les villageois voient cette affiche « Déroge aux règles et tu perds 24 heures de ta vie ».

Aéros se tapit nerveusement dans un coin près de la grande porte avec ses trois amis, quelques peaux de bêtes sur son épaule. Il avait minutieusement expliqué comment gravir les murs de l'enceinte quelques jours avant l'heure prévue pour entrer dans le village. Il doit faire ce soir ce qu'il attend depuis quelques semaines, pour être partie intégrante du gang des « Désinvoltes ». Après cette soirée, il aura enfin les quelques plumes qui manquent à son tatouage. Chaque membre du gang le porte à son épaule gauche, comme une armure qui les tient droit et debout que rien ne peut flétrir. Une roulette dentelée ressemblant à une horloge, les chiffres ayant été remplacés par des plumes, douze au total. À chaque plume correspond une étape pour faire partie intégrante du groupe et ainsi défendre une grande cause, « La liberté ».

Les Désinvoltes sont les seuls à avoir voulu de lui lors de sa sortie en douce du village. Cela lui rappelle la troisième plume. « Intégrer de plein gré les Désinvoltes ». Bien qu'il n'ait que 16 ans, Chronos lui avait dit au réveil :

— Ce soir, je te fais confiance ! Ne te laisse pas distraire par les gens du village que tu connais, si tu veux réussir. Méfie-toi des sentiments que tu as eus par le passé envers eux.

— Oui, j'ai compris. Pas de pitié ! C'est la huitième plume, lui répondit Aéros. Comment avoir de la pitié pour des gens qui ne m'ont jamais compris ? Ils m'ont rejeté depuis mon plus jeune âge, seule ma mère a été là pour moi. Levant les yeux au ciel pour trouver une étoile, il dit tout bas. « Maman, ce soir tu es mon étoile ! Les Désinvoltes sont la seule famille qu'il me reste. Exauce mon souhait que tout se passe comme prévu. Je t'en prie maman, tu sais que je t'aime et de ton étoile je sais que tu me regardes. Tu vois cette sixième plume, elle t'appartient, grâce à toi j'ai décidé de développer et mettre mon don en œuvre. Tu es et resteras toujours dans mon cœur, maman. »

Au même moment dans la foule qui déambule devant lui, Aéros, de son nouveau nom attribué à la neuvième plume, voit celui qu'il avait jadis comme père, marchant d'un pas léger et rapide comme les chats pour ne pas salir le sol du village. Son frère, plus loin, le pas plus rapide et nerveux pour rattraper le retard qui le sépare de son père. Le ramène d'un seul coup à cette colère qu'il l'avait envahi le soir de son départ. Son père avait pris le ton autoritaire et taciturne habituel, peu de mots sortaient de la bouche de l'homme qui lui avait fait voir le jour. Il se rappelle chaque mimique du visage qui se tourna vers lui ce jour-là et lui dit :

— Combien de fois je dois te répéter de ne pas converser avec le vent ?

Aéros avait explosé comme une bombe à retardement, il avait crié sans s'arrêter, du plus profond de son âme...

— Depuis la mort de maman, tu n'as jamais cessé de vouloir que je quitte la maison. Mes richesses intérieures, tu ne les as jamais vuse. Seule la méthode du village compte pour toi. Se lever, aller travailler à fabriquer des machines, revenir à la maison, manger, faire la lecture des livres de cette bibliothèque où l'on apprend que la misère de ce village et bonne nuit !

— Benjamin, les règles des ARCANIS sont là pour nous protéger de nous-mêmes, et des invasions toxiques. Ensemble quand nous respectons ses règles, nous pouvons dormir en paix. C'est une vie de paix que nous avons choisi.

— Ah oui ! Par la manipulation de qui nous sommes vraiment ! Jamais, j'arrêterai de parler au vent et d'avoir des conversations avec lui.

— Je t'interdis de parler comme ça tant que tu es sous mon toit.

C'était dans une nuit amère et le cœur gros qu'Aéros avait quitté son village. C'est en racontant son histoire à ses amis qu'il avait pu obtenir la plume portant le numéro un et deux qui dit : « Avoir été rejeté ou avoir fui son village » et « Avoir un don particulier » .

Observer son père lui rappelle des souvenirs douloureux... Et son ancien nom lui donne le sentiment qu'il ne sera plus jamais comme avant. Un recoin de lui-même en veut à son père et un autre recoin résiste à dire qu'il ne le mérite pas. Il n'a d'autre choix que d'appliquer ce qui est inscrit à la huitième plume, « Sans pitié ». Depuis tout jeune, il écoute le vent, l'entend et lui parle. La seule chose qu'il sait faire, qui lui donne un sentiment de liberté sans fin. Qui à part lui dans son village pouvait parler au vent ? Sa mère était bien la seule à avoir compris, qui il est réellement. Depuis sa mort six ans auparavant, personne n'a discuté avec lui de cette bénédiction de la vie. Pour les gens du village, il désignait la peur, la discordance de leurs fonctionnements structurels et organisationnels du monde dans lequel ils étaient piégés par les Arcanis.

— Psstt ! lui fait, d'un son sourd, Chronos.

Aéros sortit subitement de ses souvenirs. Chronos lui fit un signe pour lui demander combien de temps il reste au retour à la maison. Aéros le regarde imiter les villageois qu'il traite de crédules et d'arriérés et lui montre cinq doigts de sa main pour lui désigner le nombre de minutes. À côté de Chronos, se trouve la seule fille du groupe, Akoua, grassouillette, début de la vingtaine, son corps rempli de l'énergie de l'eau reflète son étrange pouvoir de cette matière liquide. Un peu plus loin se trouve Géos, au corps fort et sculpté comme le roc, mais rempli de cicatrice. Il a quitté son village peu de temps avant Aéros, a subi d'énormes blessures tout au long de sa vie avec le lancement des pierres des gens de son village chaque jour. Il a le don de déplacer les tas de pierres, les sculpter, désagréger et les reconstruire. Tel est son passe-temps favori. Son langage est celui des pierres. Géos commence à s'impatienter avec ses deux sacs remplis d'ossements prêts à les déposer dans le village.

Aéros donne enfin le coup d'envoi pour signaler le retour au berçail des

habitants. Chacun sait ce qu'ils ont à faire. C'est comme ça que j'ai obtenu ma quatrième plume, se mit-il à penser. « Respecter les dons de chacun », tel est le mot d'ordre. Lors de la réunion, il a fait un plan détaillé pour chacune des tâches à accomplir, c'est la septième plume. Chronos et Aéros s'élançent à grandes enjambées, éparpillent les peaux de bêtes suspendues à leurs épaules dans au pied de la machine à air du village. Lors de la récupération des peaux, Aéros s'était fait tatouer la cinquième plume : « Avoir été assistant du chef dans une mission ».

Akoua qui a vu le signal de la main d'Aéros, couru vers le puits en attendant le prochain signal qui serait donné par Chronos. Géos de son côté courut déposer les restes d'ossements ramassés sur la route depuis quelques jours. Il les dispose en grand cercle autour de l'horloge du village ainsi que du puits, avec en son centre l'ossement d'une tête d'animal comme totem.

Aéros, Géos et Akoua regardent en direction de Chronos qui se mit à disparaître doucement pour arrêter le temps.

— Nul villageois ne doit entendre les bruits rugissants du village pendant le saccage, dit Chronos.

— Chronos n'arrive pas à régulariser le temps du village, se mit à crier Géos. On perd du temps et les villageois vont bientôt nous repérer.

Aéros réagit aussi vite et se servit de son don de l'air pour aspirer le vent et laisser le champ libre à l'arrêt du temps de Chronos.

— Le temps s'arrête ! crie Akoua.

— Le corps de Chronos disparaît, lance à son tour Géos.

— Faites vite, murmura de sa voix lointaine Chronos. Arrêter le temps cinq minutes équivaut à une heure en temps réel. Vous avez quinze minutes pour faire le saccage que je remets le temps en route.

Après avoir vu le corps de Chronos disparaître, Akoua prit une grande inspiration pour récupérer l'eau du puits et la rendre épaisse et visqueuse. Géos qui regarde Aéros, stupéfait, lui dit :

— Elle se charge de l'énergie de l'eau du puits.

— Ah !... C'est impressionnant de voir son corps gonfler comme une montgolfière. Plus elle gonfle, plus elle monte haut dans le ciel.

Au même moment, Géos récupère les pierres des maisons, il se met à fabriquer des tas de sable prêts à l'emploi. Les montagnes de sable commencent à se former en nombre suffisant.

Aéros se mit à communiquer avec le vent. « À toi, grande puissance du fond des terres, aide-moi à élever chaque grain de sable pour le transporter partout dans les moindres recoins de ce village. » Les grains se mirent à voler dans l'espace et se déposer partout sur le village. Les toits de chaume ne sont plus que des branches défraîchies. Les moindres recoins du village ont reçu leurs doses de sable. Ce qui donnait au village un air grisâtre rempli de poussière dans l'air. Le vent commence à s'atténuer.

Akoua qui voit la scène de sa hauteur regarde le tableau misérable comme après une tempête de désert. Elle prit la force énergique de l'eau et se mit à cracher de tous ses poumons l'eau boueuse et visqueuse sur l'ensemble du puits et inonder une partie du sol du village. L'horloge et la machine à air avaient reçu leurs parts de dégâts.

Aéros regarde avec stupéfaction la scène d'horreur qu'Akoua est en train de matérialiser sous ses yeux, le village qu'il avait connu propre et bien rangé commençait à ressembler à un tableau après une tempête de sable imprégné des traces d'un cyclone.

Tout doucement, on commence à voir Chronos réapparaître. D'un grand cri, il s'exclame :

— On est dans les temps. Allez, Aéros, on s'en va, allons faire le tatou de ta dixième plume pour avoir fait avec brio le chef ce soir.

— Ta onzième aussi, s'écria Géos, parce que personne n'a été capturé !

— Et demain, tu recevras ainsi ta douzième plume parce que c'est la fin de ton initiation et... on fera la fête, s'écria Akoua.

— Ainsi, j'aurai un tatou complet ! Et eux, des têtes d'enterrement ! en désignant les maisons du village.

Tous les quatre partirent d'un pas vagabond sur des éclats de rire en imaginant la tête des habitants à leur réveil.

Nuit

Séléna Anguss



Si la journée s'était déroulée comme à l'accoutumée dans le village, les habitants furent surpris dans leurs tâches quotidiennes quand le cor s'était fait entendre alors que la nuit tombait. L'émulation habituelle s'était éteinte, chacun se tournait vers les portes du village. Anxieux, les habitants comptent les rugissements de l'alarme. Après trois coups, le message est clair : la nuit amène avec elle la menace de vagabonds mal intentionnés.

Les villageois se hâtent de rentrer chez eux, laissant pour certains leur œuvre telle qu'elle se trouve. Les portes se ferment, se claquent et se barricadent. Pas un mot n'est échangé, chacun sait où se trouve sa place. Mieux vaut se trouver en sécurité. Très vite, les derniers habitants qui se trouvent à l'extérieur des barricades rentrent à leur tour. Parmi ceux-ci, quelques enfants, en temps de classe, se rassemblent près des portes. Le retour vers le foyer se fait de manière organisée malgré la hâte, mené par quelques adultes. Les chemins sont vidés, le silence s'installe alors qu'au loin, la menace avance, rieuse.

L'ordre de l'urgence n'est dérangé que par un homme, portant à son bras une petite fille effrayée. Il court aussi vite qu'il le peut pour traverser le village et arriver à temps chez lui. Une fois qu'il fait face aux barricades, il prend un instant, terrorisé et haletant, pour pivoter. Par une curiosité qu'il ne peut pas

contenir, il a besoin de savoir à quoi ils feront face. Il aperçoit un peu plus loin, immobiles sur une colline surplombant le village, quatre figures se dessinent dans le crépuscule. Soudain, elles se mettent en mouvement. L'homme reprend sa course, serrant son enfant contre lui. Il peut entendre la gigantesque porte de bois se refermer dans un souffle rauque. Il frappe à la première habitation qu'il atteint.

— Laissez-nous entrer, ils arrivent !

Ses prières augmentent en violence quand on lui refuse l'entrée. Il ne préfère pas prendre le risque de ne pas atteindre sa chaumière à temps. Il passe d'une porte à l'autre en espérant qu'on lui offre le gîte, au moins le temps de l'attaque. Pendant ce temps, dans ses bras, la petite fille se blottit contre lui, ses pleurs étouffés par les vêtements ainsi que son angoisse qui, par chance, la rend aussi muette qu'aveugle : elle se refuse à faire face à la menace. Il frappe à une dernière porte, mais c'est trop tard : il peut entendre les grincements de la porte suivis par les rires des vagabonds. Il ne faisait à présent pas de doute sur la nature de ces inconnus : un homme capable de bouger à lui seul la haute porte de bois massif ne peut pas être humain.

Il prend refuge entre deux tonneaux, près d'une bâisse. Il essaye de se faire réconfortant : il ne doit pas ajouter à la panique de sa fille. La petite tremble, terrorisée. Il la sert encore contre lui, se forçant à garder les yeux ouverts pour être alerte. Il ne bouge plus, sert le petit corps de l'enfant contre lui. Ils ne peuvent plus se permettre un mouvement ou un bruit.

Les quatre hommes avaient surveillé le village avec la volonté d'attaquer une fois la nuit tombée. C'était toujours un spectacle distrayant de voir ces villageois sans défense se hâter une fois que l'alarme avait retenti. Ils s'amusaient à les regarder se précipiter dans leurs chaumières et appréciaient cet affolement que leur simple présence provoquait. Il était temps pour eux d'entrer en scène.

Ils sentent la grandeur de la barricade les écraser. Un obstacle qui n'entame pas leur gaieté apparente. L'homme à la tête du groupe laisse tomber au sol le bagage qu'il porte sur le dos, laissant rouler au sol quelques viscères de bêtes chassées plus tôt. Il pose deux mains contre le bois humide des portes et tous ses muscles se contractent. Dans un râle, il pousse les portes jusqu'à faire

bouger la barricade. Les trois autres hommes, bien que coutumiers de la force surnaturelle de leur chef, ne se lassent pas d'en être les témoins privilégiés. Les rires reprennent de plus belle alors que le grincement de la porte inonde le village de son retentissement funeste.

— Thelchilde, Gausle, prenez les tonneaux et videz-les partout dans le village. Rixende, tu viens avec moi. On va s'occuper de décorer un peu les environs.

Les deux premiers s'exécutent sans broncher. Ils se saisissent des tonneaux qui les accompagnent, ne possédant visiblement pas la même force que leur meneur. L'un d'eux se positionne derrière les tonneaux, les lardant à coup de couteau pour laisser une mélasse brune et dense se répandre au sol. Les deux hommes attachent les tonneaux à des cordes qu'ils traînent derrière eux, laissant la boue odorante se déverser librement sur leur chemin. Très vite, les odeurs se répandent dans le village.

L'odeur fétide vient sortir le villageois dissimulé de sa torpeur : l'éccureurement le prend aux tripes. Il chiffonne quelques-unes de ses fripes pour fabriquer un masque de fortune. Il appose le tissu plié sur le village de la petite fille qu'il tient toujours dans ses bras et dont il essaye de calmer les hoquets de peur. Il enroule également autour de son nez un linge pour lui permettre de reprendre son souffle. Il entend non loin le bruit des tonneaux de bois qui frottent contre la terre, suivi de l'écoulement épais de la boue gluante. Il ne peut plus se fier à ses yeux : il se cache à la vue des vagabonds. Mais son esprit lui joue des tours : que font-ils ? D'où viennent ces bruits ? Qu'est-ce qui les provoque ? D'où provient cette odeur ? Autant de questions dont il espère ne pas avoir les réponses.

Les bruits se rapprochent, il se fait plus petit encore, recroqueillé sur lui-même, tenant fermement l'enfant contre sa poitrine, la privant du moindre mouvement. Il entend les pas, les rires et quelques gémissements. Ses doigts se crispent alors qu'il prie silencieusement. Son étreinte est plus forte encore, comme s'il se croyait capable de faire disparaître l'enfant et la mettre à l'abri par la seule force de ses bras. Elle ne bouge pas, tétanisée par la terreur palpable de son père. Il voudrait faire taire son cœur qui bat à tout rompre dans sa poitrine : il est assiégé par le bruit assourdissant de sa peur. Les pas

approchent, puissants sous l'effort. L'homme ne distingue pas les conversations échangées entre les deux vagabonds, elles ne sont qu'un bourdonnement de plus dans le concert créé par les sons venus déranger le silence total duquel il essaye de s'entourer.

Les pas se rapprochent. Le frottement des tonneaux tirés au sol. Des griffes funestes qui s'engorgent un peu plus dans l'esprit du villageois. Soudain, un pied se pose devant sa cachette. Puis un deuxième. Chacun s'embourbe dans la terre alors que les hommes tirent quelque chose de lourd derrière eux. Le villageois se fige. Il fixe d'un air ébahi la scène devant lui : les deux vagabonds qui ne doivent surtout pas le voir. La nuit est tombée ; c'est une chance pour lui. Ses lèvres entrouvertes par la stupeur tremblent, c'est là le seul mouvement de son corps. C'est comme si tout son être s'était éteint brusquement, alors que les bandits s'étaient découverts à lui. Il ne pouvait pas fuir, il ne pouvait que rester là et espérer. Prier.

Les silhouettes évoluent face à lui, tirant sur des cordes attachées à quelque chose. Les deux hommes ont passé la corde sur leur épaule et s'efforcent de garder un rythme soutenu. La tâche s'avère de plus en plus facile alors que la boue se déverse. Les effluves se rapprochent également, coupant le souffle du villageois déjà constraint par sa position. Après un instant qui sembla une éternité, la figure sombre des deux hommes s'évapora pour laisser place aux tonneaux de bois et leur bourbe abjecte. Celle-ci, à mesure que les barils progressaient, se déversait au plus près du villageois jusqu'à engloutir ses pieds. La présence humide et visqueuse finit d'écœurer l'homme qui renforça son entreprise sur le linge qui lui servait de masque, fermant les yeux et tournant le regard par réflexe. Ne sachant pas si cette boue était tout à fait normale, il préféra également se protéger de ses potentiels effets néfastes. Préoccupé par la boue, il ne faisait plus attention aux bruits qui l'entouraient. Ou leur absence. Les tonneaux n'avançaient plus, leur bois ne grattait plus le sol, les hommes ne riaient plus, ne grommelaient plus sous l'effort. Il ne reprit ses esprits que lorsqu'il entendit le claquement de pas rapides qui venaient dans sa direction. Il n'eut que le temps de tourner le visage vers le chemin dégagé que ses yeux s'écarquillèrent à la vue du visage déformé par l'excitation du vagabond qui avait trouvé sa cachette et qui bondit sur son corps tassé contre le mur.

Un cri d'effroi perça la nuit, attirant l'attention de Rixende et celle de son chef, Balde, tous deux occupés à jeter ça et là des ossements et des carcasses d'animaux. Les mains rougies par son labeur, Rixende essuya les gouttes de sueur qui perlait sur son front d'un geste du poignet, peignant son visage de sang, alors que son regard se dirigeait vers la provenance du cri :

— Vous voulez que j'aille voir ?

— Non, répondit le chef d'une voix agacée et sans détourner le regard de son sac à ossements, ça ne venait ni de Thelchilde ni de Gausle. J'avais pourtant bien dit qu'on ne s'en prenait à personne ce soir.

Ces derniers mots, il les avait maugréés pour lui-même. Tenir ses hommes n'était pas la tâche la plus simple. Heureusement, il savait que la simple existence de sa force surhumaine lui valait, si non le respect, la peur de ses comparses. Il saurait en faire bon usage pour faire respecter ses ordres à l'avenir.

— Continue jusqu'à ce que tout soit répandu au sol. Je vais m'occuper des points d'eau.

Sur ces mots, il se saisit d'une sacoche en toile presque aussi haute que lui, remplie à l'excès, qu'il passe sur son épaule comme si elle était vide. Un peu d'une bouillie sanglante qui tachait la toile brune dégoulinait sur l'épaule de Balde sans qu'il en ait cure. L'odeur putride ne le dérangeait plus depuis longtemps. À vrai dire, il ne la sentait plus.

Rixende vit son meneur s'éloigner vers le puits de la ville, alors que lui-même peinait à déplacer le sac de carcasses qu'il avait à sa charge. De celui-ci, il sort chaque fois des formes plus terribles les unes que les autres. Des restes de leurs chasses. Il attrape le morceau du crâne moite et brun d'un cerf malheureux. Un rictus sur les lèvres, il s'approche d'une habitation sur laquelle il projette les débris, la marquant, comme bien d'autres avant elles, de bouts d'os qui s'insèrent dans le bois et des restes de chairs accrochés. Il n'hésite pas à frapper lui-même sur les portes et il rit quand le silence lui répond. Trop terrifiés, trop lâches, aucun des villageois n'osera lui faire face.

De son côté, Balde arrive au puits qui se trouve au centre de la place du village. Thelchilde et Gausle sont déjà passés par là, comme le témoigne la présence de la boue sombre et gluante qui jonche le sol. On se laisserait volontiers à croire qu'ici, plus rien ne poussera. Évitant de s'embourber, le

chef de la meute se retrouve vite au niveau du puits. Il déposa la sacoche sur le rebord et la fit basculer, tout en la tenant à son extrémité. Le contenu glissa lentement en dehors du sac. Des restes de cadavres dont l'odeur rivalisait avec celle de la boue. Les immondices dégueulées rampèrent, accrochées aux parois du puits pour finir leur course gluante dans l'eau. Balde souriait à mesure qu'il voyait, éclairé par sa torche, le point d'eau principal du village être souillé alors que le mélange abject s'entremêlait à l'eau claire.

Balde fut interrompu par le bruit sourd des barils vides qui rebondissaient sur le sol, tiré nonchalamment par ses deux hommes.

— On a fini, chef. On a vidé tous les tonneaux et on a fait le tour de la ville.

— Et vous ne vous en êtes pris à personne ? questionna Balde.

— Non.

— Et ce cri tout à l'heure ? C'était vous ?

— Un imbécile qui n'avait pas trouvé refuge. Il a suffi de le secouer un peu pour qu'il tourne de l'œil. Il est en train de pourrir dans la boue. Il avait une gamine, on l'a laissé fuir. Vous aviez dit qu'on devait juste leur faire peur.

Balde lâcha finalement la sacoche vide dans le puits avec le reste des déchets et rejoignit ses hommes. Il frappa Gausle, celui qui avait pris la parole, dans le dos, amicalement. Une frappe amicale qui, avec sa force, coupait le souffle de n'importe qui.

— C'est bien ce que j'ai dit.

Rixende rejoint à son tour ses compagnons, attiré par le bruit de la conversation, une poignée d'os dans chaque main. Balde l'interpella, l'enjoignant à partager ses sacs d'ossements avec ses camarades. Il supervisa l'ordre alors que les trois hommes attrapaient des carcasses qu'ils prirent plaisir à jeter contre les habitations. Les rires sadiques fusaiient. L'un d'eux alluma un feu à partir de l'un des sacs qui venaient d'être vidé à l'aide de sa torche. Il laissa la toile brûler dans la boue pour que celui-ci ne se répande pas et jeta des os et des fourrures dans les flammes. Pour le villageois assez courageux et souvent imprudent qui laissait sa curiosité l'emporter et essayait d'apercevoir ce qui se passait dans les rues par une ouverture quelconque, c'était un rituel morbide. Les hommes dansaient frénétiquement comme s'ils se nourrissaient de la peur qui régnait sur le village. Leurs actes témoignaient

d'une perfidie qui les rendait imprévisibles : pourquoi étaient-ils là ? Que faisaient-ils ? Que voulaient-ils ? Leur rite malveillant avait pris ce village pour cible et qu'est-ce que cela signifiait pour le bien-être de ses habitants ?

Leur jeu malsain avait pris des heures, mais les vagabonds étaient finalement à court d'ossements et d'insultes à hurler à la lune. Il était temps de rentrer.

— Mettez le feu aux sacs qui restent. Attention que les flammes soient contrôlées. On ne voudrait pas que ce si joli village finisse en cendres.

Le rictus mauvais des hommes accompagna l'exécution de l'ordre. Très vite, la boue embrassa les brasiers éphémères pour les éteindre. On ne pouvait distinguer dans la nuit plus que les quatre torches qui éclairaient leurs fielleux porteurs. Les vagabonds marchèrent d'un pas lent vers les portes du village, restées ouvertes.

— J'aimerais rester, histoire de voir la tête que feront ces abrutis demain matin.

— Ces faibles d'esprit penseront certainement que nous sommes des envoyés du Malin !

Ils riaient de plus belle, trop conscients de l'emprise des superstitions sur les villageois. Une crédulité qui les plaçait au rang de proie et eux de prédateurs.

En passant au milieu du village, leurs torches éclairèrent une ruelle boueuse, muette. Dans celle-ci, le temps d'un instant, brillèrent deux yeux embrumés par les pleurs. L'enfant, abaissée sur le corps encore inerte de son père se blottit à nouveau, cherchant un réconfort pour traverser cette nuit d'horreur.

Bonus

Cinq productions basées sur les mêmes consignes.

David Ruiz Martin, Philippe Auffret, Michèle A., Gaelle Kermen, Lou Pavilla

Consignes fournies

Chapitre d'entraînement

Début du chapitre :

En Hiver. L'après-midi touche à sa fin.

Erwin est sur une route de terre battue qui traverse une forêt dense et a priori hostile, surtout en hiver. La route est également peu sûre, car elle est largement empruntée pour se rendre à la ville, et les voyageurs sont souvent la cible de personnes mal intentionnées.

Il cherche activement un endroit où établir son campement pour la nuit. Il a froid, il est trempé, et le temps presse.

Il doit rejoindre son maître, Shaya, le lendemain matin. Elle l'attend dans une auberge de Sidhr, une petite ville qui se situe à moins de quatre heures de marche.

Fin du chapitre :

Erwin, mort, gît à côté de son feu de camp.

Personnage

Chapitre d'entraînement

Erwin

État Civil

Erwin est un homme d'une vingtaine d'années.

Description Physique

Grand, allure dégingandée.

Cheveux blonds et suffisamment longs pour lui tomber régulièrement devant les yeux. Il a le teint pâle et ses grands yeux lui donnent parfois un regard un peu naïf.

Famille/Passif

Inconnu.

Caractère, Points Forts/Faibles

Il est très heureux et s'estime chanceux d'avoir été accepté par Shaya, son maître. Il la respecte énormément. Elle lui enseigne une technique de méditation, le keito, qui permet de percevoir les êtres vivants aux alentours et d'avoir avec eux des échanges primaires (images, sensations...). Il est cependant un peu perdu et éprouve quelques difficultés avec les exercices qu'elle lui impose.

Chapitre Erwin

David Ruiz Martin

Le froid était rude. Le vent, glacial. Les amortisseurs de sa petite Peugeot, ce tas de ferraille en fin de vie, hurlaient de douleur à chaque cahot. La route était creusée de traces de sabots gelées par cet hiver qui n'en finissait pas, certainement suite à des passages de chevaux. Pour le reste, ce chemin était impraticable, Erwin le savait, c'était pourtant le seul capable de rejoindre la ville et de lui éviter un retard inexplicable. Shaya ne le pardonnerait pas.

Shaya ne pardonnait rien.

Le crépuscule offrait au ciel ses plus belles nuances de couleur, avant d'entamer sa lente disparition pour ne plus offrir d'autre que la nuit. La nuit et le noir absolu, dans cette campagne éloignée de toute vie. Erwin avait faim. Erwin avait froid. Et pour ajouter à son désarroi, une envie irrépressible de vider sa vessie malmenait son corps et sa tête depuis plus d'une heure. Mais il était hors de question qu'il s'arrête au beau milieu de cette forêt dense où rien d'autre ne semblait pousser que des sapins et des cris de bêtes atroces.

D'habitude bondée, ce qui rendait les croisements difficiles et ce, même par temps clair, ce soir, la route se montrait étrangement calme, pour ne pas dire déserte.

Erwin ne s'était jamais aventuré par ici, il connaissait pourtant les légendes de cette *forêt verte*, la *forêt profonde*, qui se susurraient au coin du feu, durant les nuits d'été caniculaires, pour effrayer les plus jeunes oreilles. Cette forêt qu'il fallait à tout prix éviter, par ces nuits de froid intense, qu'il fallait contourner, ou carrément faire marche arrière pour y revenir bien plus tard, au printemps, de jour et par des temps plus cléments. Car en ces temps brumeux, où la nuit s'évanouissait aussi vite que le courage, où l'hiver mordait les chevilles trop maigres, des histoires d'agressions, de vol et bien pires, couraient les rues.

Le mal rôdait par ici, c'était bien connu.

Mais Erwin était là, pourtant, seul, pour unique compagnie un cageot de tôle brinquebalant et oxydé, avec une envie folle de pisser. L'idée ne le quittant plus, il déglutit bruyamment et stoppa son véhicule sur le bas-côté de

la route, où les pneus côté droit semblaient s'affaisser un peu trop pour lui assurer de pouvoir repartir sans encombre.

— Et merde ! s'exclama-t-il en claquant la portière et voyant le résultat.

Il avait parlé fort. Assez en tout cas pour effrayer les bêtes susceptibles de s'approcher d'un homme et de se mettre à le renifler, enfin, l'espérait-il. Il étira longuement ses bras et son dos, endoloris par les heures de route, son corps long et maigre, à l'allure dégingandée, n'était pas fait pour de si longs voyages dans un véhicule aussi confiné qu'une boîte à chaussures.

De ses grands yeux naïfs, il observa les alentours, immobilisé, scrutant la moindre parcelle d'herbe, de branche, de feuille, qui aurait osé bouger sans son accord. La peur commençait de grimper le long de sa nuque, tandis qu'une pluie fine, glacée, empruntait le chemin inverse. Ce fut bientôt une averse détestable et mortellement froide qui commença de s'abattre sur Erwin, ses longs cheveux couleur or tombant devant ses yeux comme des serpents morts.

Il lui serait impossible de repartir le lendemain. Sous la pluie qui ne cessait pas, son véhicule s'était encore plus affaissé, le rétroviseur droit n'était plus qu'à quelques centimètres du sol et, Erwin en était persuadé, il n'en faudrait pas bien plus pour que cette vieille carcasse métallique se retourne. Il s'écarta un peu de la route, à présent noyée de pluie et de boue, de peur qu'un voyageur égaré ne le surprenne en train de vidanger sa vessie.

Shaya l'attendait à Sidhr, le lendemain, dans l'auberge au centre de la petite ville, près de la fontaine aux quatre jets. C'étaient les seules indications inscrites sur la note déposée la veille, sous sa porte. Par qui ? Sûrement pas par Shaya elle-même. Shaya ne se déplaçait pas pour ces basses besognes. Bien assez d'hommes étaient prêts à accomplir ses moindres désirs.

Erwin conclut qu'il finirait le chemin à pied. Ce serait inévitable. Près de quatre heures de marche l'attendaient. Il faudrait alors partir tôt. Très tôt, même. Bien avant l'aube, pour espérer arriver à l'heure prévue. Shaya n'attendait jamais. Son temps valait bien plus que celui de tous les disciples réunis. De plus, il était rare que l'un des leurs (qui plus est un homme d'à peine vingt-trois ans) reçoive une convocation personnelle pour une séance de keito en duo, cette technique de méditation intense, visant à entrer en communion avec l'esprit de la nature et de ses habitants, qu'ils soient humains ou animaux. Erwin était fier de cette invitation. Il se voyait élevé au

rang de disciple de premier ordre, comme Bastien ou Yaren, qui n'avaient d'yeux que pour Shaya. Ces idiots croyaient peut-être que répéter ses précieux conseils leur serait suffisant pour espérer séduire cette femme aux qualités bien supérieures à la norme ?

Erwin tenta de repousser l'image de ces deux guignols prétentieux. Le froid mordait comme jamais. Le jour était sur le point de décliner et la tempête loin de s'arrêter. Sous cette pluie battante, il prit le chemin en direction du véhicule. Il s'était un peu trop enfoncé dans les fourrés, et le retour se montra hasardeux. La vessie soulagée, mais l'esprit chahuté, les arbres aux longues branches détrempeées bernèrent son calamiteux retour au véhicule. Erwin n'était même plus capable de retrouver la route, cette satanée route fangeuse, ou ce qu'il en restait du moins. Elle semblait s'être évaporée, noyée sous l'averse qui n'en finissait pas.

— C'est pas vrai ! hurla-t-il, plus de peur que de rage.

Il aurait pourtant juré reprendre le chemin inverse. Mais sous ces eaux, dans cette pénombre et cette peur qui le tenaillait déjà sans qu'il ne daigne se l'admettre, il lui aurait été bien difficile de différencier un bois mort d'un cadavre grouillant de vers. Au fil de ses errances et des minutes qui s'égrenaient, son teint devint encore plus pâle que d'habitude. Glacé jusqu'aux os, il maudit sa vessie. S'il ne s'était pas éloigné, il serait encore à son véhicule où tout un tas d'affaires attendait dans le coffre. Sa vieille carcasse aurait au moins servi à cela. Avant son départ, Erwin avait pris soin de préparer un sac de couchage, une couverture épaisse, deux lampes de poche, une trousse de secours et de quoi faire du feu.

Du feu...

C'est ce à quoi il rêvait le plus, en ce moment. Un feu douillet, le crépitement du bois, sa lumière protectrice, sa chaleur salvatrice. Mais tout cela se trouvait dans ce foutu coffre et il n'était même plus capable de retrouver ce Bon Dieu de véhicule !

Erwin fut traversé par une inquiétude tenace, qu'il tenta malgré lui de repousser. Puis ce fut la panique qui s'empara de son corps et de sa tête. Le visage enfoui sous sa veste, il se mit à trottiner nerveusement entre les arbres, qui semblaient comme le toiser de leurs hauts troncs à la manière d'un juge sommant une sentence, la sentence de la solitude, de l'égarement et de la perte de repères.

Et bientôt, tout, autour de lui, lui parut brutal.

Erwin se mit à courir. Plus une fuite qu'une course à proprement parler, il ne savait pas où ses pas allaient le diriger, mais pourvu que ce soit à un abri et non pas en bas d'une pente ou pire, d'un gouffre vertigineux et où il se serait certainement rompu le cou.

— Shaya, aide-moi ! dit-il dans le vide, espérant que de là où elle se trouve, son maître lui montre le chemin.

C'est pour cela qu'il se rendait à Sidhr, justement, et le voyage consistait peut-être déjà en un début d'enseignement, après tout. Une sorte de test à passer afin de prouver sa capacité à suivre cette séance intensive et personnelle. L'enseignement ne commençait peut-être pas le lendemain, mais ce soir, déjà. L'idée l'apaisa autant qu'elle lui déplut.

Il tenta de se rassurer néanmoins, prit le contrôle de ses émotions et ferma les yeux. Il éprouvait encore quelques difficultés à saisir ce que Shaya lui demandait parfois, mais sa foi et son envie demeuraient intactes.

Il entreprit d'entrer en contact avec Shaya, avec l'espoir qu'elle l'entende, puis avança à pas plus lents, plus assurés, jusqu'à se réapproprier sa confiance qu'il avait égarée, et évoluer d'une marche sûre en suivant ce que lui formulaient ses sens.

Au bout d'une heure à errer dans la nuit orageuse, Erwin aperçut un renfoncement dans la roche, aux abords d'une montagne qui disparaissait dans le ciel sombre. Il tâtonna avec précaution cette cavité, toujours plus vaste, plus étendue, puis pénétra ce qui semblait être une grotte, une caverne aussi profonde que la nuit était détestable.

Erwin n'en crut pas ses sens. Du pied, il toucha les contours d'un foyer. On avait fait un feu ici, il n'y a pas très longtemps. Une fois ses yeux secs et accoutumés à l'obscurité, il remarqua des braises mourantes entourées de suie. L'esprit survolté, il tenta, à coups de souffles précis et répétés, de raviver les braises. Plus il soufflait et plus le foyer rougissait d'espoir. À bout de souffle, mais animé de perspectives nouvelles, il parvint à faire apparaître une flamme, cette toute petite flamme qui manquait tant à ses yeux. Il amassa tout le bois sec qu'il trouva dans la grotte et, au fil de la chaleur et de la lumière qui prenaient ses aises, en amena d'autres, s'aventurant plus loin encore, plus profondément.

Occupé à ramasser et à apporter le bois restant, il ne discerna pas, dans les

ombres caverneuses, une masse de poils et de griffes, l'œil ouvert, hagard, attentif aux sons, aux bruits, mais surtout, aux odeurs. L'odeur de la chair fraîche. La bête semblait affamée et accablée d'épuisement. L'attaque attendrait que l'homme s'endorme.

Oui, elle attendrait le bon moment.

Une fois au sec et le feu attisé pour quelques bonnes heures, Erwin s'installa confortablement sur un lit de mousse et de feuilles qu'il avait au préalable rapportées de l'extérieur. Il s'assura que le feu ne s'éteigne pas durant son sommeil, rajouta encore du bois, se pelotonna au coin du feu et se laissa porter par ses songes, ses espoirs, sa journée du lendemain en compagnie de Shaya, pour qui il avait le plus grand respect, si ce n'était plus, jusqu'à ce que le sommeil l'enveloppe tout entier.

La bête sortit de sa tanière et attaqua en pleine nuit, quelques heures seulement avant que l'aube n'entrouvre son premier œil. Erwin ne sentit aucune sensation, aucune douleur. Pas même lorsque les griffes de l'ours déchirèrent son dos, que ses crocs arrachèrent une partie de sa jambe, et qu'elle projeta le reste du corps inanimé aussi loin que si Erwin était fait de plumes. Le corps du jeune homme retomba sans vie près de l'entrée de la grotte, sans un mouvement, sans un regret.

Il était mort bien avant l'attaque.

Le feu s'était éteint, le froid avait finalement eu raison de lui.

Et la faucheuse était passée par là.

Lentement, le jour émergea au-delà des montagnes de l'est et les premiers rayons du soleil léchèrent l'entrée de la grotte, où un corps endormi pour toujours ne retrouverait jamais son chemin.

FIN...

Erwin

Philippe Auffret

En Hiver. L'après-midi touche à sa fin.

Erwin est sur une route de terre battue qui traverse une forêt dense et a priori hostile, surtout en cette saison. La route est également peu sûre, car elle est largement empruntée pour se rendre à la ville et les voyageurs sont souvent la cible de personnes mal intentionnées.

Il cherche activement un endroit où établir son campement pour la nuit. Il a froid, il est trempé, le temps presse.

Il doit rejoindre son maître, Shaya, le lendemain matin. Elle l'attend dans une auberge de Sidhr, une petite ville qui se situe à moins de quatre heures de marche.

Erwin préférerait atteindre sa destination finale avant le crépuscule, pour s'accorder une nuit de repos au sec, sur un lit confortable, mais il n'en peut plus et son corps le supplie de s'arrêter maintenant.

Il a passé cette journée, non pas à marcher, mais plutôt à patauger de flaque d'eau en flaque d'eau, essayant de trouver la protection des arbres à chaque nouvelle averse, guettant en vain une éclaircie au milieu de ces nuages noirs.

Il finit, enfin, par repérer, non pas une grotte, mais un léger creux dans le flanc de la paroi rocheuse qu'il suit depuis le début de l'après-midi. Cette aspérité lui permettra de se trouver à l'abri, tant que le vent ne changera pas de direction.

Erwin laisse tomber sa besace qu'il portait sur l'épaule à l'aide de son bâton de marche et sur laquelle il avait jeté une cape de laine bien graissée pour la rendre imperméable. Il l'ouvre rapidement pour vérifier que sa réserve d'étoupe, nécessaire pour allumer un bon feu, n'a pas été mouillée. Ceci fait, il se décide à profiter de l'accalmie pluvieuse pour aller ramasser du bois au pied des arbres, là où il doit être relativement sec. Une partie servira pour le feu de camp, et le restant pour confectionner sa couche. Il accompagne cette collecte d'une rapide chasse aux champignons.

Quelques minutes plus tard, le jeune homme se retrouve devant un feu

bien nourri, au-dessus duquel il secoue sa longue chevelure blonde pour la sécher au prix de plusieurs mèches grillées.

Il s'assoit le dos contre la roche et plonge la main dans sa besace pour en ressortir un quart de miche de pain. Il en découpe une tranche à l'aide du couteau qu'il porte à la ceinture de façon habituelle à chacun de ses déplacements dans la campagne. Il extrait ensuite de son sac, un oignon qu'il coupe en tranches qu'il pose sur son pain.

Il déguste ensuite l'ensemble, tranquillement, regardant les arbres en face de lui, ceux se trouvant plus loin étant tombés dans l'obscurité de la nuit à présent là.

Les champignons qu'il a ramassés étaient incertains. Erwin a étudié les différentes espèces, mais n'a malheureusement pas tout retenu, aussi préfère-t-il éviter de tester les cortinaires qu'il a ramassés ; certains délicieux, d'autres mortels. Il les a mis de côté, mais sait très bien qu'il ne doit pas y toucher.

Une fois la dernière bouchée avalée, il saisit sa gourde de bière pour en apprécier une bonne rasade, qui lui confirme que, malgré tout, la vie est belle.

Il est en train de refermer sa gourde quand il perçoit nettement le craquement d'une branche, quelque part entre le chemin qu'il a quitté un peu plus tôt et son campement.

Il a beau scruter l'obscurité face à lui, il ne parvient pas à voir quoi que ce soit. Prêt à tout, sa main se cramponne sur le manche de son couteau, sa seule arme.

Les enseignements de son maître, Shaya, lui reviennent alors en mémoire, avec ses conseils de relaxation devant lui permettre de percevoir les êtres vivants proches. Son anxiété, face à la probable menace inconnue, l'empêche de réaliser un véritable lâcher-prise, mais il parvient néanmoins à capter une présence. Ce succès, inespéré pour lui en de telles conditions, lui redonne confiance. Il capte immédiatement une sensation émise pas très loin, un sentiment de crainte.

Cette perception incite Erwin à appeler à haute voix :

— Ne craignez rien ! Vous pouvez vous approcher, je ne vous ferai aucun mal.

Il constate que sa voix n'est pas très assurée, un peu tremblante même. Il se reprend et retente :

— Vous pouvez approcher en toute sécurité, je ne suis qu'un simple

pèlerin.

Cette fois, une vague plus intense de frayeur lui parvient ; l'inconnu, qui a tout fait pour rester silencieux, doit être terrifié d'avoir été repéré.

Erwin tente une nouvelle approche :

— Vous devez être trempé et avoir faim. En plus d'un bon feu, je peux vous proposer une grande tranche de pain. J'ai également de la bière...

Une hésitation rassurante émane du sous-bois totalement impénétrable. L'autre le voit certainement de sa position, et l'allure dégingandée, plutôt avanante du jeune homme, doit plaider pour lui et persuader de sa franchise, de son honnêteté.

Erwin voit enfin une silhouette apparaître entre deux grands arbres. Elle est revêtue d'une grande cape sombre et une capuche dissimule son visage. Elle avance courbée, toujours craintive, certainement exténuée.

Le jeune homme se lève pour faire face à son visiteur et, afin de lui montrer qu'il n'a pas de mauvaises intentions, ouvre les bras dans l'attitude du prêtre au moment de la célébration de l'Eucharistie, les mains vides, ouvertes, dirigées vers le ciel.

— Approchez, je vous en prie. Nous serons mieux à deux pour passer la nuit ici.

L'inconnu n'est pas très grand, surtout à côté d'Erwin qui doit approcher 1 m 80.

Arrivé dans le halo du feu de camp, ses mains, plutôt fines, se lèvent pour rabattre sa capuche, et laisser découvrir à son hôte interloqué une longue chevelure brune, ondulée ; une femme... une très belle femme !

— Je vous remercie beaucoup, lui dit-elle d'une voix chaude, troublante.

— Je vous en prie. Il est normal que deux voyageurs s'entraident.

— Normal, certes, mais extrêmement rare. Les chemins sont tellement incertains que cette attitude peut être périlleuse. Vous ne pouviez pas savoir qui se cachait dans l'ombre de la nuit.

— Non, mais j'avais la certitude que vous ne représentiez pas une menace. J'ai bien fait.

— Je bénis votre certitude, qui va me permettre de me réchauffer.

— Et de manger un morceau, complète Erwin qui lui présente le restant de la miche de pain qui se trouvait dans sa besace.

La femme dégrafe lentement sa cape, pour l'ôter et la déposer près du feu.

Erwin découvre alors des formes voluptueuses couvertes par des habits d'homme, chemise et pantalon noir, mais aussi une épée, avec une garde finement ciselée du côté de la poignée couverte de cuir ; le fourreau cachant une lame droite, relativement fine, à double tranchant.

L'inconnue se saisit de sa dague portée à la ceinture, en tendant vers le jeune homme sa main gauche, pour prendre le pain qu'il lui propose. Elle en découpe une fine tranche, range son couteau, rend la miche à Erwin, et s'assoit à son côté, face au feu.

— Merci encore, lui lance-t-elle en le regardant de ses grands yeux vert émeraude.

— Ce n'est rien, vous semblez avoir besoin de repos et de nourriture.

— Puis-je vous poser une question ?

— Allez-y. Je vous répondrai si je le peux.

— D'où vous venait cette certitude que je n'étais pas une menace ?

Erwin la regarde et ressent aussitôt un trouble l'envaloir. Cette femme, un peu plus âgée que lui-même, qui paraît si fragile malgré les armes qu'elle porte, dont la peau très blanche démontre qu'elle n'est certainement pas d'origine paysanne, mais qui voyage seule, sans escorte, sans protection, ne peut être définie par aucune des catégories de personnes qu'il a rencontrées jusqu'alors.

Il a appris à se fier à cette classification et à ses ressentis pour déterminer l'attitude à adopter face à des étrangers.

Sa première impression a été positive ; il continuera donc sur cette voie.

Il décide alors qu'il peut lui parler de son maître Shaya, qui lui enseigne, depuis bientôt une année, une technique de méditation, le keito.

— Je commence seulement à percevoir la présence des autres, mais j'avoue avoir particulièrement bien capté la vôtre. Vous m'êtes apparue un peu perdue et c'est la raison qui m'a poussé à vous proposer de venir me rejoindre.

— Vous êtes une sorte de magicien... de sorcier.

— Pas du tout. Je n'ai aucun pouvoir hormis celui-ci, si je peux parler de pouvoir, pour ce qui n'est qu'une sensibilité particulière acquise par l'entraînement à la méditation.

— Et vous rejoignez votre maître pour qu'il poursuive son enseignement.

— C'est tout à fait cela. Je dois la rejoindre dans une auberge de Sidhr, la

prochaine ville sur ma route.

— Sidhr ! C'est justement là que je me rends pour y retrouver ma sœur.

— C'est merveilleux ! Si vous le désirez, nous pourrons faire la route de conserve.

— Je n'osais pas vous le demander. Finir mon voyage en votre compagnie me le rendra plus sûr et plus léger.

— Je m'appelle Erwin. Si nous devons reprendre la route ensemble, puis-je vous demander votre nom ?

— Il est tout à fait normal que vous le connaissiez ; je me nomme Ayash.

En disant cela, elle se penche vers le feu, tendant ses mains pour les réchauffer. Ce geste anodin provoque l'ouverture plus accentuée du haut de sa chemise dont le cordon n'a pas été tiré. Le jeune homme, décontenancé, ne peut qu'entrapercevoir un sillon paramammaire de neige, laissant deviner un environnement ô combien porteur d'images... imaginations...

Ayash n'a pas manqué le rapide regard de son nouveau compagnon de route, mais ne semble pas du tout gênée par ce rappel à son sexe ni contrariée par le négligé de sa tenue qui l'a permis. Au contraire, elle le regarde dans les yeux en lui adressant un large sourire.

— Ne serait-il pas temps d'essayer de dormir ? murmure-t-elle en réfrénant une irrésistible envie de bâiller.

— Vous avez raison, nous avons besoin tous deux de repos. Je vais aller chercher des branches pour vous confectionner de quoi dormir paisiblement.

— Vous n'avez pas besoin de vous mettre en peine pour moi.

— Vous n'allez pas vous allonger à même ce sol rocheux.

— Je vois que vous vous êtes préparé une couche qui pourrait m'accueillir, si je me fais petite et si vous n'y voyez aucun inconvénient.

— Au contraire. De plus, la chaleur de nos corps nous permettra de ne pas trop souffrir du froid matinal, lorsque le feu de camp se sera éteint.

Après avoir retiré ses brodequins, Erwin s'allonge alors sur son lit de branchages, face à la forêt, et se couvre de sa cape, sèche à présent. Suivant son mouvement, la jeune femme, se déchausse, détache son épée pour la poser près d'elle, et se couche derrière Erwin, contre lui, dos à la paroi rocheuse.

Le jeune homme ne s'endort pas immédiatement, non à cause des exercices de relaxation que son maître lui a demandé de réaliser tous les soirs, mais

parce qu'il est subjugué par cette présence féminine si proche, tout contre lui.

Peut-être, s'il pouvait respecter les consignes de Shaya quant à ces pratiques quotidiennes à exécuter, les incohérences du discours d'Ayash pourraient encore lui apparaître.

Comment une femme, voyageant seule, bien armée, pouvait-elle éprouver de la crainte devant un jeune homme, hésitant, ne possédant qu'un couteau pour sa défense ?

S'il avait suivi scrupuleusement ses obligations de novice, il aurait alors compris qu'après la perception du monde vivant, venait l'étape de la transmission de ses propres sensations, réelles ou simulées, second chapitre de son apprentissage.

Quant au troisième chapitre, qui apprend à se méfier de ses propres émotions suscitées par l'attrait d'un corps, il est maintenant trop tard pour y penser.

L'aube naissante découvre une jeune femme nue s'extirpant de dessous sa cape, le sourire aux lèvres. Elle va enfin pouvoir retrouver Shaya et la tuer sans que personne ne la prévienne cette fois.

Après s'être habillée, elle est sur le point de partir quand son regard tombe sur la besace d'Erwin. Qu'y a-t-il dedans ? Elle la saisit et la renverse, laissant choir sur le sol différents objets et produits.

Elle fait un rapide inventaire de ce qui s'est répandu sur le sol : une paire de chaussures, du linge de rechange, du savon gallique, le restant de pain, des oignons, du céleri et des champignons.

Ayash les reconnaît immédiatement ; la dernière auberge où elle s'est arrêtée pour dîner, lui en a servi et elle les a trouvés délicieux.

Son repas de la veille a été frugal et son ventre la pousse à ne pas différer davantage un petit plaisir culinaire. Elle les saisit, sort son couteau et les découpe pour les manger. Nature, ils n'ont pas le même goût que les derniers qu'elle a appréciés, mais, au moins, elle n'aura pas l'estomac vide.

Elle s'éloigne du camp pour reprendre le chemin devant la mener à Sidhr.

Au bout de quelque temps, elle s'arrête, saisie par un mal de ventre soudain et inhabituel.

Elle se dirige vers l'abri d'un taillis dans le but de s'y soulager quand une

nouvelle douleur fulgurante la fait tomber à genoux, les mains cramponnées sur la source de cette souffrance.

Elle a l'impression que plusieurs bandes de chats sauvages se battent en son sein ; elle tombe sur le dos. Elle aperçoit un ciel blanc au travers des branches sans feuilles.

Que lui arrive-t-il ?

Elle comprend, enfin, la méprise, mais trop tard.

Sa logique de tueuse l'a poussée à poignarder, pendant qu'il dormait, son informateur involontaire qui, vivant, l'aurait naturellement dissuadée de toucher à ces champignons.

Maintenant, elle vit ses derniers instants ici, alors qu'Erwin, mort, gît à côté de son feu de camp éteint.

Erwin et Shaya

Michèle A.

Erwin avait marché tout le jour, il venait de dépasser Sarbliz, le dernier hameau avant la forêt de l'Oubli. Il lui restait encore au moins quatre heures de marche avant d'atteindre Sidhr où l'attendait Shaya. Le rendez-vous était fixé le lendemain matin à 10 heures, dans une auberge qu'il connaissait bien. C'est là qu'il avait rencontré son maître pour la première fois. À l'époque, cela faisait seulement un an, il était simple palefrenier au service des clients de l'auberge. Il devait s'occuper de leurs montures, les soigner, les nourrir et les installer confortablement pour la nuit. Shaya était l'une des rares personnes de cette contrée à avoir réussi à domestiquer une licorne. Mais peut-on dompter une telle créature ? N'est-ce pas plutôt elle qui vous choisit et vous honore de sa présence ? Erwin avait été très intimidé par la cavalière et sa monture et avait fait montre d'une maladresse inaccoutumée. Il avait trébuché en guidant la licorne vers son box et avait fini sa chute sur un tas de fumier, sous l'œil goguenard de la troupe qui accompagnait Shaya. Rouge de honte sous les quolibets, le jeune homme s'était relevé tout puant. Il avait rejoint le box et la licorne qui l'y attendait déjà, tâchant de conserver le peu de dignité qui lui restait. Le souvenir de cette rencontre était encore cuisant et c'est le rouge aux joues qu'Erwin sortit de sa rêverie pour se préoccuper plus précisément de trouver un refuge où passer la nuit.

Il décida de ne pas s'avancer trop profondément dans la forêt, dont le nom provenait du grand nombre de voyageurs qui y avaient disparu et qu'on avait fini par oublier. En cette belle journée hivernale, le soleil avait été un cadeau qui avait réchauffé sa marche. À présent, il disparaissait derrière les grands arbres et la fraîcheur de la nuit commençait à s'installer, s'insinuant dans son cou. Erwin devait faire vite pour trouver un abri où passer la nuit avant qu'il ne fasse complètement noir. Il fut attiré par un arbre au tronc énorme, un érable centenaire peut-être, qui était creusé d'une cavité assez large et profonde pour accueillir un homme de sa stature. Erwin s'y glissa, puis changea d'avis. Être près du sol le rendait vulnérable, il serait plus en sécurité caché dans les branches d'un conifère. La hauteur et les aiguilles de l'arbre le

protégeraient. Il avança un peu plus profondément dans la forêt et trouva un sapin très haut et très fourni qui lui sembla l'asile parfait pour la nuit. La pluie commençait à tomber, d'abord fine, puis elle s'intensifia jusqu'à lui tremper les os. Erwin revint sur ses pas vers l'arbre creux et s'y mit à l'abri, le temps que l'averse s'arrête. Il était trempé, mais ses victuailles, ainsi que la pierre qui lui servirait à allumer un feu, étaient bien au sec dans une besace plaquée sur son torse.

En attendant que la pluie cesse, Erwin se plongea dans une méditation légère, comme le lui avait appris Shaya. Elle lui permettait de laisser vagabonder ses pensées tout en restant présent à son environnement, aux éventuelles mauvaises surprises que pouvait lui réservier la forêt hostile. Il était de retour au cœur de cette soirée qui bouleversa irrémédiablement sa vie. Alors qu'il achevait de bouchonner les chevaux des voyageurs, le jeune palefrenier vit entrer la femme qui semblait diriger l'équipée.

— Comment ça s'est passé avec Tynah ?

— Votre licorne ?

— Oui, la licorne.

— Ben, très bien. Elle a eu l'air d'apprécier son fourrage. Là, j'ai l'impression qu'elle dort.

— Tu l'as bouchonnée ?

— Ben oui.

— Incroyable... C'est pour ça que tu es palefrenier ?

— Pour quoi ? Faut bien manger.

— Tu n'en as pas conscience alors ?

— Mais de quoi ?

— Tu es doué. Très doué.

— Ah bon ? Mais pour quoi ? On ne me l'a jamais dit !

— Tu comprends les êtres vivants. Tu les comprends dans le sens premier du terme : *cum* « avec » et *prehendere* « prendre, saisir ». Tu sais ensemble, embrasses les êtres, les entoures.

Erwin ne comprenait rien à rien et son visage devait le trahir. Son interlocutrice esquissa un léger sourire.

— Tynah a sa personnalité propre, comme nous tous. Elle est fière et indépendante. Tout à l'heure, elle s'est dirigée d'elle-même vers le box qui serait le sien. Elle t'a laissé la toucher. Elle t'a choisi. Seule une personne douée

d'une très grande sensibilité, d'une véritable empathie peut provoquer ce prodige. Ce qui me fait dire que tu es très doué.

— Et ça me sert à quoi ?

— Tu es doué, mais un peu fruste...

La femme s'adressait plus à elle-même qu'au jeune homme. Mortifié, celui-ci la reprit.

— Je vous entendis, vous savez !

— Oui, je sais. Mais dois-je travestir la vérité pour autant ? Comment t'appelles-tu ?

— Erwin.

La pluie avait cessé. Le voyageur put sortir de son abri qui, par chance, renfermait quelques brindilles et branchettes sèches qui lui permettraient de faire un feu. Il avait été imprudent de ne pas s'en assurer avant de se mettre au sec. Il avait encore beaucoup à apprendre. Le feu prit assez vite et Erwin y puise un peu de chaleur et de réconfort tandis qu'il se restaurait. Autour de lui, l'obscurité était complète. Heureusement qu'il avait compté ses pas et bien identifié le chemin qu'il lui faudrait parcourir pour retrouver le sapin qui abriterait sa nuit. Son frugal repas achevé, Erwin ouvrit son esprit à la forêt qui l'entourait. Il perçut le moindre craquement en provenance des branches qui ployaient sous le poids des gouttes, le moindre bruissement d'ailes d'insectes. Aucun danger ni menace ne le guettait. Le moment était venu de s'installer pour une nuit qui devait être la plus revigorante possible. Le lendemain serait une journée bien remplie. Quatre heures de marche l'attendaient dès l'aube et Shaya aurait encore des épreuves à lui faire passer. À moins qu'elle n'ait enfin une mission pour lui ? Erwin retrouva facilement le sapin qu'il avait repéré. Il lui fut aisément d'y grimper et de s'y enfouir au cœur de ses branches les plus fournies. Il avait protégé toutes les parties exposées de sa peau avec ses vêtements en laine grossière et avait puisé dans son esprit la faculté d'accueillir la douleur si par mégarde il se piquait aux aiguilles du conifère. Installé au mieux, Erwin se prépara pour la nuit et comme chaque soir, médita sur la journée qu'il venait de vivre. L'exercice fut contrarié par la persistance de la rêverie dans laquelle il avait plongé un peu plus tôt, et qui lui remémorait sa rencontre avec Shaya.

— Erwin, aimerais-tu être mon disciple ?

— ...

— Ne me regarde pas avec ces gros yeux d'idiot !

— Ben, c'est quoi être votre disciple ?

— C'est apprendre la médiation keito. Cette technique te permet de percevoir les êtres vivants proches de toi, ou plus éloignés quand tu es avancé dans la discipline, et d'avoir avec eux des échanges primaires, comme des images ou des sensations ou plus intenses, pour quelqu'un comme moi, qui peut dialoguer avec toutes les créatures.

— Vous... Vous pouvez parler avec Tynah ?

— Bien sûr ! C'est elle qui m'a demandé de venir te voir. Elle a pressenti que tu pourrais m'intéresser.

— C'est incroyable ! Et moi, je pourrais faire ça ?

— Il faut des années de pratique pour y parvenir. Mais d'abord, il te faut un enseignement. Alors ?

— Vous vous appelez comment ?

— Shaya.

— Shaya, d'accord, je veux bien apprendre. On commence quand ?

— Nous partons demain.

— Je dois partir ? Comme ça ?

— Tu es intéressé ou non ?

— Oui, d'accord, je pars avec vous.

Très tôt le lendemain, la troupe reprenait sa route avec un membre supplémentaire, qui n'avait trouvé qu'un petit mulet pour le soulager de la longue marche qui les attendait. En chemin, Erwin observait Shaya. Elle était aussi brune que lui était blond, presque aussi grande que lui, très mince aussi. Elle devait être très belle, mais l'impressionnait tant qu'il ne pouvait s'autoriser à le penser.

— Et c'est mieux comme ça, lui dit-elle.

Erwin sursauta et manqua tomber de son mulet.

— Vous êtes dans les pensées aussi ?

— Oui, si je décide d'entrer dans une tête, je le fais. Ne t'avise jamais de me considérer autrement que comme ton maître ! Je le saurais et il t'en cuirait ! C'est pour ça que je n'ai plus de disciples, le dernier s'est permis de me manquer de respect.

Sans plus d'explications, Shaya débute la première leçon.

— Comment s'appelle ton mulet ?

— Je ne sais pas. L'aubergiste a bien voulu me le donner pour tout salaire, mais ne m'a pas dit son nom.

— Je ne te demande pas comment les humains l'appellent, mais comment lui s'appelle. Entre en contact avec lui, fais émerger la sensation qui est son nom.

Shaya s'éloigna, suivie des yeux écarquillés du jeune homme, qui n'avait pas la moindre idée de la façon dont il allait procéder. Il décida d'être au plus proche de l'animal en se couchant sur son encolure. Il se concentra tant et si bien qu'il s'endormit. Le réveil fut brutal. Secoué par Shaya, Erwin chuta du mulet. En se relevant, il perçut son nom comme une révélation : Père Tranquille ! Le mulet se nommait Père Tranquille ! Cette première expérience fut à l'image de la formation du jeune disciple, qui oscillait entre la crainte et la vénération pour son maître.

Erwin sentit qu'il ne pouvait aller plus en avant dans ses souvenirs, l'assoupiissement le prenait. Il lui fallait garder son esprit aux aguets, il devait rester ouvert à la nuit et à ses possibles dangers pendant son sommeil. Il tâcha de trouver une position confortable qui lui permettrait de trouver le repos dont il avait besoin et se laissa dériver.

Il sentit soudain une présence. Il ouvrit les yeux et reconnut une silhouette familière.

— Shaya ?

— Que fais-tu par terre ? Près de ce feu éteint ? Tu n'aurais pas pu te trouver un abri dans cette forêt ?

— Mais c'est ce que j'ai fait ! Je ne comprends pas.

— Tu es glacé. Je vais te réchauffer. Viens, viens tout contre moi, n'aie pas peur.

— Je n'ai pas peur, Shaya, je suis très bien. J'aime être ton disciple, je n'aurais pas pu rêver meilleur maître. Tu me réchauffes si bien. Tu es tellement forte. Ça me fait beaucoup de bien d'être comme ça, dans tes bras. Ça me fait tellement plaisir que tu sois là. Tu sais, je n'ai jamais osé te le dire... tu me tuerais.

— Vas-y, Erwin, dis-moi, dis-moi tout ce que tu as sur le cœur.

— Tu sais, parfois j'aimerais que tu ne sois pas seulement mon maître... je sais, je ne devrais pas. Mais il faut que je te dise, je rêve parfois que tu es aussi ma maîtresse...

Ce furent les dernières pensées d'Erwin. L'aube le retrouva recroqueillé près du feu qu'il avait allumé puis éteint la veille. Il semblait dormir, un doux sourire figé sur son visage de craie. La forêt fit son œuvre, Erwin sombra bientôt dans l'oubli.

Dernière Nuit

Lou Pavilla

Erwin s'ébroua, glacé par la pluie, et glissa hors du taillis humide où il s'était tapi. Ses vêtements étaient imbibés d'eau croupie, lourds de boue et c'était à peine s'il sentait encore ses orteils dans ses bottes trop serrées. Mais il devait poursuivre sa route, malgré les nuages qui menaçaient au loin. Si cela n'avait été que cela...

Les routes n'étaient jamais sûres, encore moins en hiver où les plus pauvres et les plus immoraux se mettaient en tête d'écumer les chemins dans l'espoir de trouver une proie facile à détrousser et Erwin en était une parfaite, surtout après l'incident récent.

Assez grand pour se distinguer dans une foule, il avait toujours un air rêveur, un peu comme un somnambule, qui lui jouait souvent de très mauvais tours. Nombre de fois, il avait été éconduit, car pas assez *attentif*. Et pourtant, il l'était. Il prenait en compte chaque détail, pesant le pour, le contre et toute une palette de variables. C'était d'ailleurs pourquoi, selon lui, Shaya le gardait à ses côtés. Il était appliqué et attentif. Il pensait que c'était ce qui l'avait sauvé, parce que ce ne pouvait certainement pas être sa maîtrise pitoyable du keito.

Pour preuve de son incapacité crasse, il n'avait même pas été capable d'entendre la demi-douzaine de brigands qui furetaient aux alentours de son campement et l'avaient forcé à déguerpir en abandonnant cheval et équipement. Shaya allait être déçue, car même s'ils n'entretenaient pas une relation particulière avec leurs montures d'équipages, du moins pas plus affectueuse qu'avec toutes les autres choses vivantes de ce monde, perdre le hongre signifiait perdre une grosse somme d'argent. Quant à la valeur du contenu des sacoches et des harnachements, Erwin préférait ne pas y penser.

Si je suis forcé de tout rembourser, il faudrait que je me trouve un travail immédiatement, songea-t-il en retirant une brindille cassée de ses cheveux.

Quand Shaya lui avait fait parvenir la missive avec ordre de le retrouver, il lui avait aussi conseillé de prendre un cheval pour s'exercer durant la route. Avec l'argent des coffres de son maître, il en avait trouvé un tout récemment

et l'avait perdu presque aussitôt. Il était censé s'entendre avec sa bête, mais il ne parvenait même pas à effleurer sa conscience. De plus, il avait perdu son sac de couchage, ses vivres et le seul objet qu'il pouvait considérer comme une arme, un petit couteau à dépecer au manche en bois de cerf.

À présent qu'il était aussi dépouillé qu'un vulgaire sans-abri, il pataugeait dans la gadoue et la mousse pleine d'eau en essayant de ne pas se faire remarquer. Mais il faisait si froid qu'il avait l'impression que ses dents claquaient assez fort pour qu'on les entende à la capitale. Le vent qui le poussait dans le dos gelait lentement le sang dans ses muscles, emprisonnant peu à peu son cœur, et le forçait à avancer presque courbé en deux.

— Je vais être bon pour des corvées supplémentaires quand je serai à Sidhr, renifla-t-il avec un sourire grimaçant.

Grelottant, il ferma une nouvelle fois les yeux, cherchant à joindre cette partie de son esprit qu'il sentait bien présente dans un coin de sa tête. C'était comme une énorme bulle, une sphère impénétrable renfermant un don dont il n'entendait que de vagues échos. Shaya avait beau lui répéter qu'avec de l'entraînement, il parviendrait à maîtriser ces capacités, Erwin en doutait. Il ne se sentait pas toujours à la hauteur de ce que son maître essayait de lui apprendre et il avait beau essayer de s'en montrer digne, il avait la sensation d'échouer un peu plus chaque fois. Et même si Shaya ne le lui disait jamais, il se faisait figure d'une immense déception, un peu comme le fils idiot et bon à rien dont on ne sait quoi faire.

Alors il s'acharnait, encore plus maintenant qu'il lui fallait trouver urgemment un abri. Le temps virait à l'orage, le soleil de fin d'après-midi ayant disparu sous des nuées mauvaises, il ferait bientôt nuit. Il gelerait probablement cette nuit, et si Erwin ne voulait pas mourir d'hypothermie, il se devait de se débarrasser de ses vêtements et de se réchauffer dans un lieu sûr.

Lentement, il s'approcha de la sphère et imagina qu'il posait les mains dessus pour se lier à elle. Il n'essaya pas d'Entendre, ou de Voir, mais simplement de Sentir les autres consciences.

Habituellement, les seules qu'il sentait distinctement étaient celles des gros animaux ou des très vieux arbres. Les plus petits êtres, comme les fourmis, étaient beaucoup plus nombreux et résonnaient à ses oreilles comme un bourdonnement insupportable. Il inspira, insufflant de l'air glacial dans ses poumons dont il ne sentit même plus la froideur tant il se concentrat, puis il

tenta de forcer le passage. Que ce soit par la ruse, la patience ou la force, il n'y parvenait jamais, mais cela lui permettait de percevoir quelques petites choses.

La sphère se déforma, comme élastique, et le long de ses bras remontèrent des picotements. Puis, la vague déferla, discordante, fragmentée et le percuta de plein fouet. Il tenta de maîtriser le flot d'informations qui le submergeait, mais, à son sens, il aurait plus vite fait d'étancher sa soif avec une passoire.

C'était comme s'il avait ouvert la porte d'une salle des fêtes et qu'il essayait de percevoir une discussion précise par-dessus le vacarme des musiciens, des rires des danseurs et des verres qui s'entrechoquent par-dessus le buffet. Il avait l'oreille trop fine pour un tel brouhaha, même s'il percevait les esprits qui bourgeonnaient fugitivement près du sien, il n'était pas assez rapide ou talentueux pour parvenir à établir une connexion avec eux.

Cependant, il ne se crispa pas comme à ses débuts, se contentant de s'ancrer dans sa personne pour ne pas se faire Imprégné. Il y avait normalement peu de risques, tant qu'il ne faisait que Sentir, ce qui était le plus bas niveau du keito. Mais il lui était interdit de Voir ou d'Entendre quand il était seul, parce que les milliers d'esprits qui se précipitaient à la rencontre du sien, en explosant de toutes parts en dizaines de pensées virevoltantes, pourraient corrompre son essence d'homme s'il ne faisait pas attention.

C'était d'ailleurs de là que venaient la plupart des légendes sur les hommes-bêtes. Des disciples pas assez concentrés, trop sûrs d'eux, qui n'avaient pu démêler leur identité du loup ou de l'ours avec lequel ils Voyaient et une fois retournés dans leur corps, n'avaient pu se ressaisir et s'étaient retrouvés avec le même entendement que des bêtes sauvages.

Alors il s'ouvrit avec prudence, pressé par l'idée que d'autres voyageurs s'aventuraient probablement dans ses environs et par les frissons qui remontaient le long de son dos. Il ne parvenait pas à se Sentir, à avoir conscience de son corps comme Shaya pouvait le faire, mais il percevait ceux des autres, à la manière d'une lointaine musique qu'il avait déjà entendue quelque part. Il ne tenta pas de retenir tous les échos, encore moins ceux qui se divisaient en dizaines d'idées auxiliaires et de sensations, pour ne se concentrer que sur les plus lents, ceux des végétaux. Il parvint à capter la présence d'un vieux chêne, et lors du bref instant où, refermant ses mains mentales sur l'espèce de luciole qu'était l'esprit, il parvint à le Sentir et à

partager ses longues racines noueuses qui s'enfonçaient sous terre.

C'était l'une des premières choses que Shaya lui avait inculquées, avec l'habileté à Sentir la disposition de la mousse pour savoir la direction du Nord, à savoir Sentir les racines et les branches pour déterminer s'il y avait des espaces vides, ou au contraire, pleins. Par chance, le vieux chêne avait poussé au-dessus d'un énorme rocher, délogé par la suite par des coulées de boue printanières, ce qui avait constitué une agréable tanière sous ses racines. Étrangement, aucun animal n'y avait installé son repaire et Erwin, de plus en plus transi de froid, décida que les dieux, s'ils existaient, s'étaient enfin décidés à lui apporter un peu d'aide après cette journée désastreuse.

Il revint à la vie, et redressa la tête. Il y avait des gens sur la piste, mais ils étaient encore trop loin pour qu'Erwin se sente vraiment menacé. Alors il bondit à nouveau dans les taillis, se faisant asperger par les restes de pluies dormant sur les feuilles-landau des buissons, et recommença à courir.

Au moins, ça me tiendra chaud.

Les forêts du pays étaient denses, généralement traversées par une seule piste dont l'entretien dépendait de sa proximité avec la capitale. Le reste n'était que bosquets impénétrables et ronces acérées au travers desquels il fallait se frayer un chemin à ses risques et périls. Mais le climat d'ici n'avait autorisé que des arbres vivaces, aux troncs massifs, qui se seraient les uns contre les autres pour étouffer les plus chétifs d'entre eux. Il y avait quelques buissons épineux, mais Erwin les évita. Cependant, les plis du terrain et les mouvements de la Terre avaient par endroit fait ressortir des pierres colossales, aux arêtes traîtresses. Certaines cédaient sous le poids des hommes, d'autres pas.

Erwin faisait certes attention où il posait les pieds, il n'en restait pas moins qu'il était dans un état d'hypothermie avancée et que par conséquent, il avait une maîtrise assez faible de ses gestes. Il avait la même maladresse pataude qu'un chiot et lorsque le talon de sa botte glissa sur une pierre branlante, il partit inévitablement à la renverse. Le coin d'un rocher lui érafla la joue, laissant une marque écarlate sur sa pommette et Erwin, en se redressant, siffla entre ses dents serrées. Sa concentration faiblissait, il n'avait pas mangé depuis ce matin et l'averse glaciale n'avait pas contribué à améliorer son état. Il aurait adoré pouvoir s'asseoir et s'apitoyer sur son sort, mais il ne lui restait pas assez de temps pour cela. De plus, il devait se montrer digne de la

confiance de son maître.

Heureusement, le vieil arbre n'était plus si loin. Enfonçant ses mains dans la glaise visqueuse, il se remit debout, le visage en feu, et reprit sa course. Un observateur extérieur aurait pensé qu'il ne faisait que glisser de droite à gauche, se mettant à quatre pattes pour escalader les bosses en se cramponnant aux branches qu'il pouvait trouver, et qu'il ne suivait aucun chemin particulier, mais Erwin se servait à moitié du keito, à un niveau plus viscéral, pour ressentir la position de son refuge. Il était l'aiguille pointant vers le Nord, vers son abri providentiel, et il suivait son intuition pour se guider. Il n'était pas tout le temps certain de ses capacités, mais il savait encore se retrouver et reconnaître les routes invisibles à emprunter.

La nuit tombait sur ses épaules, le drapant de ses voiles sombres et étoilés, tandis qu'il forçait ses jambes lourdes à se mouvoir, une main sur le col, pour empêcher son vieux manteau détrempé d'offrir son cou aux crocs glacials du vent qui tourbillonnait dans les frondaisons avec un cri sinistre et moqueur. Si Erwin avait été plus talentueux en ce qui concernait le keito, il aurait pu s'en servir pour Voir dans l'obscurité grandissante, mais n'étant ni nyctalope ni doué, il se contenta de se cogner aux branches trop basses en étouffant des jurons bien sentis à l'encontre de lui-même. S'il avait été moins stupide, il ne se serait pas fourré dans cette situation inextricable et il ne serait pas en train de fuir comme une bête blessée dans le noir.

Enfin, alors qu'au-dessus de lui, le ciel devenait plus noir que les pots d'encre de seiche que Shaya gardait dans ses tiroirs, il vit enfin la silhouette massive du vieux chêne et soupira, s'autorisant à se relâcher un peu. La journée avait fort mal commencé, mais à présent, il ne devait plus être qu'à une matinée de marche de la ville. À nouveau, une pointe de culpabilité revint lui taquiner l'esprit.

Shaya ne me reproche jamais rien et c'est bien le pire, déplora-t-il en se traînant vers le vénérable végétal qui s'élevait plus haut que les autres arbres de la forêt. J'ai l'impression que je ne vaux même pas ses critiques. Et pourtant, elle ne cesse de m'encenser, d'être fière de chacun de mes progrès. C'est moi qu'elle a choisi, après tout, mais il faudrait que j'arrive à montrer que je mérite réellement sa confiance.

Il attrapa l'une des racines noueuses, sur laquelle il prit appui pour se hisser et bascula presque immédiatement dans la cavité dissimulée sous le

lichen. Il atterrit deux pas en dessous, sans se faire mal, dans une tanière étonnement sèche, tapissée de paille poussiéreuse et, une fois certain de ne s'être blessé nulle part, il entreprit de se débarrasser de ses vêtements trempés. Ils étaient tant gorgés d'eau qu'il aurait pu les tordre comme une serpillière. Il les essora de son mieux dans un coin, les yeux brûlants de fatigue puis, simplement vêtu d'un caleçon un peu moins humide que tout le reste, il se recouvrit de paille et s'endormit aussitôt.

Il ne se reposa pas bien longtemps. Un bruissement léger au-dehors, qui n'avait rien à voir avec les murmures du vent, le tira en sursaut du sommeil comateux où il s'était plongé. Frissonnant, il se redressa à moitié, les yeux papillonnants. Il y avait quelque chose dehors, quelqu'un peut-être, dont l'ombre noire passait et repassait sur les racines brunes. Ces dernières avaient paru se resserrer, comme recroquevillées à l'approche d'un danger. Erwin tendit l'oreille, mais la présence au-dehors semblait s'être immobilisée. Voulant savoir ce qu'elle était et si elle avait des intentions belliqueuses à son encontre, il ferma brièvement les yeux. À nouveau, il calma sa respiration, posa la main dans la terre meuble et se concentra.

La sphère revint à nouveau, agitée de soubresauts étranges, et regimba davantage que de coutume lorsqu'il voulut se lier à elle. Juste comme il se tendait vers la bulle opaque, des flots apaisants enflèrent autour de lui.

– *Erwin*.

Il ouvrit brutalement les yeux. Il connaissait cette voix.

– *Maître* ? lança-t-il à son tour.

– *Erwin*, répéta seulement la présence.

Il se redressa en un battement de cœur et se suspendit à la souche pour hisser son corps mince hors de sa cachette. L'ombre attendait toujours, lui donnant le dos, mais malgré le peu de lumière, il sembla à Erwin que les contours de la silhouette lui étaient familiers.

– *Maître Shaya* ? appela-t-il en s'approchant.

La silhouette pencha la tête de côté, faisant glisser sa capuche et de longs cheveux bruns glissèrent le long du manteau de pluie sombre. Un rayon de lune égaré brilla sur ses épaulières en argent, illuminant le serpent gravé sur le dessus qui découvrait ses crocs à venin.

Une terreur sans nom inonda les entrailles d'Erwin qui trébucha en reculant, saisissant l'étendue de son erreur. S'il n'avait pas parlé, peut-être

aurait-il eu une chance. Mais à présent, l'autre savait qu'il était là. Et ce n'était pas n'importe quel autre.

Il voulut s'enfuir, même s'il se savait déjà perdu, et se tourna vers la forêt environnante. Il ne fit pas trois pas qu'il sentit le poids de l'ombre de son assassin sur les épaules. Éperdu tel un cerf qui se savait acculé, il tenta de prendre de la vitesse, mais une étrange mollesse lui saisit le bas du dos et ses jambes cessèrent de fonctionner.

Pour la première fois, il hurla de terreur tandis qu'il tombait entre les arbres. Le vent s'était tu et quand il perçut l'écho de sa voix, il ne la reconnut pas. Déformée, presque animale, elle n'exprimait qu'une peur atroce et sans limites. Une crainte hideuse, tandis qu'il voyait la mort se rapprocher, lui étouffa le cœur et alors qu'il suffoquait en tentant de ramper, l'autre le ratrappa.

– *Erwin*, murmura-t-il d'un ton à la fois doux et moqueur.

Le jeune homme ne le connaissait pas, mais à présent, il comprenait ce qu'il avait fait. Le tueur s'était servi de l'un de ses souvenirs pour le faire sortir de sa tanière. Son maître n'était pas là et ne pourrait pas le sauver cette fois.

– *Non*, murmura-t-il en essayant de se servir de ses bras pour s'éloigner de la silhouette porteuse de mort qui avançait vers lui avec paresse. *Non*.

Il ne pria pas, il ne supplia pas quand l'inconnu le retourna sur le dos. Il se contenta de fermer les yeux, comme si cela pouvait lui éviter de voir ce qui allait lui arriver. Très vite, il revit son maître en pensée, avec sa ride préoccupée entre ses deux yeux gris, alors qu'il lui dispensait son savoir, toutes ses recommandations pour qu'il se fasse finalement hameçonner comme un débutant. Il s'excusa en se mordant la langue pour ne pas pleurer. Il n'avait jamais envisagé de mourir, et maintenant qu'il n'avait plus qu'à se résigner, il pensa à ses parents qu'il n'avait jamais connus, leur demandant pardon pour avoir été une telle déception et il se retint de hurler. Il n'avait pas eu le temps de se préparer à quoi que ce soit, il était désespoiré par la brutalité des choses, mais bien décidé à ne pas laisser son meurtrier profiter de son crime. Il se raccrocha à ce qu'il lui restait de courage et pria que son tueur ne s'éternise pas. Son vœu fut exaucé en un battement de cils.

La dernière chose qu'il sentit, ce fut l'impact froid de la masse contre son

front tandis que l'assassin lui fendait le crâne pour pouvoir se repaître de sa cervelle.

La Dernière Étape

Gaelle Kermen

Il était temps de s'arrêter, de faire un camp pour se réchauffer et dormir. Erwin était fatigué, à bout de forces. Le lendemain, son maître l'attendait à quatre heures de marche, il était trop tard en cette fin de journée d'hiver pour accomplir ce trajet, la nuit allait bientôt tomber. Mais il voulait atteindre le sommet avant de ne plus voir où il posait ses pas.

Le matin de bonne heure, Erwin était sorti de la ville fortifiée par la barbacane Ouest, pour se diriger vers la rivière au fond de la vallée sombre, puis monter sur la montagne affronter son destin.

En débouchant dans la lumière de la place, il avait vécu cette sortie comme une nouvelle naissance, l'occasion de révéler ce qu'il était, de prouver qu'il avait compris l'enseignement de Shaya, son initiatrice. Il devait faire ses preuves, affronter ses peurs, prendre des risques, tirer les leçons de ses expériences et en témoigner.

Il avait d'abord suivi la route, celle que prennent les voyageurs quand ils viennent au marché de la ville fortifiée à l'abri des remparts millénaires. Il savait qu'en haut de la route, le col des Marrous avait été nommé ainsi parce qu'aux époques troublées, des embuscades étaient mises en place pour détrousser les passants isolés. Le mot *marrous* signifiait voleur en langue ancienne. Les risques avaient pris des visages divers au cours des siècles. On parlait encore de la guerre des Dames, dont les participants se déguisaient en femmes pour se rebeller contre les représentants de l'état qui prétendaient réglementer l'usage ancestral des forêts par les populations qui en avaient besoin pour se chauffer, selon les instructions laissées par les derniers comtes de la région.

Les risques étaient mesurés pour Erwin. Il allait devoir utiliser les exercices de keito pour se protéger en cas de risque. Il communiquerait avec l'esprit des êtres vivants qu'il croiserait sur le chemin. Être humain ou être animal. Il devrait percevoir les sensations des autres êtres non loin de lui, former des images, visualiser les possibilités, prendre des décisions.

En montant après les premiers villages de la route, il avait pris des chemins pour traverser la forêt qui couvrait la vallée comme au Moyen-âge. Autrefois, en été, on appelait cette région « l'enfer vert », tant les feuillus étaient denses. Maintenant, une grande partie du territoire avait été dépecée par les industriels du bois qui avaient laminé de leurs doigts mécanisés de géants les flancs de la montagne pour remplacer les chênes et hêtres séculaires par des bois de rapport rapide. Un usage abusif était fait des publications de papier qui partiraient au pilon au bout de quelques semaines parce que les consommateurs n'auraient pas apprécié assez vite le contenu dispensé dans les livres. La dictature de la rentabilité marchante imposait aux hommes de détruire la forêt primaire pour transformer le terrain, le stériliser, l'asphyxier, le détruire.

Erwin sentait la forêt gémir en marchant sur le chemin. Il traversait une partie où la forêt ancienne avait survécu, un chemin autrefois emprunté par les villageois pour se retrouver le soir à la veillée et écouter les vieilles histoires se transmettre par celles et ceux qui avaient hérité du talent de conteuses ou conteurs. Les histoires se colportaient au fil des voyages. Il réalisa que les arbres lui parlaient et lui montraient les images des temps avant lui, avec la même réalité que lorsqu'un enfant, une femme, un vieil homme lui envoyoyaient des messages intuitifs par visions ou émotions. Les arbres le guidaient entre les talus de pierres, assemblées au fil des millénaires, trois mille ans au moins, lui semblait-il. Les vieux arbres faisaient corps avec les murets, Erwin ne distinguait plus le minéral du végétal. Les pierres aussi avaient une âme et soutenaient les troncs lourds. Erwin levait les yeux et ne voyait plus le ciel. Quelle était la taille de ces arbres majestueux ? Pour le garde forestier, ils feraient tant de stères de bois de coupe qui rapporteraient tant d'argent. Pour le pneumologue, ils feraient encore tant de mètres cubes d'oxygène, qui longtemps avaient permis aux enfants souffrant d'asthme de venir se refaire une santé. Ce n'était plus le cas maintenant, on méprisait ces solutions sanitaires de bon sens au profit de matériels plus complexifiés qui bénéficiaient surtout aux lobbys financiers.

Erwin se souvenait de tout ce qui avait fait cette région. Il revoyait les établissements préhistoriques où les Romains s'étaient implantés en venant de la via Domitia, où les Visigoths avaient établi leur royaume, puis les Mérovingiens. Il revoyait les derniers siècles, quand le pays avait rejoint

l'unité. Ils étaient restés des insoumis au pouvoir central, avec leurs particularismes locaux, en défense de la terre en souffrance, mise à mal par les intérêts de quelques privilégiés.

Erwin avait cheminé d'un bon pas. Il était jeune et en bonne santé. Sa haute taille l'obligeait parfois à se baisser pour passer sous des branches tombées en travers du sentier au cours d'une tempête, qui avaient pris mousse au fil du temps. Il avait noué ses cheveux longs en chignon et devait parfois repousser les mèches qui tombaient sur ses yeux quand une branche le griffait. Les ronces aussi se rapprochaient à certains passages où les chevaux ne passaient plus. C'était une de ces réglementations imbéciles des temps modernes que d'interdire les chemins de randonnées aux chevaux, alors que ces nobles animaux avaient créé les passages depuis quelques siècles. On privilégiait le tourisme vert et on interdisait le passage des animaux ! L'époque marchait à l'envers.

Mais Erwin marchait sur ses pieds et commençait à sentir la douleur, la fatigue, la lassitude. La pluie s'était mise à tomber, empêchant l'allure allègre qu'il avait pu adopter depuis le matin.

Il s'était assis au bord d'un torrent à l'abri d'un grand chêne avant d'attaquer la dernière montée où il ferait son camp pour la nuit. Il s'était restauré de pain, de saucisson séché à l'air de la montagne, de fromage de brebis à la moisissure noble. Il avait mangé des fruits secs et bu l'eau du torrent après en avoir rempli sa gourde.

Il était reparti affronter la partie la plus difficile du parcours.

Des bruits sourds montaient depuis la route qu'il savait en contrebas. Son cœur battait fort. Les peurs instinctives prenaient le pas sur la raison. Était-ce ami ou ennemi ? Il décida que c'était ami. Il s'agissait d'un ours nouvellement réintroduit dans la forêt. L'ours ne lui voulait pas de mal. Il cherchait à hiverner. Erwin passait. Chacun sa route. Ils se croisèrent et se saluèrent, avant de continuer chacun de leur côté. L'ours descendait, Erwin devait encore monter.

Un peu plus tard, d'autres bruits l'inquiétèrent. Cette fois, il s'agissait d'hommes en bande. Des cris, des rires, des exclamations fusaiet en dessous du chemin que suivait Erwin. Il s'arrêta. C'était le moment de faire une pause de keito, de se mettre en méditation et de faire le point.

Quelles peurs pouvait-il rencontrer ? Que risquait-il ?

Le mal, la souffrance, la mort ?

Fallait-il pleurer avant d'avoir mal ?

En respirant profondément, Erwin se dit que non, il ne fallait pas pleurer avant d'avoir mal. Si le danger se manifestait, il ferait face. Il ne le rechercherait pas, mais l'affronterait en toute lucidité. En régulant le rythme de son cœur, il reprit confiance. Il pouvait repartir pour affronter la dernière partie de son étape.

Les arbres qui l'avaient accompagné de leur haute frondaison s'éclaircissaient dans la fin de la montée.

Erwin arrivait au col des Marrous. Aucune embuscade n'était posée. L'espace était vide d'hommes. Erwin débouchait sur une grande esplanade qui devait lui permettre de voir les vallées aux alentours, celle de l'Est dont il venait, celle de l'Ouest, plus sombre, celle du Sud vers laquelle il se dirigerait demain matin pour retrouver Shaya qui l'attendait dans une auberge de Sidhr, la petite ville de la vallée heureuse, celle qui était toujours au soleil. Il venait de traverser celle qui était toujours à l'ombre.

Il allait faire son camp dans un ancien oratoire où, disait-on, avait vécu un ermite dans les temps séculaires. Les bergers y passaient parfois en redescendant les troupeaux des estives.

La nuit tombait, Erwin voyait juste assez clair pour collecter du bois pour faire son feu de camp. Des bûches étaient mises à disposition par les gens qui avaient utilisé l'oratoire. Les gens organisaient spontanément cette solidarité qui pouvait être vitale en temps de neige. L'hyper conscience d'Erwin lui montrait soudain clairement les solutions trouvées par les humains de bonne volonté pour s'entraider. En montagne, les risques vitaux sont grands si la solidarité n'existe pas, on peut mourir si on pratique le « Chacun pour soi ». Il voyait l'histoire populaire se dessiner dans sa tête avec la noblesse des gestes simples, ceux qu'on fait pour continuer à vivre, même dans des conditions extrêmes, parce que sinon, on meurt.

Erwin avait appris les gestes de survie et il savait faire du feu par tous les temps. Très vite, les flammes dansèrent devant l'oratoire où il s'était mis à l'abri. Il n'avait pas envie de faire à manger. Il allait jeûner cette dernière nuit avant de retrouver son maître Shaya, dans l'auberge où peut-être à cette heure elle mangeait un civet de sanglier parce que ces animaux avaient prospéré en

grand nombre et qu'il fallait les réguler. Shaya ne mangeait que ce qui était nécessaire en viande animale pour combler les carences en protéine d'un régime surtout basé sur les céréales, les légumineuses et les légumes. Mais certaines occasions offraient de la viande de choix élevée naturellement dans la montagne et chassée avec respect par quelques disciples du maître pour une consommation raisonnable.

Mais ce soir, au bout du chemin parcouru depuis le matin dans une montée jusqu'au col, Erwin éprouvait le besoin de purifier son organisme. Il fit chauffer de l'eau et mit des herbes estivales séchées dans son quart pour une tisane. Ce serait sa seule nourriture du soir.

La pluie s'était arrêtée. La lune s'était levée. Erwin monta sur une butte au-dessus de l'oratoire. Il pouvait observer les constellations qui se dessinaient dans la voûte céleste. Il s'allongea. Il fit corps avec la terre. Il ne sentait plus la fatigue de la montée ni la fraîcheur de l'air.

Il fit le bilan de son initiation avec Shaya. Il n'avait pas toujours compris ce qu'elle lui demandait dans les entraînements physiques ou psychiques. Mais soudain, tout était clair. Il était allé au bout de lui-même. Il n'avait peut-être pas toujours été à la hauteur de ce qu'elle attendait de lui, mais il avait été sincère dans sa démarche, il avait cherché à se comprendre et à comprendre les autres.

Le chemin de ce jour lui avait montré l'histoire des populations qui avaient vécu avant lui sur les terres de montagne. Il avait vu les dégâts faits par les hommes quand l'intérêt particulier prime l'intérêt général. Il avait senti battre le cœur des animaux sur le territoire traversé, l'ours qu'il avait croisé, mais aussi les truites du torrent, les vers dans la terre, tout lui avait parlé, dans un bruissement intérieur d'une infinie profondeur. Les arbres lui avaient appris qu'ils seraient encore là pendant des siècles, même si les hommes disparaissaient par la folie d'appât du gain de quelques-uns. Les arbres seraient là, l'oxygène se reconstituerait. Les mousses prospéreraient et là où la mousse prospère, les graines peuvent se poser, les branches d'arbres tomber et se composter, le cycle du vivant se reconstituer naturellement sans intervention humaine.

Erwin voyait la montagne sous la lune. Des animaux s'approchaient. Il entendit des loups s'appeler. L'écho se poursuivait au-delà des monts, jusqu'à

la mer, jusqu'aux deux mers. Il était sur le partage des eaux. Là-bas, très loin, la mer initiale et l'océan, Mare Nostrum et l'Atlantide.

Il était arrivé au bout de son chemin. La révélation était là. Il n'achèverait peut-être pas une activité terrestre, mais il était une partie du monde et avait fait ce qu'il devait en travaillant sur lui-même pour le bien-être de tout ce qui vivait sur la planète.

Il attendit un signe pour savoir s'il avait compris le sens de sa marche pédestre et de sa quête intérieure.

Un éclair lui répondit et il sut qu'il était entendu.

Au même instant, dans l'auberge en bas de la route, dans la vallée ensoleillée, Shaya se réveilla et eut la vision de la chute d'une météorite.

Comme le soleil se levait, elle arriva au Col et découvrit ce qui restait d'Erwin.

Les animaux étaient en cercle.

Un cratère s'était creusé devant l'oratoire.

Une source avait jailli à la place de la butte.

Il ne restait d'Erwin que des poussières d'étoiles.

On y vient depuis en pèlerinage pour trouver l'illumination, le questionnement sur son destin, la fusion cosmique avec le grand Tout. On dit même que la terre magnétisée y est guérisseuse comme l'eau qui coule de la source.

Remerciements

Merci infiniment aux auteurs,

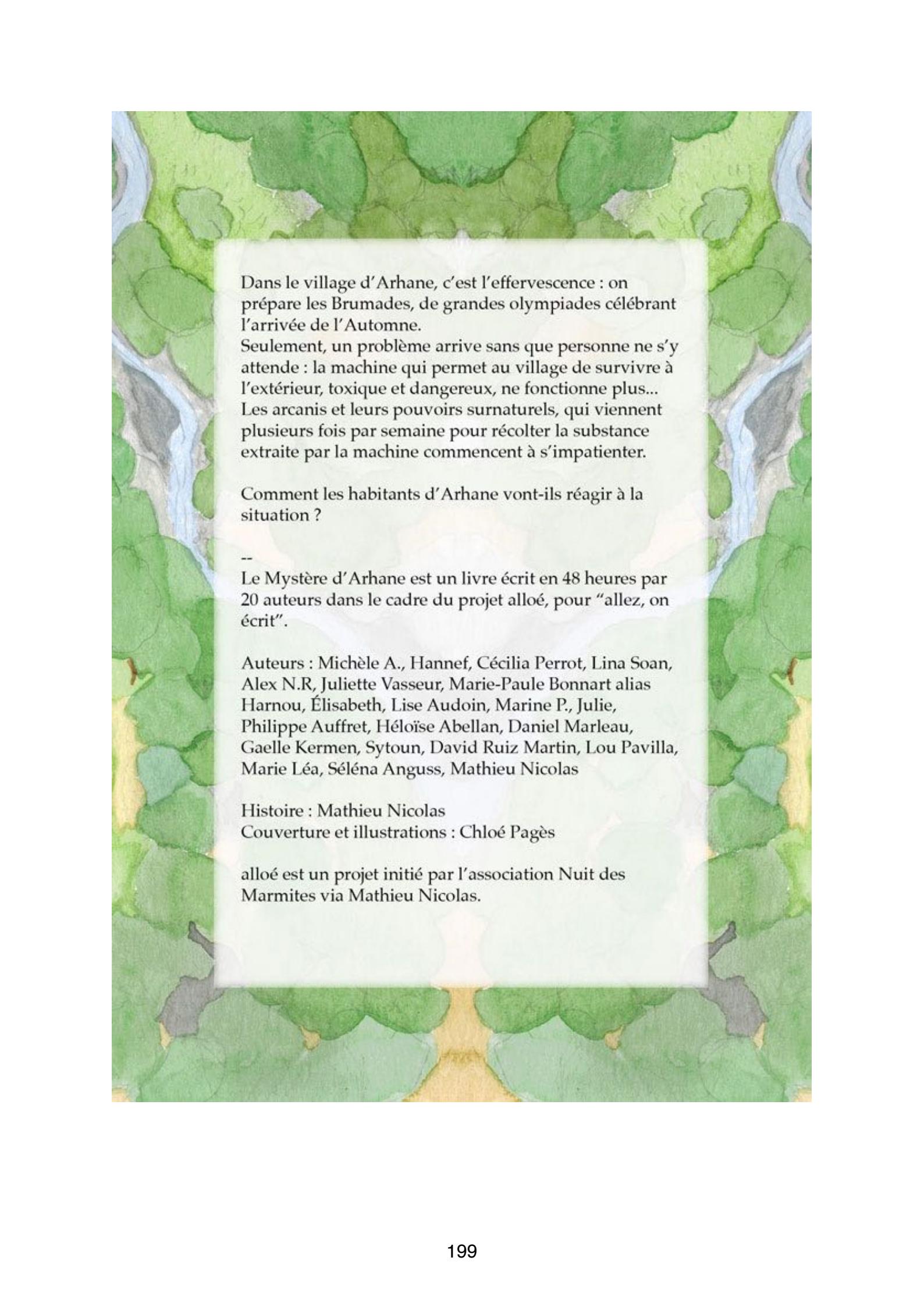
Michèle A., Hannef, Cécilia Perrot, Lina Soan, Alex N.R, Juliette Vasseur,
Marie-Paule Bonnart alias Harnou, Élisabeth, Lise Audoin, Marine P., Julie,
Philippe Auffret, Héloïse Abellan, Daniel Marleau, Gaelle Kermen, Sytoun,

David Ruiz Martin, Lou Pavilla, Marie Léa, Séléna Anguss

À Chloé Pagès,
À Gaëlle Kermen,

...et rendez-vous pour la prochaine édition !

Mathieu



Dans le village d'Arhane, c'est l'effervescence : on prépare les Brumades, de grandes olympiades célébrant l'arrivée de l'Automne.

Seulement, un problème arrive sans que personne ne s'y attende : la machine qui permet au village de survivre à l'extérieur, toxique et dangereux, ne fonctionne plus... Les arcanis et leurs pouvoirs surnaturels, qui viennent plusieurs fois par semaine pour récolter la substance extraite par la machine commencent à s'impatienter.

Comment les habitants d'Arhane vont-ils réagir à la situation ?

--
Le Mystère d'Arhane est un livre écrit en 48 heures par 20 auteurs dans le cadre du projet alloé, pour "allez, on écrit".

Auteurs : Michèle A., Hannef, Cécilia Perrot, Lina Soan, Alex N.R, Juliette Vasseur, Marie-Paule Bonnart alias Harnou, Élisabeth, Lise Audoin, Marine P., Julie, Philippe Auffret, Héloïse Abellan, Daniel Marleau, Gaëlle Kermen, Sytoun, David Ruiz Martin, Lou Pavilla, Marie Léa, Séléna Anguss, Mathieu Nicolas

Histoire : Mathieu Nicolas

Couverture et illustrations : Chloé Pagès

alloé est un projet initié par l'association Nuit des Marmites via Mathieu Nicolas.